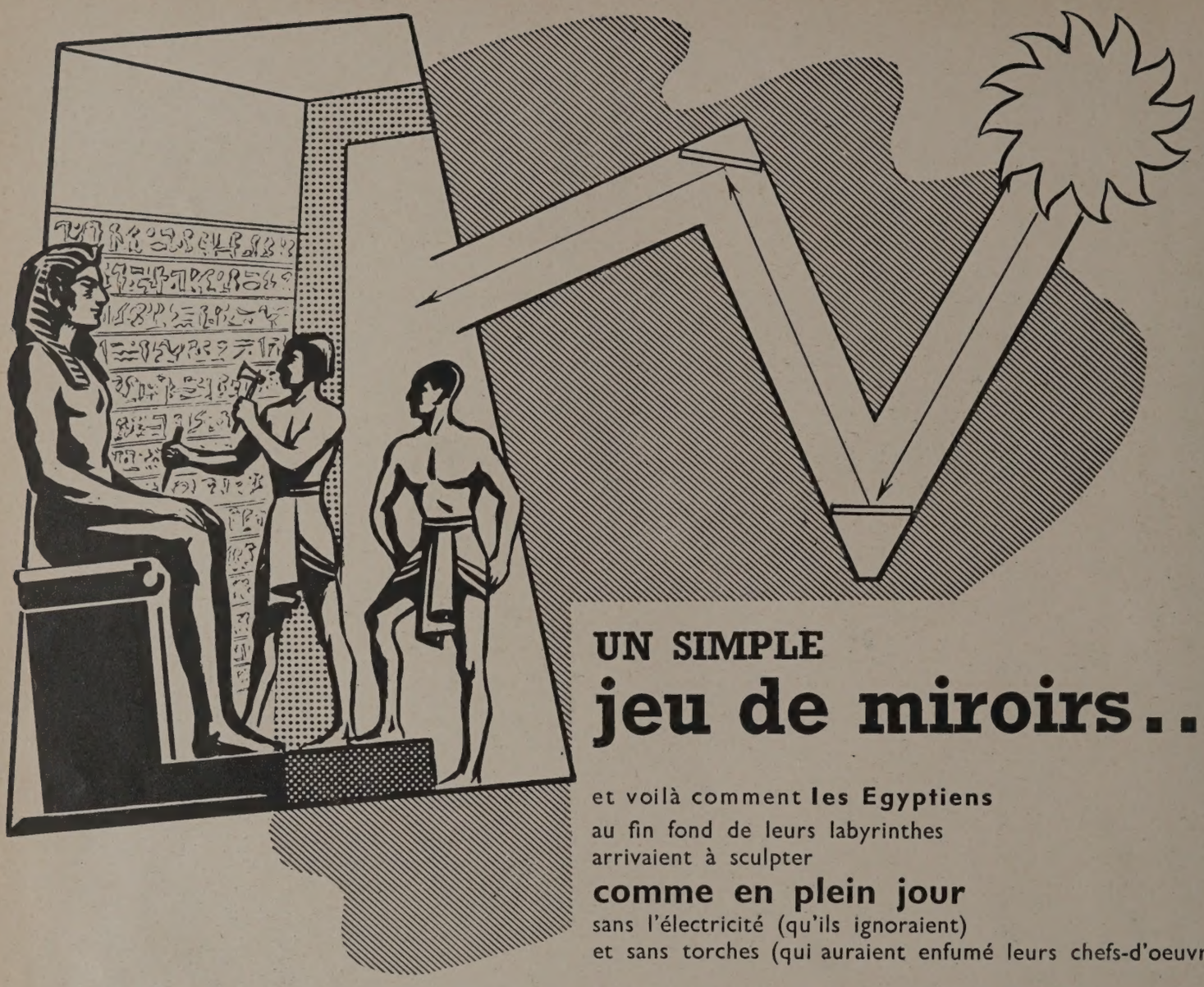
Illinois U Library

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LE JAPON VEUT REDEVENIR
LA GRANDE PUISSANCE
DE L'EXTRÊME-ORIENT



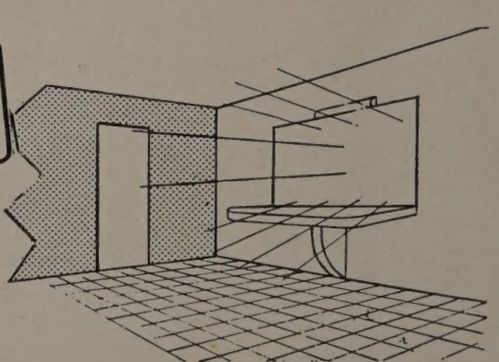
UN SIMPLE
jeu de miroirs...

et voilà comment **les Egyptiens**
au fin fond de leurs labyrinthes
arrivaient à sculpter
comme en plein jour
sans l'électricité (qu'ils ignoraient)
et sans torches (qui auraient enfumé leurs chefs-d'oeuvre).

Qu'attendez-vous pour en faire autant ?
Et transformer votre logis, dans ses recoins
les plus obscurs, avec

QUELQUES MÈTRES CARRÉS DE GLACE BIEN PLACÉS

VOULEZ-VOUS DES SUGGESTIONS ?...
Votre **ARCHITECTE**, votre **DÉCORATEUR**, votre **MIROITIER** vous en fourniront. Au besoin, demandez-nous l'adresse du miroitier le plus proche de chez vous. Ecrivez nous.



CENTRE DE DOCUMENTATION

SAINT-GOBAIN

16, AVENUE MATIGNON — PARIS-8e — BAL. 18-54

R. L. Dupuy

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

13, rue Saint-Georges. — Paris IX[e]

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	6.000	Un an	7.000
6 mois	3.100	6 mois	3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	7.250	Un an	8.600
6 mois	3.725	6 mois	4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur sera adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1[er] de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE

LE JAPON est un pays où la tradition demeure vivace. Et l'on sait que les Nippons ont toujours aimé avoir près d'eux des animaux familiers, oiseaux ou grillons, qu'ils élèvent en cage. Bien qu'occidentalisée, si l'on en juge du moins par son costume, la jeune fille de Tokio que montre notre couverture conserve cette vieille coutume. Il est bien probable, en dépit de certaines apparences extérieures, que, comme la plupart de ses compatriotes, ce n'est point la seule à laquelle elle reste fidèle.

La « ligne cœur » est lancée cette saison par une modiste parisienne. Et tous ces chapeaux qu'on aperçoit ici sont autant de « cœurs accrochés ».

N° 408 MARS 1954

SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE
ÉDITORIAL 7
AUTANT EN EMPORTE LE VENT 8
AUX QUATRE COINS DU MONDE 10

LE XXIII[e] SALON DES ARTS MÉNAGERS
Ainsi qu'en témoigne le Salon du Grand Palais, le confort ménager n'est plus un privilège du citadin. Pierre CLAUDE 14

UNE HEUREUSE AVENTURE
Rue de Rivoli, un galetas devient un somptueux appartement. 21

TANDIS QUE LES « QUATRE » PALABRENT A BERLIN... LA DÉFENSE EUROPÉENNE ORGANISE SES BASES DE DÉFENSE EN ALLEMAGNE de notre envoyé spécial Pierre MONCHENIN 25

SPORTS D'ÉQUIPE
Le tournoi des Cinq Nations, pôle d'attraction du rugby. Georges DUTHEN 37

LA TÉLÉVISION EUROPÉENNE EST NÉE EN 1954
La France y trouvera-t-elle sa place ? François DEFFARGE 45

LES MILLE ET UN DÉTAILS DE L'ÉLÉGANCE FÉMININE
Le marché aux frivolités. 52

LES INDUSTRIES DE TRANSFORMATION CRAIGNENT LA RÉALISATION D'UN MARCHÉ EUROPÉEN René BRANELLEC 59

LA PHARMACIE FRANÇAISE TRAVERSE UNE PASSE DIFFICILE Edmond NESSLER 66

L'OCCIDENT ET LE MONDE ASIATIQUE
IV. — Le Japon rêve de reprendre sa place en Extrême-Orient. Paul MOUSSET 72

TACHES D'ENCRE ET DIVINATION Simone LONGUEMARE 86

LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
Les Expositions, les Théâtres, le Cinéma, la Musique, la Danse, les Livres. 93

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet.

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent en supplément théâtral deux fascicules :

I. **LA REINE BLANCHE,** pièce de **P. BARILLET ET J.-P. GRÉDY.**

II. **BONNE FÊTE, ESTHER...,** pièce de **TERENCE RATTIGAN,** adaptation française de **Constance COLINE.**

"B" comme...

BYRRH

VIN APÉRITIF AU QUINQUINA

DÉSORDRE DANS LES FAITS... DÉSARROI DANS LES ESPRITS

Les rigueurs d'un hiver tardif ont mis brutalement en lumière le drame des sans-logis, des sans-travail et le dénuement des économiquement faibles que dissimule, d'ordinaire, une décence trompeuse. Il a fallu —10 degrés au thermomètre pour réchauffer la sensibilité humaine et pour cristalliser autour du geste de l'abbé Pierre — ce Vincent de Paul de la Quatrième République — les élans spontanés de la générosité et de la solidarité collectives. Or, le jour même où ils s'indignaient de l'atroce spectacle d'enfants morts de froid dans de sordides masures, des journaux nous montraient l'aga Khan sur sa balance, recevant de ses féaux son poids de platine. Le désordre est ainsi dans les faits. Le luxe qui s'affiche insolemment n'est-il pas un défi à la misère qui se cache? Comme l'a dit dans un discours récent M. Pinay, le profit, élément générateur du progrès, est condamnable si, dans un temps où les épreuves ont appauvri la nation, où trop de travailleurs ne reçoivent pas un salaire suffisant à faire vivre leur famille, où la jeunesse doute de son avenir, où la vieillesse n'est trop souvent qu'un repli dans la pauvreté, des fortunes insolentes s'édifient en quelques années. Le profit devient alors une faute contre la liberté, car il procède d'une corruption de la liberté.

Pareil désordre jette le désarroi dans les esprits. Chacun sent le malaise mais s'efforce d'en diluer les causes. Les uns s'en prennent au capitalisme ; les autres, au marxisme, mais on s'accorde volontiers pour faire de l'État et du Parlement les boucs émissaires de tous nos maux.

Il est trop facile de détourner ainsi des responsabilités dont chacun de nous a sa propre part, car, dans une démocratie, le peuple a les institutions et les dirigeants qu'il mérite, dès l'instant qu'il les a librement choisis. Si l'État, par exemple, éprouve des difficultés à régler le douloureux et délicat problème des salaires, n'est-ce pas que les uns et les autres se sont ingéniés à le faire sortir de son rôle, qui est d'arbitrer les conflits du domaine social et non pas d'y imposer sa loi alors que lui-même, devenu le plus grand des patrons, est à la fois juge et partie ?

Le même dérèglement des consciences se constate dans le domaine extérieur. Chaque Français souhaite ardemment travailler enfin dans la sérénité et dans la paix. Mais la confusion règne à l'égard des solutions proposées dans le dessein de donner à l'Europe un statut stable — et surtout de celle dont l'initiative justement revient à la France.

De même s'est-on appliqué à faire éclore autour de la Conférence de Berlin des espérances et des illusions qui, en dépit des artifices protocolaires, n'auront guère duré. Si grande que fût leur volonté d'éviter un échec, les interlocuteurs, en effet, ne parlaient pas le même langage. Ils se sont retrouvés rapidement devant l'antinomie tragique qui sépare l'Ouest de l'Est, la démocratie de la dictature, la liberté de la tyrannie, la dignité de l'homme de son asservissement au dogme de l'État absolu.

Ce résultat devrait suffire pour dissiper l'erreur de ceux qui escomptaient des maîtres du Kremlin on ne sait quel voyage à Canossa. Le désordre est devenu tel qu'on en arrive à préconiser ouvertement un renversement brutal de nos alliances, à conseiller aux Français de détourner leurs regards des amitiés traditionnelles, scellées à deux reprises dans le sang, pour répondre aux œillades intéressées qui leur viennent de Moscou.

C'est faire fi de cet impératif unique, constant et éternel qui commande la politique communiste : la domination universelle du marxisme. Pour y aboutir, tous les moyens sont bons, main ouverte ou poing fermé ; toutes les tactiques sont bonnes, y compris celle enseignée par Lenine et reprise par ses successeurs : exploiter à fond les antagonismes et les différends chez les adversaires, user des compromis opportunistes susceptibles de jeter parmi eux le désarroi, offrir comme panacée aux mécontentements et aux souffrances ces formations équivoques dont se sont si utilement servis les communistes d'Europe centrale. Dix ans d'expériences répétées ne suffisent donc pas pour détourner les hommes libres de pareils pièges ? Est-il permis même aux plus aveugles d'ignorer jusqu'où cette pratique a conduit ceux des peuples qui, de la Hongrie à la Tchécoslovaquie, en ont fait la triste expérience, grâce aux « compagnons de route » occasionnels dont Moscou avait su s'assurer la complicité ou le concours bénévole ? L'énergie fébrile que déploient les Soviets contre la C. E. D. ouvrira les yeux, espérons-le, à ceux qui la critiquent sans vouloir confronter de sang-froid ses risques avec ceux qui résulteraient d'un refus péremptoire et sans phrases.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Un jury qu'on est bien obligé de prendre au sérieux, puisqu'il était présidé par M. Caquot, l'une des sommités de l'académie des Sciences, a décerné le grand prix annuel de l'Invention française à un ingénieur de Villefranche-sur-Saône, M. René Planche.

Le lauréat n'en est pas à son coup d'essai. Ses antécédents l'installent au premier rang des récidivistes, M. René Planche n'a-t-il pas le front de revendiquer la paternité d'une bombe au phosphore à période d'explosion déterminée, d'un dispositif de désembourbage par freinage progressif, d'un rhéostat automatique de débrayage et d'une centaine d'autres bijoux mécaniques ? Et aujourd'hui n'obtient-il pas la bénédiction d'un aréopage officiel en prétendant avoir mis au point une « turbine volumétrique » adaptable à l'automobile, mieux : en poussant l'audace jusqu'à faire fonctionner sous les yeux du jury un appareil effectivement capable de remplacer le moteur à piston, son carburateur, son radiateur, son delco, ses vis platinées et tout le tremblement ?

Qu'un simple particulier, ayant le goût du canular, se permette des plaisanteries de cette taille, passe encore ! Mais que des savants patentés compromettent l'académie des Sciences en s'associant à des impostures aussi évidentes, voilà qui n'est guère tolérable.

J'entends bien que M. Caquot tentera de justifier sa déplorable initiative par des considérations propres à abuser le grand public.

« Pourquoi, dira-t-il, n'aurais-je pas couronné M. René Planche puisque celui-ci a réellement inventé quelque chose ? La turbine volumétrique, après tout, n'est pas un mythe. Je l'ai vue. »

On connaît la valeur de pareils arguments. On nous en sert d'analogues chaque fois qu'il s'agit de relever le prestige du monde occidental, et à tout coup l'on constate qu'ils ne reposent sur rien, sinon sur le mépris de la vérité historique.

La turbine volumétrique de M. Planche existe et M. Caquot s'en porte garant ? La belle affaire ! Echappe-t-il à nos ingénus mystificateurs qu'à l'époque où nous sommes il n'est pas plus question pour un industriel de Villefranche-sur-Saône d'inventer une turbine de quelque nature que ce soit qu'il n'était question pour Edison, en des temps plus anciens, d'inventer l'ampoule électrique ? Les Russes sont passés par là. Si tôt qu'on se lève, on se lève toujours après eux. Edison pouvait l'ignorer. On ne l'avait pas averti que l'illustre Zadyguine l'avait devancé. Tout différent est le cas de MM. Planche et Caquot, qui, bénéficiant d'informations étendues, n'invoqueraient pas l'excuse de la bonne foi sans exciter l'hilarité universelle.

Sans doute les Russes se sont-ils abstenus jusqu'à présent de toute manifestation tapageuse autour de leur turbine volumétrique. Mais la discrétion est le trait dominant de leur caractère, et il a fallu les excès innombrables de la propagande capitaliste pour qu'ils se résignassent à rompre un silence parfois multiséculaire. Songez que s'ils n'avaient pas fini par prendre le mors aux dents on persisterait à considérer les chaussettes russes comme leur apport principal à la civilisation, alors qu'il faut inscrire à leur crédit l'invention du canon, qui date du XVI[e] siècle, celles de la machine-outil et de l'hélicoptère, qui datent du XVIII[e], voire celle du sous-marin, qui émerveilla les contemporains de Louis XV. Plus loin de nous, c'est la découverte de l'Amérique par l'amiral Golovko et, beaucoup plus près, c'est l'invention du cinéma 3 D par M. Ivanof, l'invention de la radio par M. Popov, l'invention du microscope par M. Anosov, l'invention de la machine à vapeur par M. Polzounov, l'invention du tracteur à chenilles et de la bicyclette par des inconnus, l'invention de la moissonneuse-batteuse par M. Vlassenko, l'invention du télégraphe par M. Sloninsky, l'invention du bateau à aubes par M. Kourikine, l'invention du roulement à billes par M. Lindenwald, l'invention du casse-noix géant par M. Andiev, l'invention du radar, de l'avion à réaction, de la télévision et de la pénicilline par des équipes de chercheurs anonymes. Si l'on ajoute à cette liste, nullement limitative, l'invention des aveux spontanés et l'invention de la machine à plumer la volaille, que j'ai signalée le mois dernier, la prééminence du génie slave paraît si bien établie qu'on ne voit pas comment on pourrait contester ses droits de propriété sur les turbines en général et la turbine volumétrique en particulier. M. Planche imaginera peut-être qu'il lui reste la faculté d'inventer la machine à botter le bas du dos dont rêvent les humoristes à l'ouest du rideau de fer. Otons-lui cet espoir. Les Russes s'en servent déjà entre eux depuis longtemps.

★

Je n'ai certainement pas le dessein de jeter le discrédit sur les pâtes et élixirs divers qui rendent leur végétation primitive aux occiputs précocement — toujours précocement — ravagés par la calvitie. Il semble néanmoins que l'efficacité de ces produits varie avec les individus et qu'en bien des circonstances elle ne réponde pas scrupuleusement aux promesses de la publicité photographique : il y a des gens qui se retrouvent « après » dans l'état même où ils étaient « avant ». C'est pourquoi, mû par d'élémentaires sentiments d'humanité, je livre aux intéressés le récit de l'expérience vécue par Mr. Sidney Dennis, employé d'une société de pari mutuel londonienne :

« Aux trois quarts chauve depuis la fin de la guerre, relate le *Sunday Dispatch*, Dennis découvrit un jour dans un vieux grimoire la recette d'une lotion destinée à fertiliser le cuir chevelu. Rempli d'espérance, il composa la mixture, où entrent du salicylate, du soufre et de l'eau de rose, puis se l'appliqua sur la tête tous les soirs.

» Au bout de quelques semaines il vit pointer avec émotion plusieurs jeunes cheveux sur son crâne. Mais cette timide floraison se transforma au bout de quelques mois en toison exubérante, et Sidney Dennis, effrayé, interrompit son traitement. Trop tard, hélas ! Affligé aujourd'hui d'une chevelure hirsute, Dennis fait la fortune des salons de coiffure et tente par tous les moyens, port du chapeau et aspersions d'eau froide compris, de recouvrer sa calvitie. « Dans les bars et les magasins, sou» pire-t-il, un homme chauve est » toujours servi avant un homme » chevelu. Il fait tellement plus dis» tingué. »

Il faut croire que les chauves n'apprécient pas les avantages de leur condition, car depuis qu'il a confié à la presse les détails de son aventure capillaire Mr. Sidney Dennis reçoit quotidiennement deux ou trois cents lettres de citoyens et citoyennes positivement déchirés par la ruine de leur système pileux. Mais c'est bien en vain qu'on le menace ou le supplie : ayant médité sur sa propre infortune, Mr. Sidney Dennis se refuse à consommer le malheur d'autrui et garde pour lui sa formule magique.

Chacun pratique la charité à sa manière. Cette manière-là ne me plaît pas. Pourvu d'une chevelure prospère, je serais fâché que vînt à disparaître avec elle l'un des éléments essentiels de mon charme naturel et je serais plus fâché encore que mon prochain moins favorisé continuât de souffrir s'il était en mon pouvoir de le soulager. Mr. Sidney Dennis ne veut pas lâcher sa recette ? Libre à lui. J'en ai justement une sous la main, et qui vaut assurément la sienne, attendu qu'elle figure dans un « grimoire » de 1701, période de l'histoire de France où — dois-je le rappeler ? — les cheveux poussaient sur la tête des hommes comme les cactus dans le désert du Mexique. La voici :

« Mettez quatre livres de bon miel dans une grande cucurbite de grès et en faites distiller l'humidité par un feu de sable modéré jusqu'à ce que les gouttes acides commencent à sortir. Il faut alors ôter le feu et garder cette eau dans une bouteille : vous en aurez vingt-cinq onces. Elle sera employée pour faire croître les cheveux parce qu'elle ouvre les pores. Quelques-uns la mêlent avec du suc d'oignon pour la rendre plus efficace. Il faut en humecter le peigne tous les jours ou

bien en mettre à la racine des cheveux avec un morceau d'éponge. »

Je suis, bien entendu, à la disposition des lecteurs que déconcerteraient certaines expressions techniques ou qui n'obtiendraient pas les résultats désirés. A l'intention de ces derniers je tiens d'ailleurs en réserve une autre recette, à base d'eau-de-vie. Elle a ceci de remarquable que, prévue pour l'usage externe, elle est également susceptible d'application interne. Dans le premier cas, les cheveux ne repoussent pas et, malgré ce que raconte Mr. Sidney Dennis, l'utilisateur n'est ni plus ni moins déçu qu'avec n'importe quelle autre substance prétendument régénératrice. Dans le second cas, les cheveux ne repoussent pas davantage, mais, pourvu que la dose soit bien calculée, l'utilisateur ne met pas plus de cinq minutes pour abolir toute distinction entre chauves et chevelus...

★

De nos jours, il faut vivre selon ses moyens pour vivre sans souci. Mais, alors, on vit sans moyens. »

Ce propos désabusé est de M. Fernand Gregh, qui en accédant à l'immortalité n'a pas cru opportun de revoir son opinion sur la faible valeur nutritive des alexandrins. C'est que, contrairement à une légende trop répandue dans les

milieux populaires, les poètes se partagent entre la bonne soupe et le beau langage plus volontiers qu'entre l'amour et l'eau fraîche. S'ils insistent moins que les prosateurs sur l'importance des nourritures terrestres, on peut être assuré que Rabelais et Honoré de Balzac traduisaient fidèlement leurs inquiétudes lorsque le premier disait : « Faute d'argent est douleur sans pareille », et le second : « Etre sans le sou, c'est le dernier degré du malheur dans notre ordre social actuel. » Cette plainte se répercute de siècle en siècle. Chaque écrivain la module à sa manière, ce qui tend à prouver que l'argent tient dans la poche des littérateurs une place inversement proportionnelle à celle qu'il tient dans la littérature.

Convient-il de réformer cet état de choses ? Un « grand ancêtre » ayant affirmé que la Révolution n'avait pas besoin de savants, doit-on décider qu'à plus forte raison la quatrième de ses filles ne saurait s'embarrasser de plumitifs ? Le problème prête à controverse.

Pour la Société des gens de lettres, qui n'est pas loin de regretter le temps où des tyrans éclairés assuraient aux princes de la poésie le nécessaire et quelque superflu, le « travailleur intellectuel » devrait être, dans la pire hypothèse, assimilé au « travailleur manuel ». Or, faitelle remarquer, qu'il s'agisse du fisc ou de la Sécurité sociale, aucune comparaison n'est possible entre les deux situations. Simple détail, mais qui en dit long sur l'ostracisme des pouvoirs publics : alors que le droit à la fraude figure au nombre des privilèges civiques garantis par les articles non écrits de la Constitution, les revenus littéraires, déclarés comme ils le sont par des tiers, ne peuvent même pas faire l'objet de la moindre dissimulation !

Un tel abus suffirait à condamner le système. Les gens de lettres s'en accommoderaient cependant si leurs revenus, aussi inconstants que la faveur de la clientèle, passaient enfin pour des salaires aux yeux du ministre des Finances et échappaient de la sorte aux feux croisés de la « taxe proportionnelle » et de la « surtaxe progressive ».

Je devine vos réactions.

« Quoi ? vous récriez-vous. Est-ce là tout ce que réclame l'élite pensante de la nation ? Qu'on se hâte de la satisfaire ! »

Halte-là !

Si l'Etat ferme obstinément ses oreilles aux revendications de l' « intelligentsia » française, il ouvre l'œil et le bon sur les dangers que comporterait une réforme précipitée.

« Qu'adviendrait-il, s'est-il demandé, le jour où les gens de lettres se confondront avec la masse des salariés ? Il adviendra que le romancier-balai se retournera contre moi pour exiger le relèvement de son minimum vital et que ses confrères plus favorisés protesteront contre l'écrasement de la hiérarchie. Et que ferai-je ? Serai-je contraint de subventionner l'ensemble de la production littéraire et de stocker les invendus dans mes bibliothèques ? Devrai-je décréter la lecture obligatoire ? Que de complications en perspective ! »

Mais l'Etat ne s'en tient pas à ces raisonnements sordides. Il voit plus haut et plus large. Le bien-être bourgeois est, il le sait, peu propice à l'éclosion des chefs-d'œuvre. Musset l'atteste :

Les chants désespérés sont les chants
[les plus beaux.
Et j'en sais d'immortels qui sont de
[purs sanglots.

★

C'était inévitable.

A peine le président Coty avait-il déclaré à l'un de nos confrères : « Je veux m'efforcer d'abandonner une phraséologie surannée et d'employer, surtout en diplomatie, un style discret », qu'une vigoureuse contre-offensive était lancée par un sous-secrétaire d'Etat. Je ne mesurerai pas mon admiration à un personnage consulaire qui entre deux développements sur la « permanence de la rentabilité » et « l'étalement des unités d'exploitation » a pu défier MM. Coty et Boileau en ces termes :

« Les grands principes qui doivent se dégager du nouveau plan de modernisation, non encore officialisé, mais dont s'achève la période de gestation, sont, tout d'abord, le concept des grands ensembles productifs... »

Que le coupable m'excuse : ses exercices de style me remettent en mémoire un récit intitulé : *Drame néo-zoologique*, que publiait jadis dans une revue surréaliste un de nos

plus éminents biologistes d'aujourd'hui.

« C'est si doux, écrivait alors ce savant, le Plasmade des Myscomycètes ; le Prorhynchus sans yeux a la couleur terne des aveugles-nés, et sa trompe bourrée de Zoochlorelles sollicite l'oxygène de Frontinalis et il porte son Pharynx en rosette, exigeons locomotrice cornée, stupide et pas calcaire du tout. Mais Dendrocoleum lacteum et Planaria torva rocéphales et olivâtres affûtent la jouissance des cerceaux ; le petit Turbellaire connaît l'étreinte de leur bouche ; bon pour Chironomus plumosus de dessiner en dentelles rouges leurs arborisations intestinales ; quel étonnement sphérique ; il fuit et rompt les fils glaireaux réservés à Bythotrephes largimanus, ce sacré petit crustacé à poil ras, il préférerait être né de parthénogénèse que de toucher ces fils de l'ovipare, il n'a pas le choix ; mou, élastique et plein de mucus, sans troncature ni duplicature, il se projette tel Mercater sur Nepholis octoculata dont les huit yeux sont insuffisants à exprimer qu'elle fond tout l'été ; les coolies produisent les petits ballots ; un rotifère se dessine dans un coin ; comme on sent que les sexes sont séparés, s'arrête pour le sucer Prorhynchus ; Stephanoceros chorni est meilleur ; qu'importe un sosie à belvédère, stop. Les turbellaires l'ont saisi, pénétrant par effraction, percent et sucent ; un affreux cri se répercute et rejoint le clapotis des lumineuses interférences ; les cercaires de Disterné sortent de leurs hyménées, jettent un œil et la terreur les enkyste. L'enroulement en S, brin de zinc, la sophitisque temporairement gélatineuse, pffuit ! barbote... »

Je me reproche de tronquer un texte aussi remarquable. Mais MM. Paul Claudel et Paul Hindemith me tiendraient sans doute rigueur de ne point faire quelque place au *Cantique de l'Espérance* dont le public parisien vient d'avoir la révélation et qui a le mérite de confirmer l'existence d'un lien de parenté entre le jargon politique, le charabia scientifique et la divagation lyrique. Extrait du *Cantique de l'Espérance :*

Moi, c'est demain qu'on m'arrache
[l'âme du corps.
On m'en mettra une autre à la place.
C'est demain qu'on me fait l'opé-
[ration.
On m'a attaché fortement les pieds à la terre pour que ce soit plus
[commode...

Faisant un retour sur eux-mêmes, MM. Paul Claudel et Paul Hindemith ajoutent, il est vrai :

« La bêtise de ça !
« L'abominable bêtise de ça, qui est la plus forte et qui se prend au sérieux... »

Péché avoué est à moitié pardonné. Passons l'éponge. N'empêche que, si l'on se fie aux apparences, M. Coty aura du mal à briser la conjuration des cacographes.

★

Il se pourrait que l'affaire Adam et Eve fût prochainement tirée au clair. C'est du moins ce que permettent d'augurer les recherches du docteur Robert Hatt, directeur de l'Institut des sciences de Cranbock, près de Detroit (E.-U.).

Le docteur Hatt, qui avait longuement préparé son coup, s'est rendu l'hiver dernier dans un village arabe établi au confluent du Tigre et de l'Euphrate et, là, les indigènes lui ont montré ce qui avait été dissimulé aux enquêteurs précédents : le dernier morceau de l'arbre de la science du bien et du mal.

Comment cette bûche vénérable, qui fut le témoin muet de la faute originelle, est-elle parvenue jusqu'à nous ? Question secondaire... Le docteur Hatt n'avait pas à l'examiner ! Aussi bien se conduisait-il comme tout savant digne de ce nom se fût conduit en semblable circonstance : il préleva quelques copeaux qu'il expédia incontinent aux Etats-Unis.

« Analysez-moi cela soigneusement, demanda-t-il à l'administration des Eaux et Forêts, et dites-moi ce que vous en pensez. »

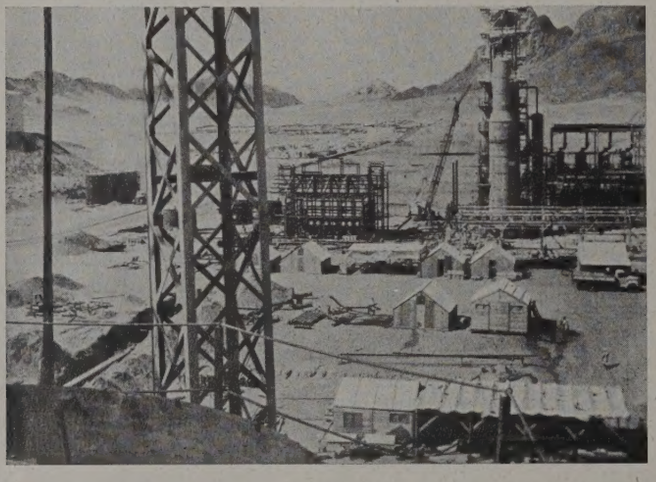
Les laboratoires travaillèrent d'arrache-pied. Leurs conclusions sont maintenant connues. Elles bouleversent toutes les données sur lesquelles les commentateurs bibliques avaient accoutumé de fonder leurs exégèses. L'arbre de la Connaissance, en effet, n'était pas un pommier aux fruits savoureux, mais un vulgaire acacia d'Arabie, qui produit des graines peu appétissantes. Et dès lors tout devient parfaitement compréhensible, depuis l'attitude du Créateur, qui n'avait aucune raison de mettre la pomme au ban de la gastronomie, et les hésitations d'Adam, qui remâchait devant les gousses d'Acacia jusqu'au châtiment des coupables, dont la perversité pouvait, à juste titre, passer pour démoniaque.

Cette lumineuse version d'une histoire qui s'entourait de beaucoup d'obscurité a pourtant l'inconvénient de présenter nos premiers parents sous un jour fort désagréable. Nous les trouvions légers, autrefois. Nous allons les trouver franchement idiots, désormais. Mais quoi ! Leur descendance leur serait-elle tellement supérieure ? Méditez plutôt sur le comportement du docteur Hatt.

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER

LE CAIRE, 15 JANVIER. L'association politico-religieuse des « Frères musulmans » ayant été dissoute, une centaine de ses leaders, parmi lesquels le « guide suprême » Hassan el Hodelby (à gauche), sont incarcérés sous l'inculpation de complot contre le gouvernement du général Naguib.

PARIS, 18 JANVIER. S'ajoutant aux restaurants universitaires qui existent sur la rive gauche, un nouvel établissement, le « Mabillon », est inauguré où, pour une somme modique, la jeunesse estudiantine peut prendre ses repas dans un cadre confortable et sous le signe du libre service.

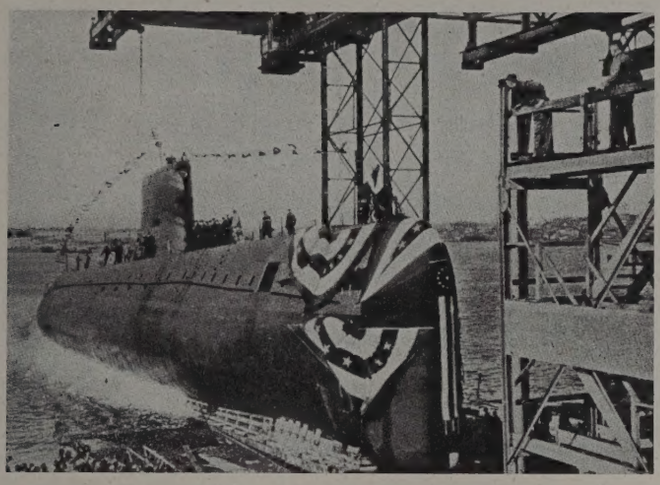


ADEN, 20 JANVIER. Depuis l'expulsion des Anglais d'Abadan, l'exploitation du pétrole bat son plein en Arabie du Sud. Une nouvelle raffinerie à laquelle travaillent 2.500 techniciens anglo-américains et 10.000 Arabes pourra produire par an 5 millions de tonnes de pétrole brut.

VIENNE, 20 JANVIER. Les avalanches meurtrières qui ont sévi dans le Tyrol autrichien et dans le Vorarlberg laissent un tragique bilan de cent trente morts. Au village de Schruns, les cercueils de dix-huit victimes ensevelies par la neige sont acheminés en traîneau vers leur dernière demeure.

ALASKA, 21 JANVIER. Pour la surveillance des côtes de l'Arctique et de la mer de Behring, des Esquimaux, incorporés dans un corps spécial : la « garde nationale esquimau », effectuent des périodes d'entraînement sous la direction d'officiers instructeurs de l'armée américaine.

PARIS, 22 JANVIER. Au cours de son séjour dans la capitale, où, la veille, il avait été, à déjeuner, l'hôte du président René Coty, le maréchal Papagos, chef du gouvernement grec, vient d'être décoré de la Médaille militaire, dans la cour d'honneur des Invalides, par M. René Pleven.

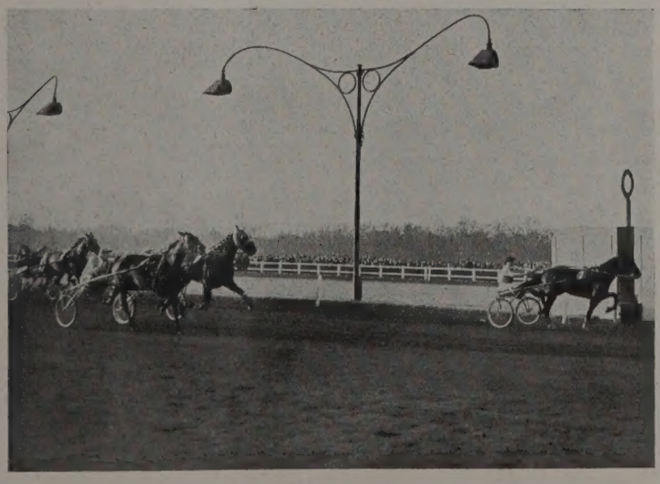


NEW YORK, 21 JANVIER. A Groton est lancé avec le marrainage de M^me^ Eisenhower le premier sous-marin atomique, le « Nautilus », de 100 mètres de longueur, qui pourra rester immergé deux mois durant et dont les quatre-vingts hommes d'équipage disposeront d'un confort exceptionnel.

TETOUAN, 22 JANVIER. La campagne fomentée au Maroc espagnol contre la politique française dans le Protectorat et contre le sultan de Rabat reçoit la caution du général Valino, haut commissaire d'Espagne, qui, dans son discours, s'en prend vivement à la France « colonialiste ».

PARIS, 23 JANVIER. Pour la première sortie officielle de son septennat, le président de la République, qu'accompagnait M^me^ René Coty, a visité deux hôpitaux, Lariboisière et le Val-de-Grâce, où il s'est rendu au chevet des blessés, officiers et soldats, rapatriés d'Indochine.

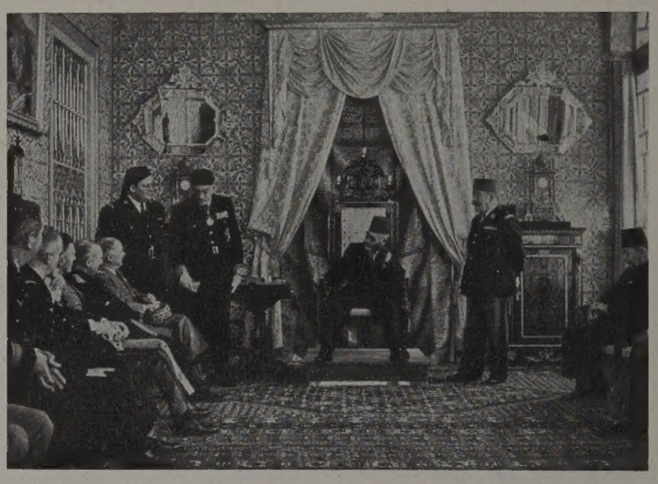
LONDRES, 23 JANVIER. Les obsèques de Mrs. Rebecca Jones, la « reine des perles » de Brandsbury, sont célébrées conformément à une coutume ancienne. Le char automobile funèbre vient de quitter la demeure de la défunte, escorté par les rois et les reines des perles de Londres.



VINCENNES, 24 JANVIER. Le Grand Prix d'Amérique, la classique épreuve internationale de trot attelé disputée sur l'hippodrome de Vincennes, est remporté par Feu Follet X, drivé par le jockey Riaud, et qui triomphe avec une surprenante aisance d'un lot de vingt concurrents.

PARIS, 25 JANVIER. M. Edgar Faure s'entretient avec les délégués de « Force ouvrière » du salaire minimum. Opposé à un relèvement général, le gouvernement décidera une amélioration des salaires les plus bas, un abattement de la surtaxe progressive atténuant l'écrasement de la hiérarchie.

MADRID, 26 JANVIER. Les étudiants phalangistes se livrent à de bruyantes manifestations pour protester contre la visite prochaine de S. M. Elizabeth II à Gibraltar, et une violente bagarre va les mettre aux prises avec la police franquiste à proximité de l'ambassade britannique vers laquelle ils se dirigent.



TUNIS, 31 JANVIER. Invité par M. Voizard, résident général de France, à présider les fêtes du 10e anniversaire de la bataille du Belvédère, où, en 1944, durant la campagne d'Italie, les tirailleurs tunisiens se distinguèrent héroïquement, le maréchal Juin est reçu en audience solennelle par Son Altesse le Bey.

PARIS, 1er FEVRIER. Le cœlacanthe, pêché par deux indigènes au large des Comores et arrivé par avion, a été transporté au Muséum d'histoire naturelle, où le professeur Millot, directeur de la Recherche scientifique à Madagascar, examine avec quelques-uns de ses collaborateurs ce poisson préhistorique.

LONDRES, 2 FEVRIER. Les députés travaillistes ayant critiqué M. Churchill pour avoir doté certaines formations de l'armée anglaise du nouveau fusil automatique belge au lieu d'un fusil britannique, le War Office a convié des membres de l'opposition à essayer au camp de Mill Hill cette arme nouvelle.

ALLAHABAD, 3 FEVRIER. Le pèlerinage de la Khumb Mela, qui a attiré cette année plus d'un million de pèlerins de toutes les parties de l'Inde vers les eaux sacrées du Gange, a provoqué une bousculade effroyable, au cours de laquelle plusieurs centaines de fidèles sont morts étouffés ou piétinés.

SYDNEY, 3 FEVRIER. Une ovation délirante et sans précédent attendait S. M. Elizabeth dès son arrivée en Australie. Dans le port, où une nuée de bateaux de plaisance entouraient le « Gothic », la reine et le duc d'Edimbourg, qui porte le grand uniforme d'amiral de la Flotte, vont quitter le vaisseau royal.

LONDRES, 5 FEVRIER. Contraint à un atterrissage forcé, l'appareil géant « Britannia », à quatre turbo-propulseurs, qui peut couvrir 7.000 kilomètres à 600 km.-h. avec quatre-vingt-dix passagers, s'est enlisé dans l'estuaire de la Severn, où techniciens et marins s'efforcent de le dégager de la vase.

LUANG-PRABANG, 6 FEVRIER. Trois importantes colonnes de Viets progressent en direction de la capitale laotienne, autour de laquelle d'importants travaux de défense sont activement effectués par les unités franco-laotiennes, tandis que les sentinelles veillent le long des eaux du Mékong.

PARIS, 8 FEVRIER. En voyage officiel à travers l'Europe, M. Louis Saint-Laurent, premier ministre du Canada, après s'être longuement entretenu à l'Hôtel Matignon avec M. Joseph Laniel, est reçu à l'Elysée par le président de la République et M^me^ René Coty, qui offrent un déjeuner en son honneur.

LUCKNOW, 8 FEVRIER. On a découvert aux Indes, dans un vieux wagon, un enfant sauvage d'environ neuf ans qu'on présume avoir été ravi en bas âge par des animaux et élevé dans la jungle. Le pauvre être, qui se déplace sur les genoux, est à l'hôpital, où les docteurs s'efforcent de le réadapter.

LE BOURGET, 8 FEVRIER. Lucien Bossoutrot réalisait, le 8 février 1919, sur un « Goliath » le premier vol commercial Paris-Londres. Trente-cinq ans plus tard exactement il accomplit ce même voyage sur un « Viscount » à turbo-propulseurs, aux côtés de René Cadier, commandant de bord, né en 1919.

ROME, 10 FEVRIER. L'inquiétude qui régnait au Vatican en raison de la faiblesse de S. S. Pie XII, consécutive à une grave affection stomacale, est en voie d'apaisement depuis qu'une amélioration sensible de son état permet au Saint-Père de reprendre progressivement une partie de ses activités.

Ainsi qu'en témoigne le Salon du Grand Palais

LE CONFORT MÉNAGER N'EST PLUS UN PRIVILÈGE DU CITADIN

Au moment où s'ouvre, pour la vingt-troisième fois, le Salon des Arts ménagers, auquel est annexée cette année une exposition de maisons préfabriquées dotées des derniers perfectionnements de la technique moderne, et alors que dans chaque rue de Paris, ou presque, des magasins spécialisés proposent au passant les plus modernes serviteurs mécaniques de la maîtresse de maison, se pose le problème du confort rural. Hors de la capitale et des grands centres, dont, par goût ou par nécessité, de nombreux citadins sont contraints de s'éloigner pour trouver un logis, l' « art » ménager n'est encore le plus souvent qu'un mot. Certes, on rencontre dans nos campagnes de magnifiques installations ultra-modernes, rarissimes ; mais dans la plupart des cas manque le confort le plus élémentaire. Sans prétendre traiter ici du problème de l'habitat rural, il n'est pas inutile, pour fixer les idées, de rappeler quelques chiffres significatifs. A la ville on compte environ 4 % de locaux sans aucun confort, à la campagne le pourcentage varie de 14 % à 52 % (il est en particulier de 20 % dans le bassin parisien). Moins d'un tiers des 37.000 communes de moins de 5.000 habitants que compte la France sont dotées d'un système de distribution d'eau courante. Ne parlons que pour mémoire des habitations dans lesquelles le sol est encore de terre battue, mais relevons que la consommation moyenne de courant électrique est annuellement de 0,7 kWh. en France contre 1 kWh. en Grande-Bretagne et 2 kWh. aux Etats-Unis.

Depuis plusieurs années déjà le Salon des Arts ménagers accorde une place importante aux appareils, équipements et procédés destinés à rendre moins lourde la tâche de la ménagère vivant à la campagne. Contrairement à une opinion trop fréquemment admise autrefois, l'équipement ménager est plus nécessaire encore à la

campagne qu'en ville. Les préparations d'aliments y sont plus importantes : conserves de fruits et de légumes, charcuterie, nourriture d'un personnel rendent indispensable l'emploi d'un matériel électrique ou mécanisé. Une machine à laver le linge évite à la ménagère citadine une corvée, elle devient une nécessité pour la mère de famille vivant à l'écart des grands centres dotés de blanchisseries et de laveries automatiques. Une installation de chauffage complète est d'une importance primordiale. C'est à son défaut que l'on a pu attribuer l'usage d'une même pièce comme cuisine, salle à manger, cabinet de toilette, voire salle d'hôpital, les malades ne pouvant rester dans des chambres à coucher dépourvues de confort, L'exemple de l'étranger comporte, à cet égard, un enseignement ; une ferme danoise ou hollandaise est généralement plus confortable qu'un appartement moyen de Copenhague ou d'Amsterdam ; le « home » américain comporte les mêmes perfectionnements, qu'il s'agisse d'un « cinquième sur cour », d'un bungalow préfabriqué ou même d'une remorque familiale.

En ce qui nous concerne, l'art ménager prend un aspect particulier lorsqu'il s'agit du logement rural : villa ou pavillon de banlieue, maison de campagne ou fermette « restaurée ». Le problème de la sécurité se pose en premier lieu : les risques d'incendie ou d'asphyxie doivent être écartés grâce à des précautions individuelles et non collectives, comme en ville. Du coupe-circuit à l'extincteur, en passant par les thermostats de contrôle et les dispositifs automatiques des appareils modernes, la gamme des engins de protection du foyer s'accroît chaque année.

Deuxième problème : l'eau courante potable chaude et froide. Précieuses citernes d'eau de pluie, puits et pompes anciennes aux vertus décoratives bien connues ne sauraient remplacer l'indispensable installation d'eau courante. Les fabricants nous proposent aujourd'hui des ensembles relativement peu coûteux assurant une distribution convenable dans toute la maison et s'adaptant aux ressources existantes : pompes à moteur travaillant seules à élever l'eau directement au fur et à mesure des besoins, ou reliées à une réserve dont le remplissage est commandé automatiquement, filtres et adoucisseurs, chauffe-eau et chauffe-bains de toutes capacités fonctionnant, suivant les cas, à l'électricité, aux divers gaz, au pétrole ou au mazout. L'installation, désormais classique, de la « salle d'eau » aux multiples usages est généralement plus facile à la campagne, où la question de surface se pose moins brutalement. Un accumulateur d'eau chaude de 1.000 litres et plus trouve facilement sa place dans une maison rurale, alors que le citadin doit souvent se contenter d'un appareil de dimensions réduites moins économique. Plusieurs modes de chauffage peuvent combiner, par exemple, cuisinière l'hiver et chauffe-eau rapide l'été.

L'éclairage ne pose plus de problèmes : dans tous les cas, de plus en plus rares, où l'électricité fait encore défaut, le gaz en bouteille vient au secours du campagnard. Il existe désormais des installations extérieures fixes, réunissant plusieurs bouteilles de grande capacité renouvelées alternativement de façon à assurer une distribution constante. On a pu voir, à un récent Salon des Arts ménagers, une maison de cinq pièces entièrement équipée de cette façon, et des essais concluants ont été faits en diverses régions.

Reste la question du chauffage pour laquelle de multiples solutions nous sont aujourd'hui proposées. Bois, charbon, coke, mazout, électricité, gaz et même pétrole font office de combustible dans des installations qui comportent à volonté : poêles ou radiateurs individuels, chaudière centrale, canalisations chauffantes, panneaux « radiants » ou plafonds « rayonnants ». Tout dépend de la taille de l'habitation... et, évidemment, des possibilités financières de son propriétaire. Divers accommodements sont cependant possibles pour obtenir un confort maximum en tenant compte de ces dernières. C'est ainsi qu'il est souvent facile de réserver dans la maison une partie « été » qui ne sera chauffée qu'occasionnellement, et cela au moyen d'appareils d'appoint. L'apparition, voilà quelques mois, de radiateurs utilisant un carburant épuré, celle de radiateurs à gaz « autonomes » font entrevoir des solutions nouvelles.

Quant aux appareils ménagers proprement dits, il va de soi qu'ils trouvent leur emploi à la campagne aussi bien, sinon mieux, qu'à la ville. Là encore, une économie relative peut être réalisée, des engins plus encombrants, plus robustes, moins « jolis » moins coûteux sont souvent utilisables. La machine à laver reléguée dans une buanderie n'a pas besoin d'être aussi présentable que celle qui doit obligatoirement s'imbriquer entre le réfrigérateur et la cuisinière d'un appartement. Les mixeurs, broyeurs, malaxeurs et autres robots culinaires rempliront des tâches d'autant plus nombreuses que la maîtresse de maison pourra préparer plus de conserves, par exemple. Notons, à ce propos, que bien peu de logements comportent une place suffisante pour l'installation d'un stérilisateur économique, alors que celui-ci trouve toujours un emplacement dans une maison de campagne.

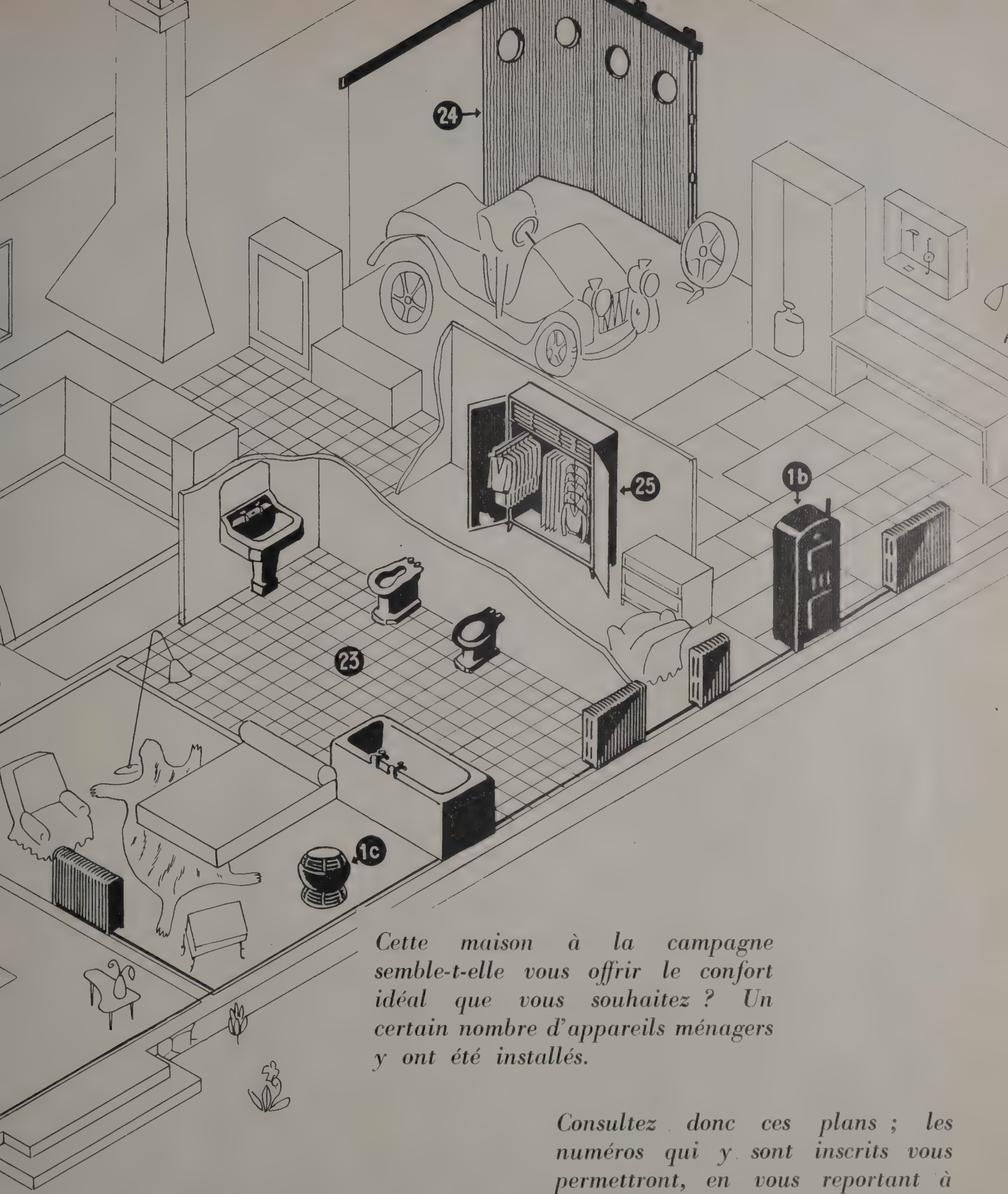
Aspirateurs, cireuses, machines à repasser sont désormais trop connus pour qu'il soit nécessaire de leur accorder une mention spéciale. En revanche, deux appareils bien différents doivent être cités à part. Il s'agit du réfrigérateur, d'une part, du broyeur d'évier, d'autre part. Le premier se révèle d'autant plus indispensable que les produits doivent être achetés en plus grande quantité, à l'occasion d'un marché hebdomadaire, par exemple. Le second peut être appelé à rendre les plus grands services là où le ramassage des détritus n'est pas ou est mal assuré.

Le financement du confort rural, enfin, ne pose aucun problème particulier, et la généralisation du mode de paiement à crédit, l'aide dans certaines conditions des allocations familiales permettent aujourd'hui un équipement progressif et rationnel du foyer à la campagne comme à la ville. Le rural sait qu'il peut s'équiper aussi bien que le citadin, souvent mieux encore : on n'en veut pour preuve que la proportion toujours croissante des « campagnards » parmi les visiteurs du Salon de février au Grand Palais.

Pierre Claude.

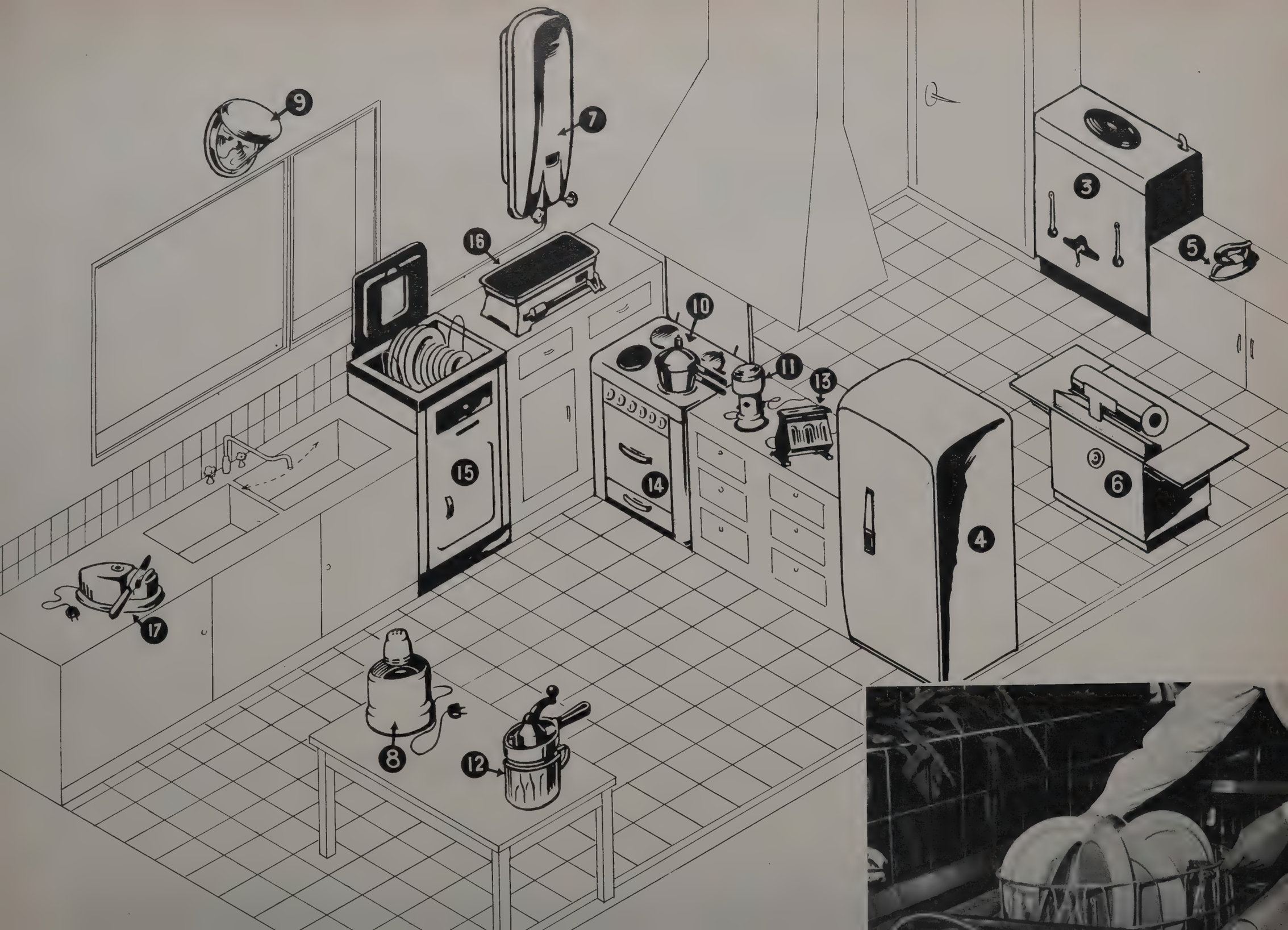
★ ★ ★ ***Nous avons voulu montrer dans les pages qui suivent comment il est possible d'aménager à la campagne une habitation pratique et agréable, qui n'ait rien à envier à un appartement confortable de la ville.***

19
1d
22
18
21
20
1a



Cette maison à la campagne semble-t-elle vous offrir le confort idéal que vous souhaitez ? Un certain nombre d'appareils ménagers y ont été installés.

Consultez donc ces plans ; les numéros qui y sont inscrits vous permettront, en vous reportant à la liste ci-après, de trouver les renseignements que vous désirez et qui vous fourniront les suggestions dont vous pourrez tirer parti pour l'aménagement de votre propre demeure.


9
7
16
3
5
10
11
13
15
14
6
4
17
8
12

★ Voici nos suggestions pour équiper une maison à la campagne

CHAUFFAGE

Ia et Ic

Poêles catalytiques.

THERM'X : en laiton et tôle émail vitrifié. Type 62 : débit 900 cal.-h., réservoir 3 l., poids 4 kg. 950, 20.700 fr. ; type 250 L : débit 800 à 2.500 cal.-h., réservoir 20 l., poids 28 kg. 500, trois allures de chauffe, 44.800 fr.

RADIOR : en tôle perforée émaillée ; débit 300 cal.-h., réservoir 1 l., poids 2 kg. 500, 9.600 fr. ; débit 2.500 cal.-h., réservoir 15 l., poids 25 kg. 500, 38.000 fr.

HUDSON CATALEX : en tôle émaillée avec cercles tubes chromés, débit 1.500 cal.-h., réservoir 5 l., poids 8 kg., 30.643 fr.

THERMECO : monté sur roulettes, débit 1.800 cal.-h., réservoir 9 l., poids 10 kg., 29.600 fr.

Ib

Mazout.

SEMAP : poêle 4 B 5 en tôle émaillée marron, débit 2.500 à 7.000 cal.-h., poids 30 kg., réservoir de 11 l., brûleur à gazéification, 33.340 fr.

ELITE : poêle 180 en tôle émaillée vitrifiée, débit 5.000 à 10.000 cal.-h., poids 41 kg., réservoir 14 l., régulateur à neuf positions, double alimentation, 45.000 fr.

LA FUSEE : poêle Baby en tôle émaillée à dessus fonte, débit 4.000 cal.-h., poids 56 kg., entièrement démontable, utilisable pour cuisson, régulateur double sécurité, 45.000 fr.

AIRFLAM : poêle en tôle d'acier et fonte émaillée, débit 7.500 cal.-h., poids 42 kg., réservoir 15 l., double sécurité, transformable au bois, 47.000 fr.

FRANCIA : brûleur à mazout s'adaptant sur toutes les chaudières courantes de chauffage central, appareil automatique mû et contrôlé par le courant électrique.

Id

Bois.

GODIN : poêle en fonte émaillée à feu continu, 10.500 fr.

FAURE et C^ie^ : « Brulbois 326 » en fonte émaillée, feu continu, arrivée d'air secondaire au-dessus de la zone de combustion, brûle le bois debout en bûches longues, 25.000 fr.

SOCIETE GENERALE DE FONDERIE : « Hermétic » en fonte émaillée, intérieur en tôle, feu continu visible, dispositif breveté de circulation d'air, réglage par valve, 10.065 fr.

MIROCALOR : « Mirus » en fonte émaillée, feu continu, récupération des gaz, 10.500 fr.

DE DIETRICH et C^ie^ : « Saint-Hubert 483 » en fonte émaillée, feu vif, grande chambre de combustion, 11.600 fr.

L'ECONOMIQUE : le « Petitou » en tôle perforée, feu continu, faisceaux tubulaires brevetés à l'intérieur du foyer, 4.600 fr.

Électricité.

SAUTER : poêle électrique à accumulation Primulus, puissance 3 kW., poids 165 kilos, 54.900 francs.

THOMSON : poêle électrique à accumulation Vivatherm :

puissance	2 kW.,	poids 260 kg.,	84.000 fr.
—	3 kW.,	— 360 kg.,	96.000 fr.
—	4 kW.,	— 445 kg.,	132.000 fr.
—	5 kW.,	— 540 kg.,	145.000 fr.
—	6 kW.,	— 700 kg.,	181.000 fr.

THERMOR : radiateurs soufflants n° 4.510, puissance 1 kW., une allure de chauffe, 8.290 fr. ; n° 4.520, puissance 2,6 kW., deux allures de chauffe, 14.890 fr. Radiateurs de grosses puissances : « Riviera », puissance 2 kW., trois allures de chauffe, 11.040 fr. ; « Super-Riviera », puissance 3 kW., six allures de chauffe, 15.590 fr. (Appareils munis d'un cordon gainé avec fiche à embout de stéatite.)

CALOR : radiateur soufflant en calorine couleur, 1.200 W., 17.000 fr.

Gaz.

Chaudières de chauffage central dont les prix varient de 65.000 à 195.000 fr. suivant la puissance indiquée en mètres thermiques-heure.

AUER : peinture émail blanc, valve, thermostat, veilleuse, puissance de 10.000 à 35.000 m. th.-h.

CHAPPEE : jaquette en tôle d'acier laquée blanc, valve, thermostat, dispositif de sécurité, puissance de 9.500 à 23.000 m. th.-h.

FRISQUET : chaudière murale en émail vitrifié blanc, thermostat, veilleuse, régulateur de pression, puissance 10.000 à 14.000 m. th.-h.

IDEAL GAZINA : jaquette en tôle émaillée blanc, valve, thermostat, veilleuse, robinetterie de commande, puissance 7.950 à 13.250 m. th.-h.

Butane.

Radiateurs alimentés par une bouteille de gaz butane (13 kg.).

LILOR : consommation 187 gr. à l'heure, débit 2.057 cal.-h., 4.770 fr.

ARCUS : consommation 190 à 380 gr. à l'heure, débit 3.600 cal.-h., 21.400 fr.

KISTELLA : consommation 300 gr. à l'heure, débit 3.600 cal.-h., 29.000 fr.

2

ASPIRATEURS

PARIS-RHONE : Aspiroir M 12, type traineau à sac intérieur, puissance 320 W., accessoires pour dépoussiérer et lustrer, 22.500 fr. ; accessoires supplémentaires sur demande pour démiter, vaporiser, décrasser, cirer.

TORNADO : type à manche, puissance 190 W., suceuse articulée, feutre, accessoires supplémentaires : démiteur-assainisseur, vaporisateur, séchoir à cheveux et casque, ensemble à décaper et à lustrer, étrille pour chevaux.

CADILLAC : type à manche. Typhon, 18.500 fr. ; Atomic, 22.850 fr. ; Luxe, 19.000 fr. Accessoires supplémentaires : sèche-cheveux, antimiteur, pistolet.

MORS : prix non communiqués.

CONORD : prix non communiqués.

3

MACHINES A LAVER

Type ville ou salle de bains.

1) Grosses machines automatiques.

BENDIX : 4 kg., linge sec, chauffage E., 181.717 fr.

LADEN : 5 kg., linge sec, E. G. Bu. Pro. : 202.640 fr. E., et 207.706 fr. G. Bu. Pro.

LINCOLN : 5 kg., linge sec, E. G. Bu. cadette : 157.825 fr. E., et 151.750 fr. G. Bu. ; luxe, 200.820 fr. E., et 194.750 fr. G. Bu.

VEDETTE : 6 kg., linge sec, E. G. ; D. ménager 181.500 fr. ; R 53 ménager, 195.000 fr. ; Servo-vedette, 272.500 fr.

WESTINGHOUSE : 1, 3 ou 4 kg., sans chauffage. L 65, 255.450 fr.

2) Petites machines semi-automatiques.

CONORD : cadette 2 kg. 5, E. G. Bu., rouleaux à main ; 73.000 fr. E., 65.000 fr. G. Bu.

MORS II : 2 kg. sans chauffage, centrifuge, 52.000 fr. sans socle ; le socle, 11.000 fr.

LAVIX SUPER : 2 kg., E. G. Bu., rouleaux à main ; 79.850 fr. E., et 67.550 fr. G. Bu.

SUPERSONIC B 3 : 3 kg., E. G. Bu., rouleaux à main ; 84.500 fr. E., et 69.500 fr. G. Bu.

HOOVER : 1 kg. 6, sans chauffage, rouleaux à main, 51.050 fr.

Type rural pour buanderie.

ARVOR RURAL : 7 kg., linge sec, E. G. Bu., bois, charbon ; 81.000 fr. E., 75.000 fr. autres chauffages, plus 15.000 fr. rouleaux main.

FLANDRIA BUANDERIE : 6 kg., sans G. Bu., bois, charbon, 45.000 fr. ; 58.000 fr. G. Bu. ; 57.000 fr. bois, charbon, plus 12.000 fr. essoreuse main ou 14.500 fr. essoreuse mécanique.

SPEED SUPRA 48 : 5 kg., sans G., bois, charbon, sans essoreuse, 68.000 fr. ; 72.300 fr. chauffage.

LAVOR 4 : 6 kg., E. G. Bu. Pro., bois, charbon, vapeur, fuel oil, sans essoreuse, 180.000 fr. E. Bu. Pro. Va. Fu., et 178.000 fr. G. Bo. Ch.

4

RÉFRIGÉRATEURS

A compression.

FRIGIDAIRE : Royal 9, 260 litres, 3 tiroirs à glace, givrator, 2 hydrators, 6 clayettes amovibles, 223.920 fr.

Master 7 : 210 litres, 3 tiroirs à glace, hydrator, 5 clayettes amovibles, 196.000 fr.

Standard 7 : 210 litres, 2 tiroirs à glace, 4 clayettes amovibles, 172.000 fr.

Spécial 4 : 123 litres, 1 tiroir à glace, 3 clayettes, 124.172 fr.

COOBRATOR : fabrication américaine, dégivrage automatique, tiroir humide pour fruits et légumes, coffret à beurre, tiroir à viande, chambre froide indépendante à très basse température pour la conservation à long terme, modèles de 250 à 360 litres. 250.000 à 300.000 fr.

KELVINATOR : Alp 100, 112 litres, tiroir à glace de 28 cubes, compartiment pour denrées congelées, dessus formant table de travail, 124.000 fr.

FRIGELUX : prix non communiqués.

Par absorption.

FRANCO-SUISSE : 54.000 à 125.000 fr.

SIBIR : 40 litres, 39.500 fr., Super Sibir Tropical, 80 litres, 79.000 fr.

BRANDT : Fonctional T 80 litres : 74.900 fr.

NEWCOLD : Champion 50 litres, 49.950 fr. ; Success 75 litres, 83.500 fr.

5 et 6

REPASSAGE

Fers à repasser.

CALOR : fonte chromée, poignée en matière moulée. Cadet, 2 kg. 400, 450 W., 1.750 fr. ; Calormatic, 2 kg. 400, 750 W., thermostat, 3.450 fr. ; Vapo-Matic, 1 kg. 750, 1.000 W., thermostat, projection de vapeur, 4.110 fr.

THOMSON : alliage léger, poignée bakélite, 1 kg. 300, 1.000 W., thermostat, encoche pour boutons, 5.650 fr.

THERMOR : « Super-Reglomatic », fonte chromée, 2 kg. 400, 500 W., thermostat, ampoule de contrôle, 4.000 fr. Fer voyage extra-léger, housse en matière plastique, 500 gr., 90 W., 1.840 fr.

Machines à repasser.

LINCOLN : encore à l'état de prototype. Sortira dans deux mois.

GLADYS : portative, cylindre de 55 cm., poids 14 kg., thermostat, commande à main, 40.000 fr.

SEREIN : standard, sur socle en tubes acier laqués blanc, cylindre de 50 cm., poids 22 kg. 500, thermostat, commande à pied, 59.500 fr. ; luxe : dans meuble laqué blanc, cylindre de 50 cm., poids 35 kg. 500, thermostat, commande à pied, 85.000 fr.

7

CHAUFFE-EAU

Électriques à accumulation.

THERMOR : contenance 10 à 200 litres, puissance 600 à 2.400 W. ; appareils complets avec thermostat et groupe de sécurité de 19.000 à 63.500 fr.

SAUTER : contenance 100 à 200 litres, puissance 1.200 à 2.000 W. ; de 24.630 à 126.800 fr.

BRISTOL : se fixe directement sur la conduite d'eau, mise en marche automatique par l'ouverture du robinet ; Baby, puissance 950 W., poids, 510 gr., débite 1 litre à 40° en deux minutes, 7.550 fr. ; Senior, puissance 21 kW., poids 3 kg., 21.700 fr.

Instantanés à gaz.

ELM : type L. M. 5, bilame de sécurité, mélangeur, gaz de ville, gaz naturel, butane, propane, température maximum 80°, 12.500 fr.

VESUGAZ : 14.400 fr.

MANTELET : prix non communiqués.

THERMOR : prix non communiqués.

8

ÉPLUCHEUSES A LÉGUMES

SIREM : capacité 1 kg. 500, moteur de 150 W., 22.500 fr.

SAMA : S. O., capacité 1 kg. 200, consommation 60 W., 19.900 fr. ; S. 1, capacité 2 kg., consommation 100 W., 37.500 fr.

9

AÉRATEURS ÉLECTRIQUES

ELGE : matière plastique inaltérable, volet extérieur à fermeture et ouverture automatiques, 5.900 fr.

THERMOR : laqué blanc inoxydable, moteur 25 W. antiparasites, 5.950 fr.

CALRUS : pales et volets en Plexiglas, 7.950 fr.

10

AUTOCUISEURS

CAROLINE : 4, 5, 6 ou 9 litres ; 8.490 fr. à 12.000 fr.

BELCOCOTTE : 4, 5, 8, 10 litres ; 7.965 à 13.140 fr.

COCOTTE MINUTE : 4, 6, 9 litres ; 7.850 à 12.300 fr.

HERMES : 4, 5, 7, 8, 10 litres ; 7.500 à 13.100 fr.

AUTO-THERMOS : 4 et 5 litres sans étrier ; 6, 8, 12, 16, 20 litres avec étrier ; 9.800 à 25.200 fr.

11

MOULINS A CAFÉ ÉLECTRIQUES

B. B. : 4.990 fr.
PEUGEOT : 6.900 fr.
PARIS-RHONE : 7.920 fr.
SEDOR : 6.450 fr.
ROTARY : 5.950 fr.
CADILLAC : 5.990 fr.

12

MIXERS

MASTER : mélange, coupe, moud, bat, hache, râpe, pile, émulsionne, malaxe. M 53, 15.750 fr. ; Baby Master, 14.000 fr.

TURMIX : centrifugeur mixer, malaxeur, 27.800 fr.

CADILLAC : modèles de 17.000 à 24.900 fr.

ROBOT : prix non communiqués.

13

GRILLE-PAIN

THERMOR : nu, 3.050 fr., avec cordon luxe, 3.460 fr.

14

APPAREILS DE CUISSON

Cuisinières à gaz.

BRACHET RICHARD : bloc Corvette, trois feux, four, grilloir, tiroir étuve, thermostat, 43.400 fr. ; bloc Amiral quatre feux, four, grilloir, thermostat, 52.400 fr.

LILOR : bloc GV, quatre feux, tiroir, 37.890 fr., couvercle, 1.470 fr., thermostat, 4.350 fr.

PAIN : P. 41 sur pieds, trois feux, couvercle, four, thermostat ; 49 sur socle, quatre feux, couvercle, four, thermostat, grilloir, tiroir à casseroles, allonges, 54.000 fr.

GODIN : 462, sur pieds, trois feux, four, 26.365 fr., couvercle, 3.105 fr. ; 5.100 T, sur socle, quatre feux, couvercle, four, thermostat, 55.475 fr.

IDEAL STANDARD : bloc quatre feux, couvercle, four, thermostat, grilloir, chauffe-assiettes, tiroir casseroles, 55.750 fr. ; Ideal Gazina, sur socle, cinq feux, couvercle, four, thermostat, grilloir, chauffe-assiettes, tiroir casseroles, 88.250 fr.

PIED SELLE : G.T. 70-11, sur socle, trois feux, couvercle, four, grilloir, 30.900 fr. ; G.T. 60-11, sur socle, quatre feux, couvercle, grilloir, tiroir à casseroles, 48.400 fr. ; thermostat, 5.800 fr.

Cuisinières électriques.

CALOR : n° 470, type luxe à signal lumineux, trois foyers, four, chauffe-assiettes, couvre-élément, 6.150 W., 70.100 fr.

THERMOR : cuisinières « Coffre », four de grand volume à double commande. Grill à feu vif (1.500 W.) et sole (1.000 W.) commandés par deux interrupteurs à trois allures de chauffe, aérateur réglable, couvercle ; avec dessus trois plaques, 73.100 fr. ; avec dessus quatre plaques, 79.500 fr.

ARTHUR MARTIN : trois feux, 58.900 fr. ; quatre feux, 64.200 fr.

Rôtissoires.

HARMAND : haut. 75 cm., larg. 60 cm., prof. 54 cm., chauffage et mouvement électriques 110/220 V., 5.500 W., 140.000 fr.

ROTO-BROIL 400 : haut. 30 cm., larg. 54 cm., prof. 27 cm., chauffage et mouvement électriques, 115 V., 1.400 W., 39.500 fr.

ROTISS-HOUSE : haut. 28 cm., larg. 48 cm., prof. 26 cm., électrique 110/220 V., 1.000 W., 48.600 fr.

TOURNEBROCHE : haut. 50 cm., larg. 50 cm., prof. 12 cm. chauffage au gaz, mouvement électrique 110/220 V., 0,04 A., 55.000 fr.

15

MACHINES A LAVER LA VAISSELLE

BONNET ; LADEN ; THERMOR ; WASHING.

16

BALANCES

TESTUT : instruments de pesage en tous genres. Balances automatiques, bascules médicales, pèse-bébés.

17

AIGUISEURS DE COUTEAUX

SIREM : prix non communiqués.

18

ISOLATION

Joints métalliques de fenêtre.

SUPERHERMIT ; BENOIT ; CALFEUTREX ; PELIOR ; L'OBTURATEUR ; CALFEUTTOUT.

Vitres spéciales.

THERMOPANE ; ISOVER ; VITREX.

19

POMPES

GUINARD.

20

BIBLIOTHÈQUES

Des éléments démontables, réglables en hauteur et en largeur ou dans l'un de ces sens, permettent de multiples possibilités. La formule ne s'applique pas seulement aux bibliothèques.

M. D. : éléments pouvant être réalisés en diverses essences de bois.

MOBILIERS 1, 2, 3 (créations Meyer). Peuvent se juxtaposer de nombreuses façons.

OSCAR : éléments simples formant une bibliothèque extrêmement élastique.

FLACHET : éléments juxtaposés à combinaisons multiples.

SEIGNEUR : meubles extensibles et transformables.

21

RADIO-TÉLÉVISION

PHILIPS ; RADIOLA ; GRAMMONT ; TEVEA ; DUCRETET-THOMSON.

22

LUMINAIRES

ARLUS : appareils fluorescents. Lustres, plafonniers, vases, appliques, lampadaires.

PERZEL : appliques, plafonniers, consoles lumineuses, lampes sur pied pivotantes.

SABINO : lampes, plafonniers, panneaux vitrail, verreries prismatiques décoratives.

DISDEROT : luminaire d'art fluorescent et incandescent.

GERFAUX : luminaires, appliques, appareils divers.

23

INSTALLATION DE SALLES DE BAINS

IDEAL-STANDARD ; POLIBAN ; LABOUREAU ; BLOC-DOUCHE.

24

PORTES COULISSANTES

Fermetures PERIER.

25

ARMOIRES-PENDERIES

INNOVATION ; PATHIER ; MAPLE.

DIVERS

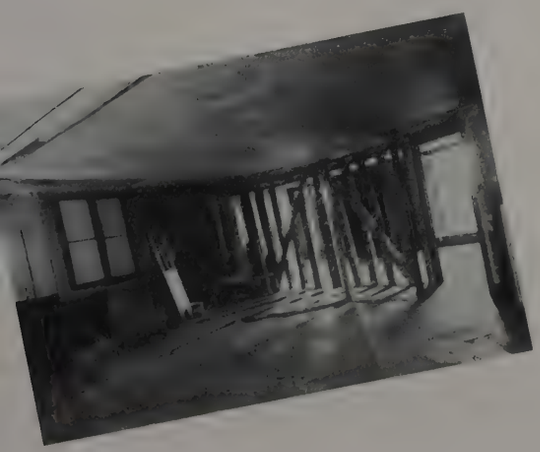
Broyeurs d'évier.

Westinghouse, 50, rue Laborde.
Hot Point, 44, rue La Boétie.
Marcalu, Ets de Marco, 31, rue de Stalingrad.

Les listes que nous publions ci-dessus ne sont évidemment pas limitatives. Elles n'ont pour but que de faciliter le choix éventuel des intéressés. Les prix que nous reproduisons ne sont donnés qu'à titre indicatif.

CET APPARTEMENT NE SE LOUAIT PAS IL AVAIT REBUTÉ 10 PERSONNES, LORSQUE...

Au Salon des Arts ménagers les antiquaires présentent la « Rue de l'Aventure », invitant à ces recherches patientes qu'une heureuse trouvaille récompense souvent. L'histoire de l'appartement que nous décrivons ici est le récit d'une aventure allégrement vécue et qui finit bien.



EVIDEMMENT, disait de manière invariable le visiteur qui avait demandé à voir cet appartement de la rue de Rivoli, évidemment, la situation est magnifique. Long regard sur les Tuileries et sur l'admirable perspective qu'on découvre des fenêtres. Puis, avec regret : « Dommage qu'il y ait tant à faire ! » Et il y avait, en effet, « beaucoup à faire » ; il y avait tout. Découragé, l'éventuel locataire renonçait.

Puis, un jour, vint l'actuelle occupante, Mme Lauret. L'aventure la tenta. Résolument, elle entreprit les travaux nécessaires. On découpa, on cloisonna ; une cuisine fut aménagée, la terrasse treillagée. De ce qui n'était qu'une sorte de grenier sortit un appartement aussi confortable qu'élégant.

Car rendre habitable ce local sans attrait n'était pas tout. Il ne suffisait pas d'y avoir délimité une salle à manger, un salon, coexistant d'ailleurs dans un même espace, puis une chambre à coucher et un bureau. Encore fallait-il meubler ces pièces, en faire un lieu où il fût agréable de laisser s'écouler les heures dans le travail comme dans le loisir. La chasse aux meubles, aux gravures, aux mille objets qui donnent au foyer son cachet, sa personnalité, commença. Il y eut quelques recours au décorateur, mais très peu. De longues « balades » au Marché aux puces, à la Foire à la ferraille, des stations fureteuses chez des brocanteurs se montrèrent fructueuses. Ainsi se constitua un ensemble qui fait de cet appartement un plaisant séjour. L'aventure portait en elle sa récompense.

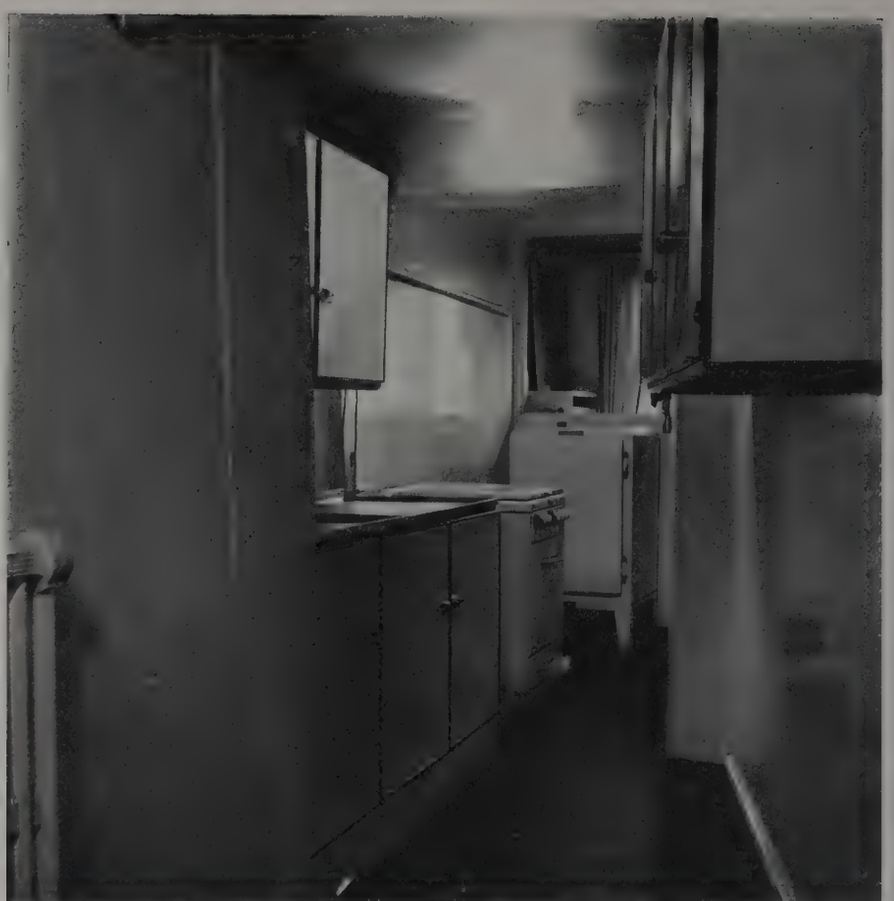
UNE TRES GRANDE PIECE en façade constitue le « living-room » de cet appartement situé en haut de l'immeuble et d'où la vue s'étend sur le jardin des Tuileries et au delà. Elle constitue pour une partie le salon et pour l'autre...

... LA SALLE A MANGER. Les meubles, parmi lesquels on remarque cette chaise longue en acajou tendue d'étoffe rayée, ont fait l'objet de patientes recherches. Le petit bar apporte une note intime et familière dans cet ensemble.

DANS LA CHAMBRE A COUCHER une tapisserie des Gobelins du XVI[e] a été utilisée pour garnir le plafond. Une heureuse trouvaille est la transformation en coiffeuse du coffre ancien qu'on voit posé sur un chevalet, et qui a reçu ainsi un usage imprévu. On ne manquera pas de remarquer encore deux miniatures byzantines qui ont été rapportées de Turquie et de fort belles opalines.

LE COIN TERRASSE a été aménagé sur un balcon sur lequel ouvre le « living-room ». Avec les treillages latéraux il prend un air de jardin champêtre. Mais c'est la campagne au cinquième étage. De cette terrasse, où le bruit d'une grande artère parisienne ne parvient qu'assourdi, on découvre un des plus beaux paysages de la capitale.

LA CUISINE PRESENTAIT dans son ancien état l'aspect délabré qu'on voit ci-dessus. Un cloisonnement l'a séparée du salon, auquel elle est contiguë dans l'angle qui contient la bibliothèque, et a permis de réaliser l'installation très moderne qu'on voit ci-contre.



L'AMEUBLEMENT DU BUREAU — que l'on voit ci-dessous en partie — est sobre mais sans excessive sévérité. La pièce principale en est un grand secrétaire à abattant de style Empire. Le sol du bureau, comme de tout l'appartement, est recouvert de moquette noire, qui contribue à mettre les meubles en valeur. Aux murs, des gravures anciennes.

LES « ENSEMBLIERS » n'ont eu que très peu de part à l'installation de cet appartement, dont la propriétaire comptait beaucoup sur les hasards de la découverte. Cependant ces originales appliques ont été demandées à un décorateur.

VOILA de nouveau l'Allemagne au centre des préoccupations internationales. Mais l'intérêt qu'on lui porte ne provient pas seulement du fait que Berlin a été le lieu de rendez-vous choisi par les « Quatre ». Qu'on évoque les problèmes européens d'ordre politique, militaire ou économique, qu'on s'efforce de déterminer l'avenir de notre Vieux Continent, la « présence » de l'Allemagne s'affirme avec une acuité et une force devant lesquelles il serait absurde de fermer les yeux.

De par sa position géographique au centre de l'Europe, l'Allemagne est devenue une des plates-formes stratégiques essentielles de l'Organisation défensive atlantique destinée à prémunir les pays d'Occident contre les risques d'une agression. D'une enquête qu'il vient d'effectuer dans les bases aériennes installées par les Alliés entre Brême et Constance, notre collaborateur Pierre Monchenin rapporte les impressions ci-dessous où il souligne l'efficience de la coopération militaire déjà réalisée entre les Forces de l'air du secteur Centre-Europe.

Mais où va l'Allemagne? Que peut-on espérer ou redouter d'elle ? Que sont les Allemands de 1954, tels qu'ils apparaissent dans leur pays en pleine renaissance économique? C'est ce que nous essaierons de dégager du reportage effectué par un autre de nos envoyés spéciaux, Edmond Nessler, et qui paraîtra dans notre prochain numéro.

TANDIS QUE LES « QUATRE » PALABRENT

LE CENTRE-EUROPE EST-IL DÉFENDU DU POINT DE VUE AÉRIEN ?

DU JUTLAND AU NORD DES ALPES, LES AVIATEURS FRANÇAIS, AMÉRICAINS, ANGLAIS, CANADIENS, HOLLANDAIS ET BELGES ONT RÉALISÉ LA COMMUNAUTÉ MILITAIRE DANS UNE BELLE ATMOSPHÈRE DE COMPRÉHENSION MUTUELLE

Un grand reportage de notre envoyé spécial
PIERRE MONCHENIN

CET AVIATEUR des forces alliées, avant d'ajuster son masque, contemple sans appréhension le ciel où il va monter très haut.

DE la frontière suisse aux abords des Pays-Bas, j'ai emprunté des trains, des avions, remonté, descendu des autoroutes sur lesquelles, sept jours par semaine et presque vingt-quatre heures par jour, roulent à toute vitesse, en files quasi ininterrompues, d'énormes camions allemands Diesel, doublés de remorques. Partout j'ai constaté le prodigieux bouillonnement humain, la prospérité inimaginable de ce peuple qui, voilà dix ans, errait, désespéré, parmi les ruines. Non que celles-ci aient toutes disparu. A Cologne, entre autres, où, dit-on, les immeubles écroulés pèsent encore sur trente mille squelettes, des monceaux d'éboulis évoquent ce que fut la guerre aérienne. Mais, à côté de ces décombres, des immeubles neufs, d'une conception hardie, témoignent de la vitalité, du désir de s'affirmer d'une nation en pleine renaissance. Et partout il en est ainsi. Je ne parlerai pas de ces essais, plus destinés à émerveiller l'Amérique qu'à répondre à une utilité réelle : le chauffage des rues par rayons infra-rouges. Mieux vaut, me semble-t-il, présenter aux Français le spectacle d'un peuple à l'activité de fourmilière, où banques, usines et magasins observent des horaires de travail qui déclencheraient ici des rébellions, où l'on produit en abondance et à bien meilleur marché qu'entre Strasbourg et Nantes, Lille et Marseille, où l'argent circule, où l'ancien mauvais goût a disparu des étalages, où une foule, d'une politesse inattendue, emplit trottoirs, boutiques et établissements publics et, à la fois réservée et joyeuse, paraît prendre conscience d'un destin nouveau. L'Allemagne a perdu des millions de soldats et de civils. Pathétiques comme tous les mutilés du monde, ses mutilés s'appellent légion. Jamais pourtant les Allemands valides — ô combien ! — n'ont paru plus nombreux. Quand, à Ludwigshafen, par exemple, près de Mannheim, notre « occupation » semble se borner à un écriteau, à un centre d'accueil de Croix-Rouge assez sordide et à un « commandant de cercle » considéré comme militaire par les civils et civil par les militaires, le voyageur de passage se prend à réfléchir et, entre autres réflexions, à se dire qu'on ne peut presser impunément, indéfiniment, sur le couvercle d'une marmite en ébullition, parce que, le moment venu, couvercle et marmite voleront en éclats. Un fait est patent : la résurrection impérieuse d'une communauté humaine pour laquelle je ne nourris, qu'on me croie ! aucune sympathie particulière, et dont certains membres ne craignent pas de dire, dans le privé : « Ou vous nous aurez avec vous, ou contre vous. Et alors... »

D'AUTRES que moi traiteront ici même du visage de l'Allemagne actuelle. Entreprenant la randonnée qui motive cet article, je n'allais point prendre le pouls de l'Allemagne d'aujourd'hui, mais bien visiter ces bases aériennes qui, sous l'égide de l'O. T. A. N., doivent contribuer à la défense de l'Occident.

Une prochaine guerre — ce qu'à Dieu ne plaise ! — serait celle des sigles, moins aisément compréhensible encore que la dernière. Cela, d'autant plus que, si le monde anglo-saxon connaît l'Organisation des Nations Unies sous les initiales U. N. O., nous la nommons, nous : O. N. U. De même, à Paris, N. A. T. O. devient O. T. A. N. (Organisation du Traité de l'Atlantique Nord). Comment ne point s'y perdre ? Si l'on se limite à ce qui touche à l'Europe, on trouve, au commencement, S. H. A. P. E. (Quartier Général Suprême des Puissances Alliées en Europe), tenant sous son contrôle : à Oslo, A. F. N. E. (Forces Alliées Nord-Europe), à Fontainebleau : A. F. C. E. (Forces Alliées Centre-Europe), à Naples : A. F. S. E. (Forces Alliées Sud-Europe) et à Malte : A. F. M. (Forces Alliées de la Méditerranée). De Fontainebleau, c'est-à-dire du maréchal Juin, dépendent A. L. F. C. E. (Forces Alliées Terrestres Centre-Europe), A. A. F. C. E. (Forces Aériennes Alliées Centre-Europe) et A. N. F. C. E. (Forces Navales Alliées Centre-Europe)...

... Ici — car, bien que j'essaie de simplifier au maximum, rien n'est simple dans l'organisation des puissances atlantiques — une parenthèse sur l'O. T. A. N. (ou N. A. T. O.) qui amènera à dire pourquoi fut signé le traité de l'Organisation défensive des nations de l'Atlantique-Nord et ce qu'il contient en substance.

Reprenant « l'idée S. D. N. » prévalant

LE COLONEL ANDRE-J. PUGET, sous-chef d'état-major au Q. G. des forces aériennes Centre-Europe, prit part en 1942 avec son escadrille à la campagne de Tunisie. Ayant gagné l'Angleterre, où il commanda un squadron puis une base de la R. A. F., il reçut à son retour le commandement de la base aérienne de Bordeaux et fut le chef d'état-major de l'aviation au Maroc avant de rejoindre son poste actuel.

SIR BASIL EMBRY (ci-contre), maréchal anglais de l'Air, dont la tête fut mise à prix par Hitler après son évasion d'Allemagne, est le grand chef de l'aviation Centre-Europe.

à la fin de la première guerre mondiale, la plupart des nations alliées décidèrent, dès 1945, de créer un organisme international capable de prévenir, par des négociations, les différends qu'eût seule réglés, autrefois, une guerre. Organisme auquel l'Amérique, consciente de la gravité de son abstention en 1919, entendit participer. D'où la signature, en 1945, de la Charte des Nations Unies.

Mais il apparut bientôt que la Russie soviétique se faisait des obligations imposées par la Charte une conception quelque peu différente de celle de ses promoteurs. Si l'on dresse un bilan des manquements de l'U.R.S.S. au texte de San Francisco, on aboutit à ce total, au passif de Moscou : agression contre l'Iran en 1946 ; mainmise sur les pays de l'Europe orientale et coup d'Etat en Tchécoslovaquie en 1948 ; rejet du plan Marshall et efforts ultérieurs pour paralyser le redressement économique occidental ; organisation du Kominform ; violation des accords de Potsdam ; blocus de Berlin pendant une année ; obstruction constante à la signature des traités de paix avec les nations ex-ennemies ; maintien continu d'importantes forces dans toute l'Europe orientale et création de forces « satellites » ; abus constant du droit de veto aux Nations Unies ; aide continuelle apportée à l'agression des communistes, depuis 1950, contre la République de Corée.

Devant cette somme d'infractions au jeu dont les Nations Unies étaient convenues en Californie, le monde occidental estima qu'il ne pouvait rester passif. Sa riposte, d'abord hésitante, se traduisit par des pactes ou des plans destinés à renforcer une sécurité, à affermir une solidarité économique qui risquaient de devenir précaires : traité de Dunkerque, plan Marshall, traité, le 2 septembre 1947, de Rio de Janeiro, traité de Bruxelles, le 17 mars 1948, entre France, Belgique, Luxembourg, Pays-Bas et Royaume-Uni.

Traité, a-t-on pu dire parfois, qui se révèle le véritable précurseur du traité de l'Atlantique-Nord. Car, trois mois après Bruxelles, la « résolution Vandenberg » affirmait, au Sénat américain, la volonté des Etats-Unis de prendre part de façon effective aux mesures régionales ou collectives de défense commune. De fait, neuf mois plus tard, le 14 avril 1949, les représentants de la France, de la Belgique, du Canada, du Danemark, de l'Islande, de l'Italie, du Luxembourg, des Pays-Bas, de la Norvège, du Portugal, du Royaume-Uni et des Etats-Unis (auxquels se joignirent ensuite ceux de la Turquie et de la Grèce) apposaient leurs signatures au bas du traité dit « de l'Atlantique ». Sans tarder, les militaires se mirent à l'œuvre pour transmuer en réalités la phraséologie diplomatique prônant la nécessité d'une coopération défensive du monde libre.

HEROS DE L'AIR, LE MARECHAL SIR BASIL EMBRY COMMANDE L'AVIATION CENTRE-EUROPE

UN numéro spécial de « France-Illustration » pourrait — tout juste ! — retracer les tâtonnements, les mises au point, les résultats d'un travail en commun qui aboutit à l'édification de l'organisation atlantique et celle, pour l'Europe, de S. H. A. P. E., sous le commandement du général américain Gruenther, dont la juridiction s'étend aux forces alliées du Nord, du Centre, du Sud-Europe et de la Méditerranée. Si, parmi l'échantillonnage d'étiquettes cité plus haut, on a choisi ici A. F. C. E., et plus particulièrement A. A. F. C. E., comme sujet de reportage, c'est que le premier de ces sigles se rapporte au secteur des routes d'invasion classiques de la France, le second, aux forces aériennes chargées de leur défense, l'aviation constituant, selon le maréchal Montgomery, le facteur dominant de la guerre moderne. Non que la défense terrestre ne présente de l'importance. Mais, là-dessus, on reviendra. Et si, au rebours des journalistes étrangers, j'évite de m'appesantir sur le pittoresque, sur l'histoire de Fontainebleau, Q.G. du maréchal Juin et de ses trois subordonnés (sir

LE GENERAL GASTON VENOT, adjoint au chef d'état-major des forces aériennes Centre-Europe, participa en 1943 à la campagne de Tunisie à la tête d'un groupe de bombardiers. Commandant ensuite en Angleterre une formation française de bombardement lourd, il fut grièvement blessé durant une mission. Affecté après la guerre au ministère de l'Air, il commandait la 3e région aérienne à Bordeaux.

LE MARECHAL JUIN (ci-contre), dont le Q. G. est à Fontainebleau, commande l'ensemble des forces terrestres, aériennes et navales du Centre-Europe, dans le cadre du S. H. A. P. E.

Basil Embry, Air ; le général français Carpentier, Terre ; le vice-amiral Jaujard, Marine), il semble utile de brosser un portrait rapide, dans son cadre propre, du grand maître de l'aviation Centre-Europe, le maréchal anglais de l'Air sir Basil Embry.

A Fontainebleau, comme en d'autres régions dont il sera bientôt question, les Alliés ont défriché des hectares et des hectares de forêt. Ils y ont construit de façon utilitaire des bâtiments voués à l'efficacité, sans sacrifier au luxe : bâtiments d'un seul étage, aux fenêtres ouvrant sur un décor d'arbres qui rappelle la Finlande. Comme à S. H. A. P. E., des officiers de six nationalités croisent à longueur de journée, dans des couloirs longs et se recoupant à angle droit, de ces femmes soldats inséparables de l'époque actuelle. Silhouettes souvent gracieuses atténuant à peine la claire austérité de l'endroit. Les murs des bureaux principaux sont revêtus de cette matière isolante, perforée, qui atténue les sons et préserve le secret des entretiens particuliers. Dans l'un de ces bureaux siège le maréchal de l'Air sir Basil Embry.

Mince et de taille moyenne, la chevelure à peine argentée, il semble contredire ses biographes, qui lui donnent cinquante-deux ans. Un homme dont il serait dangereux, semble-t-il, de contrecarrer les desseins. Dès qu'il paraît, bien pris dans sa vareuse bleu ardoise, son regard d'acier s'empare de celui de son visiteur pour ne plus le lâcher. S'il parle, c'est en phrases courtes, ponctuées de silences. Le maréchal — « sir Basil » — est un héros de l'air qui, abattu par les Allemands en 1940 au-dessus du terrain de golf de Saint-Omer et fait prisonnier, tenta de s'échapper à plusieurs reprises, y parvint après avoir tué trois de ses gardiens et gagna l'Angleterre. Sa tête mise à très haut prix par le Reich de Hitler, il ne craignit pas de conduire de nouveau des escadrilles de chasseurs ou de bombardiers sur l'Allemagne. L'interroge-t-on ? Il se dérobe rarement. Toutefois, après une question sans équivoque, il prend le plus souvent un temps et finit par répondre, comme il le fit du moins dans mon cas : « Vous allez partir pour l'Allemagne... Allez donc et voyez par vous-même... »

DES BASES AERIENNES... QUELQUE PART EN ALLEMAGNE

AINSI, après une digression dont il semblait difficile de s'affranchir, en revient-on à ce voyage de l'autre côté du Rhin, à ma visite de bases aériennes s'alignant de la région de Constance aux environs de Brême, soit une trentaine de terrains, sans préjudice de plus de quarante autres en France et de près de trente en Belgique, en Hollande et au Luxembourg, en attendant mieux. Désignerai-je nommément les bases où je m'arrêtai ? Non. Harcelé de questions au procès de Nuremberg sur ses sources d'information, le maréchal Gœring répondit que, pour être parfaitement renseignés, ses services n'avaient eu qu'à se procurer et à lire les quotidiens et surtout les hebdomadaires américains. De fait, et en dépit de la prodigalité avec laquelle les forces d'occupation en Allemagne, surtout américaines, semblent prendre plaisir à désigner, par des écriteaux, l'endroit où cantonne telle ou telle unité, les questionnaires trouvés sur des suspects par les services alliés de contre-espionnage prouvent que nos ennemis éventuels sont moins au courant qu'on ne tendrait à le croire de notre système défensif. Aussi me pardonnera-t-on de ne parler que de bases aériennes françaises, américaines, canadiennes, anglaises, hollandaises ou belges, sans préciser leur emplacement non plus que le genre d'escadrilles qu'elles abritent. Du moins ce voyage me permit-il de déterminer trois choses : d'abord, l'existence de bases auxquelles la presse s'est peu intéressée ; ensuite, une mentalité très particulière ; enfin, quelques conclusions auxquelles

j'étais loin de m'attendre. Mais il convient, au préalable, d'indiquer comment se présente la défense aérienne du Centre-Europe.

UNE NOTION NOUVELLE : LES COULOIRS DE RESPONSABILITE

DU sud du Jutland au nord des Alpes, le Centre-Europe (c'est-à-dire la France, la Belgique, la Hollande, le Luxembourg et, dans une certaine mesure, l'Angleterre) se voit divisé en deux « couloirs de responsabilité », dévolus, l'un, au nord, à la 2e Force aérienne alliée tactique, l'autre, au sud, à la 4e. Responsabilité incombant, dans le premier cas, aux Anglo-Belgo-Hollandais ; dans le second, aux Franco-Américano-Canadiens. Simple énumération permettant de saisir sans plus attendre la difficulté qu'il peut y avoir à réunir sous un commandement unique des nationalités aussi diverses ; autorisant aussi à beaucoup d'espoirs, si l'on pense qu'il y a seulement vingt ans la simple hypothèse d'une coopération internationale semblable, **en temps de paix,** eût été, à juste titre, traitée de chimère. Or, quittant la gare de l'Est, grouillante de permissionnaires, dont les calots de couleurs diverses tranchent heureusement sur la monotonie kaki de jadis, quelques heures de train puis d'auto m'amenèrent en zone d'occupation britannique, au mess des officiers de la 2e A. T. A. F., dans le très bel hôtel, réquisitionné, d'une petite ville d'eaux allemande proche de Hanovre.

Mess aussi anglais qu'un mess anglais peut l'être, confortable, point trop chauffé et sans concessions à l'extérieur. Enfoncés par petits groupes dans des fauteuils, des officiers, en civil ou en uniforme ardoise, le mouchoir de soie dans la manche, souverainement indifférents à l'intrusion de tout inconnu (jusqu'au moment où ils ne savent plus quelle amabilité lui prodiguer), des officiers, donc, s'entretenaient à mi-voix, en attendant l'heure du thé. C'était un dimanche. Dès le lendemain matin le Q. G. montrait son autre visage, de travail intensif et de coopération. On passait d'un bureau, orné du portrait du général Gruenther, à un autre où l'image du général américain Norstad voisinait avec celles de sir Basil Embry et du duc d'Edimbourg. Néerlandais ou belges, des officiers entraient, sortaient. Revanche sur l'incompréhension de Babel : les uns et les autres usaient d'un anglais parfait. Vint un moment où, successivement, au téléphone, un major hollandais s'exprima dans sa langue, un Anglais, un Français dans la leur, et une secrétaire allemande en allemand.

Même atmosphère sur les bases où l'on me conduisit ensuite. Comme à Fontainebleau, bûcherons et bulldozers avaient taillé à même les forêts. Et si, construites par des entreprises allemandes, ces bases s'entouraient de réseaux de barbelé supportés par des poteaux coudés à leur extrémité, celle-ci s'inclinant vers l'intérieur et non vers l'extérieur, c'est que, fidèles aux notions prévalant depuis 1932, les Allemands croient encore une clôture faite pour empêcher les gens de s'enfuir et non pour prévenir une incursion de l'extérieur.

Près des pistes d'envol : des Vampires, Venoms, Meteors, F. 84 et F. 86. L'homme le plus prévenu ne pouvait que s'étonner, non des imperfections encore inévitables, mais que de telles réalisations aient pu être effectuées en aussi peu de temps. Car dans les débuts, et mises à part quelques bases, périmées, de la Luftwaffe, il n'y avait autant dire rien. La mission à remplir par une armée de défense aérienne se résumait, elle, ainsi : « Appui total et continu des armées alliées en Centre-Europe ; acquisition et maintien de la supériorité aérienne sur le même secteur et ses environs immédiats. » Un vaste programme, surtout quand les forces originelles chargées de l'appliquer ne dépassaient pas quelques centaines d'avions ! Pourtant, de l'avis de tous, et même en ces instants où, le cognac déliant, après le dîner, les langues, la franchise l'emporte sur le conformisme, les résultats obtenus en deux ans ont dépassé les prévisions les plus optimistes, notamment en ceci que, bien que séparés par la langue, des traditions nationales et militaires différentes, des contingences matérielles sans commune mesure, des aviateurs anglais, belges, hollandais communient sans arrière-pensée, dans un esprit de corps rappelant celui observé au sein des groupes de pilotes et de « rampants » de même nationalité aux pires moments des deux dernières guerres : **the N. A. T. O. spirit.**

CE QU'EST « L'ESPRIT O. T. A. N. »

COMMENT il se manifestait, je viens de le dire. Ce que je voulais connaître, c'était le processus, toujours en cours d'évolution, qui l'avait rendu possible. Les anecdotes, alors de se succéder. Et l'on me racontait comment avait été construite telle ou telle base. Cela, depuis la première reconnaissance du terrain, les réunions de comités, les pourparlers avec les autorités et les propriétaires allemands, les réquisitions, dans le cas où ces derniers multipliaient les difficultés. Les entreprises, ensuite, s'attelaient à la tâche. Douze mois plus tard des avions à réaction atterrissaient, décollaient d'une piste « aux normes N. A. T. O. », dont longueur, largeur, approches répondent à des standards bien définis. Et l'on m'expliquait comment, en dix-huit mois, les terrains primitifs s'étaient accrus **(expanded)** de deux fois et demie, cela grâce à l'extraordinaire compréhension réciproque des commandants britanniques de l'air et de terre en Allemagne. « Expansion, coopération air-terre », les deux premiers impératifs de l'implantation. Sur le troisième et dernier, « intégration », mes camarades d'un ou de plusieurs soirs devenaient intarissables. C'est qu'il s'était agi de transformer cette force, constituée d'éléments nationaux disparates, en une unité où « s'intégrassent » avec un enthousiasme, une efficacité semblables Belges, Anglais et Hollandais, de sorte que, sans inconvénient, un commandant d'escadrille ou d'escadre britannique pût avoir comme adjoints immédiats un Hollandais et un Belge. « Et les résultats ? », demandai-je. « Ahurissants », me répondit-on. « Les équipes se sont formées presque dès le principe. Une manière de compétition sportive s'est aussitôt ouverte entre escadrilles. Et pas question de savoir si ce sont les Belges, les Anglais ou les Hollandais qui l'emportent. **C'est la base.** Nous en connaissons une, perdue dans les bruyères et les pins, tout près de la zone russe, sous le commandement d'un as de la dernière guerre. Les hommes y vivent une vie de moines, une vie intense strictement militaire. Un seul objectif : le travail. **Go ahead and do it and to hell with the difficulties ! »** Cela, des Anglais me l'ont dit, et des Hollandais et des Belges. La grande fraternité des aviateurs les unissait. Mais il y avait plus que cela...

... « O. T. A. N... OTAN en emporte le vent ! », ont ricané de ces journalistes trop intelligents dont notre pays est prodigue. Ils n'ont point raison, du moins sur les bases où je me suis rendu. Car, des coups de sonde me l'ont prouvé, il serait faux de croire des gens d'essence différente brusquement convertis, par la grâce de je ne saurais dire quel miracle, à une nébuleuse mentalité internationale dont ils se feraient les apôtres. « C'est parce que nous sommes profondément de chez nous, m'a-t-on dit de part et d'autre, et jaloux de notre intégrité nationale propre que nous admettons de nous plier aux diktats d'une communauté d'action Nous n'y éprouvons nulle peine, tant prévaut la fiction d'égalité entre nous.. et bien que l'écart entre les soldes crée des problèmes. Et pas seulement les soldes. Il n'existe pas, par exemple, de budget d'entraînement uniforme. Si les Anglais disposent de 300 livres sterling pour l'entraînement d'un pilote et les Hollandais seulement de 100, comment faire pour que l'un et l'autre arrivent au même point ? — Bah ! dis-je avec intention, quand un matériel est bon... — Là, je vous arrête, déclara un **wing commander.** Et si vous écrivez à notre propos, insistez sur ceci : aussi bons que soient les avions, ils ne sont jamais assez bons pour ce qu'on attend d'eux. — Vous êtes unanimes sur ce point ? — Sur celui-là comme sur les autres... »,

Entre les aviateurs de la 2e A. T. A. F. existe cette entente dépassant de beaucoup les éléments de ce langage commun que l'on désigne sous les (nouvelles) initiales de J. A. N. A. P. **(Joint Army, Navy, Air Patois).** Qu'allait-il en être plus au sud, dans la zone d'occupation française ?

QUAND AMERICAINS, CANADIENS ET FRANÇAIS COLLABORENT

LA encore se révélaient des bases conquises en un temps record sur les champs et la forêt. Bases avec des pistes, des « marguerites », des aires de dispersion construites avec une diligence, un sérieux, un soin exemplaires par des entreprises allemandes et payées, ce que l'on omet souvent de dire, sur les indemnités de guerre dues par l'Allemagne aux Alliés. Autre oubli, ou omission, qu'il convient de réparer, alors que, trop souvent, la presse étrangère feint de s'étonner de nos lenteurs nationales dans l'exécution de tel ou tel projet : **nulle de ces bases en zone française qui ne provienne de l'initiative des nôtres.**

L'historique de ces bases, à l'origine simples terrains opérationnels, serait bien intéressante à lire si, un jour, M. Stahl, actuellement inspecteur général des Ponts et Chaussées, qui les réalisa, se souciait de l'écrire. Chef de la Mission des grands travaux aéronautiques, il délimita, dès 1950, en accord avec les ministères intéressés, les emplacements qui lui semblaient les meilleurs. A quelles normes répondaient ces terrains ? A celles déduites d'instructions, de documents assez vagues. Une complète coopération s'établit pourtant, dès les débuts, entre ce grand technicien, spécialiste, avant 1939, de la construction du métro, et les aviateurs français, canadiens et américains qui devaient les utiliser. En d'autres termes, les premiers initiateurs des terrains, en Allemagne, se créèrent leurs propres normes. Des modifications, prétextes à discussions nombreuses, intervinrent ensuite. Le résultat ne se révéla pas malencontreux, puisque les règles appliquées se trouvèrent coïncider, à peu de chose près, avec les normes, ultérieures, de l'O. T. A. N. Normes affectant pistes d'envol et **taxiways,** aires de dispersion, hangars, soutes à essence et à munitions, garages, bureaux et tours de contrôle. Lorsque, S. H. A. P. E. définitivement constitué, ces terrains furent remis aux Américains et aux Canadiens et se muèrent en bases, lorsque l'**Air Force** américaine ou canadienne compléta les normes de l'O. T. A. N. par des bâtiments capables de loger un très nombreux personnel en temps de paix, les dépenses en incombèrent tant au « fonds-marks » qu'aux budgets nationaux. A l'infrastructure, qui provenait de nous, Canadiens et Américains, pensant très normalement en termes de « corps expéditionnaire »,

SUR UNE BASE AERIENNE ALLIEE, installée « quelque part en Allemagne », au milieu des bois, en un temps record grâce à l'esprit de coopération qui règne dans l'aviation « atlantique », un des appareils à réaction F. 86 et la cargaison de munitions, aussi impressionnante que variée, qui lui est destinée.

ajoutèrent donc ces bâtiments : P. X., N. A. A. F. I., maisons d'habitations pour ménages, qui font de ces bases de véritables petites communautés pourvues de piscines, de théâtres, de cinémas et de tout ce qui constitue le très haut niveau de vie sans lequel nos alliés d'outre-Atlantique ne sauraient exister à l'étranger (bien que les Canadiens soient encore trop souvent contraints de vivre avec leur famille dans des remorques). Quant aux Américains, à quelque 20 kilomètres d'une grande ville allemande, ils se replient sur eux-mêmes, sans souci apparent de ce qui les entoure. Les femmes font, le matin, leurs achats au P. X., où, pour un revenu quatre fois supérieur au nôtre, elles acquièrent des marchandises qui coûtent trois fois moins, ce qui n'empêche pas ces vastes coopératives de réaliser de gros bénéfices. Les enfants se rendent à l'école primaire du camp ou sont expédiés comme internes au lycée américain de Kaiserslautern. Cependant, les hommes de l'état-major travaillent dans des immeubles où la routine se pare d'agrément. Les pilotes multiplient les vols. Le soir, cinéma, théâtre, réunions. Monotonie fastueuse, à laquelle la plupart se résignent sans ennui.

Et les Français ? On aurait tort de les confondre avec ces desperados de l'autre guerre dont Joseph Kessel nous a légué le souvenir. L'arme aérienne française travaille, elle aussi, à force, s'entraînant, participant à des manœuvres qui ne parvinrent à réunir, à la fin d'avril 1951, que 500 avions et qui se sont multipliées depuis. Manœuvres se déroulant du Danemark à la Riviera française, comprenant un thème défensif, l'interception des forces assaillantes, la vérification des moyens de contrôle, des échanges d'appareils entre unités différentes, des missions à partir de bases autres que celles d'attache, la liaison avec la défense aérienne et la D. C. A. Manœuvres souvent navales et aériennes à la fois. Les Français y tinrent leur place avec brio et s'attirèrent les honneurs d'émissions louangeuses de la B. B. C. Le nombre de leurs escadrilles quintuplé depuis les origines (ce qui ne signifie pas qu'il soit considérable à présent), ils opèrent sous les ordres suprêmes d'un général américain, qui, sur eux, ne tarit point d'éloges. Ces éloges, ils les acceptent sans manifestations exagérées. L'aviation française est sérieuse, presque grave. Du moins paraît-elle ainsi à un journaliste de passage. Mess et cantines y bannissent tout alcool de plus de 18 degrés. Services de contre-espionnage et de sécurité se montrent, au rebours de l'indulgence yankee, et même anglaise, si féroces que toute question meurt sur les lèvres de quiconque se sentirait enclin à l'indiscrétion. Et, si les commerçants allemands des environs n'hésitent pas à coter le mark à des taux qui n'ont que de lointains rapports avec le change officiel, nul aviateur français, en Allemagne, n'oublie ce que, pendant quatre ans, son pays a subi du fait de ces mêmes Allemands... Est-ce à dire que l'esprit N. A. T. O. (ou O. T. A. N.), si sensible partout ailleurs, ne souffle pas avec la même force chez les Français des bases de l'organisation atlantique ? Je ne le crois pas. Mais, pour avoir été trop souvent incompris et traités d'un peu haut par diverses presses, les aviateurs français observent une réserve qu'on ne saurait leur reprocher. Profondément nationaux, ils n'en demeurent pas moins acquis à la cause commune. Mais ils n'envisagent pas sans anxiété les lendemains. Il serait vain, en effet, de s'imaginer que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles et que, entre autres choses, la défense du Centre-Europe se trouve désormais assurée.

COMMUNAUTE EUROPENNE DE DEFENSE ET PROJECTILES TELEGUIDES

CETTE remarque évoque immanquablement les conversations entendues entre nord et sud pendant une dizaine de jours. Conversations de deux ordres, constituant ces conclusions annoncées plus haut. Les premières concernent la défense de l'Europe et des Etats-Unis et, évidemment, l'E. D. C., que nous appelons C. E. D. Soit : la Communauté européenne de défense.

« Vous imaginez-vous sérieusement, vous autres Français, m'ont dit plusieurs de mes interlocuteurs, pouvoir vous opposer à un réarmement allemand, à plus ou moins brève échéance ? Vos politiciens ne voyagent-ils donc jamais ? Ou sont-ils si mal informés ? Enfin, il suffit d'observer ce qui se passe dans ce pays pour se rendre compte qu'un de ces jours l'Allemagne, qu'on le veuille ou non, s'estimera assez forte pour exiger ce réarmement ! » Comme j'exposais les objections de beaucoup de nos compatriotes, un autre reprit : « Une des raisons de l'extraordinaire prospérité allemande, le fait qu'elle peut déjà concurrencer la plupart d'entre nous, c'est qu'en dépit des indemnités de guerre qu'elle se trouve encore contrainte de payer elle n'a point à supporter le fardeau d'une armée. Qu'elle l'ait et, d'incidence en incidence, ses prix monteront. » Poursuivant l'interrogatoire, je questionnai : « Lui permettrait-on de l'aviation ? — Il semble difficile, me répondit-on sur-le-champ, de lui refuser une certaine aviation tactique. Quant à l'aviation stratégique, là, je crois que tous les Alliés seront d'accord pour la lui interdire absolument ! De sorte que, s'il lui arrivait un jour de vouloir nous jouer des tours, elle saurait ce qu'il lui en coûterait. »

Que vaut une conversation semblable, dont certains éléments sont vrais et d'autres, contestables ? Je ne la rapporterais pas si, dans des milieux O. T. A. N. très divers, je ne l'avais entendue à plusieurs reprises, de même que j'entendis développer fréquemment des considérations sur aviation tactique et aviation stratégique : la seconde ne s'employant qu'à bon escient pour des besognes destructrices. Aviation dont le Q. G. se trouve à Omaha, dans le Nebraska, U. S. A. (tandis que les Anglais ont, eux, de leur côté, le « Bomber Command »), et conçue pour des missions atomiques. Et, car la C. E. D. préoccupe décidément les esprits de nos alliés : « Que n'essayez-vous, me demanda-t-on, d'obtenir, en échange d'une

ratification que nous souhaitons tous, une aviation stratégique, des bombardiers et la bombe atomique ? Les bases, vous les possédez, virtuellement, dans l'une ou l'autre de vos colonies... »

En écoutant ces aviateurs passionnés de technique et au courant de tout ce qui touche à leur métier, une guerre aérienne future, qu'ils s'attachaient à n'envisager que défensive, se confondait avec les anticipations de Wells. Car les projectiles téléguidés, dont le V-1 n'est plus déjà qu'un très lointain ancêtre, existent. On me les décrivait. On m'en faisait des croquis. On m'annonçait l'arrivée en Europe de deux groupes de bombardiers sans pilote « Matador B.61 », vingt à trente avions par groupe, capables de transporter, bien que les militaires aient refusé de confirmer la nouvelle, une charge atomique réduite. On me montrait ces fusées, longues de plusieurs mètres, chevauchant un rayon de radar à la recherche de l'assaillant ou agissant de leur propre chef le long d'une onde réfléchie. Projectiles autonomes, aux réactions de robots, lancés du sol, d'avions ou de sous-marins, quasi certains d'atteindre et de détruire leurs objectifs, en l'espèce les escadres de chasseurs ou de bombardiers qu'il importerait d'intercepter. Système supposant de toute évidence un réseau radar d'une sensibilité extrême.

Aussi réconfortants qu'ils fussent, ces pronostics semblaient trop beaux pour emporter pleine conviction. Invisible au premier coup d'œil, une « attrape » semblait probable. Sans doute l'époque n'est-elle plus où, prenant le commandement de S. H. A. P. E., en 1951, le général Eisenhower demandait à l'un de ses adjoints de quoi auraient besoin les Russes s'il leur prenait fantaisie de s'avancer jusqu'à l'Atlantique. « Seulement de souliers », lui répondit-on. Sans doute encore, et l'on cite ici le général Gruenther parlant devant l' « American Club » de Paris : « les progrès accomplis en trois ans par les Alliés en vue d'une défense éventuelle excèdent-ils tout ce que l'on pouvait alors espérer. Le budget défensif des Nations d'Europe est passé de 5 milliards de dollars en 1950 à près de 12 milliards. On compte cent vingt aérodromes équipés pour avions à réaction, et leur nombre s'accroît sans cesse. Mais les forces soviétiques sont, elles aussi, plus fortes qu'il y a trois ans, l'U. R. S. S. détenant l'armée la plus puissante, l'aviation la plus nombreuse et la seconde marine du monde ».

LA FRANCE A-T-ELLE ENCORE LE « SENS DE L'AIR » ?

Au début de cet article, j'ai laissé percer l'inquiétude qui m'étreint depuis mon retour d'Allemagne. Cette inquiétude découle aussi d'un malaise que j'ai ressenti, puis qu'on m'a expliqué, au cours d'entretiens multiples. Ce « malaise » visant en partie la France, je ne peux le passer sous silence. J'avais, c'est entendu, affaire à des aviateurs, envisageant toutes choses, du fait de leur métier, sous un angle spécial. Des « terriens » ayant repris leurs arguments, je me sens plus libre de les exposer. Bref, après avoir été la première puissance aérienne du globe, après avoir formé les premiers pilotes U. S. A., la France se voit taxée un peu partout, de façon à peu près unanime, « de n'avoir pas le sens de l'air, de ne pas penser aérien ». Prêtons attention au raisonnement : « Quand la bombe à hydrogène possède une puissance deux cent cinquante fois supérieure à la bombe atomique de Hiroshisma, soit l'équivalent de 5 millions de tonnes de T. N. T., **quand les dégâts infligés à l'Allemagne durant toute la guerre pourraient, cette fois, intervenir en moins de vingt-quatre heures,** il faut, sous peine de commettre des erreurs graves (car une marge très réduite séparera la victoire de la défaite), que les esprits s'adaptent à ce genre de réalité. C'est désormais la puissance aérienne qui contrôle le destin des nations. Or trop de pays, et notamment la France, continuent à mesurer leur potentiel en divisions terrestres. »

Les Américains réagissent instinctivement à la mécanique et conforment aux découvertes scientifiques les plus osées leur conduite. En Angleterre existe depuis déjà trente-quatre ans l'école de guerre aérienne qu'est le « R. A. F. Staff College ». Des officiers de formation essentiellement aérienne y passent chaque année et se renforcent dans des doctrines originales qui, d'un point de vue restreint, leur rendent inconcevable que la France ne compte qu'une trentaine de généraux de l'Air contre environ deux cent cinquante généraux de terre. Proportion qui semble à Anglais et Américains la négation d'une réalité aveuglante, une conception nationale de la stratégie aux antipodes de la leur.

DES COMPARTIMENTS ABOUTISSENT A UN FACHEUX EPARPILLEMENT DES FORCES

A CES critiques, sur lesquelles il ne m'appartient pas de me prononcer, s'en ajoutent d'autres qui atteignent, elles, toute la communauté atlantique. Bien que les Américains publient à grand renfort de presse leur intention de ceinturer le monde d'une chaîne de dépôts atomiques, la situation, dans un domaine plus modeste, n'est pas des plus brillantes, et cela en dépit des progrès accomplis. Toute personne « au courant » doit avouer que le développement aéronautique reste très loin derrière celui des forces maritimes et terrestres.

Ces révélations, on ne sait trop pourquoi, sont en général pudiquement voilées au public français. Outre-Manche et outre-Atlantique, au contraire, semblables vérités se voient discutées de manière ouverte. Ainsi y apprend-on deux choses : d'abord, la très grande valeur des Mig soviétiques (ce que, correspondants de guerre en Corée, mes confrères et moi-même nous évertuions à dire dès 1951) ; ensuite, l'insuffisance du matériel dont se trouvent dotés les contingents sous les ordres de S. H. A. P. E. Si l'on excepte quelques escadrilles de chasseurs à réaction F.86 et les bombardiers que peut trouver le général Norstad au « Bomber Command » britannique ou à Omaha, les forces aériennes de S. H. A. P. E. ne possèdent guère qu'une aviation inférieure en qualité aux Mig soviétiques. Une certaine publicité a salué les avions de construction française « Ouragan », dont est partiellement doté le 1er Commandement aérien tactique français, sous le commandement du général Jouhaud. On a parlé plus encore des « Mystère » — cinq cents, veut-on espérer, en septembre prochain. Chez nos alliés, les modèles sont aussi variés qu'ils peuvent l'être. Or sait-on à combien se montent les forces aériennes O. T. A. N. actuelles ? A environ cinq mille avions. Même compte tenu des augmentations prévues, il n'apparaît pas que l'on pourra totaliser six mille avions à la fin de 1954. Encore ne s'agit-il point là d'avions de première ligne. Dans ces conditions, l'on ne peut s'empêcher d'accorder quelque crédit à ceux qui se demandent si le rapport est exactement calculé entre un nombre aussi restreint d'avions et la centaine de divisions terrestres estimées indispensables.

Ce n'est pas tout. Et ici peut-être se constate plus dense encore qu'ailleurs le « malaise » régnant dans certains secteurs de l'O. T. A. N. Bien peu d'états-majors, en effet, estiment adéquat le plan de défense aujourd'hui en vigueur. Car, ce qui n'a point été dit, pour ne pas alourdir cet exposé : toutes les bases construites ou à construire en Europe ne sont pas des bases O. T. A. N., c'est-à-dire soumises à un commandement international. Certaines le sont. D'autres, pas. Distinction répondant à des intérêts dans le détail desquels mieux vaut ne pas se fourvoyer. Des organismes dénommés chez nous, ou chez certains de nos voisins, D. A. T. (Défense aérienne du territoire), ou « Fighter Command » en Angleterre, n'en existent pas moins qui conservent sous leur coupe, dans chaque pays, des unités déterminées. Or, j'ai eu mainte occasion de m'en rendre compte, cet éparpillement de forces, de secteurs de responsabilité, etc., est très sévèrement jugé, alors que beaucoup l'estiment comme un facteur éventuel de défaite et qu'est réclamé, sans plus attendre, un commandement aérien unique, disposant de toute la puissance dont est capable l'Europe. Axiome dont on m'a rebattu les oreilles : « On ne fait pas de défense aérienne par petits paquets. »

Je m'explique. Le Centre-Europe est actuellement divisé en un certain nombre de compartiments nationaux qui s'appellent France, Belgique, Hollande, Grande-Bretagne, Allemagne. Supposons l'attaque par surprise d'une vague d'avions ennemis volant, selon toute vraisemblance, à une vitesse supersonique. Le radar les a repérés. Ils semblent se diriger sur la Belgique. Des escadrilles de chasseurs de la D. A. T. belge décollent pour les intercepter, et aussi des avions des bases O. T. A. N. de la 2e A. T. A. F. Entre le moment de l'alerte et celui où les chasseurs auront pris l'air, dix, quinze minutes se seront écoulées. Mais, tactique fréquemment employée même pendant la dernière guerre, il se peut que la vague d'assaillants, au lieu de poursuivre son chemin tout droit, oblique sur le Danemark (Nord-Europe et non plus Centre-Europe), puis sur l'Allemagne, etc. Elle dépassera une « zone de responsabilté nationale » avant même que les avions d'interception de cette zone aient décollé. Des experts estiment qu'une attaque aérienne contre la France devrait être « prise » à Amsterdam. A Strasbourg, il serait trop tard. Rien, d'ailleurs, n'empêcherait les avions ennemis survolant Amsterdam d'envoyer des projectiles téléguidés sur Paris... De même que le **Fighter Command** assume la défense de l'Angleterre, la D. A. T. française est chargée de celle de la France. Outre d'autres devoirs, l'A. A. F. C. E. de l'O. T. A. N. assume aussi cette mission. Elles jouent donc un jeu d'équipe, la première représentant les avants, la seconde, les arrières. Dans le cas d'une attaque, brusquée ou non, la coordination des efforts s'impose afin d'assumer au maximum la défense. Sinon, les efforts risquent d'être par trop dispersés. Donc cohésion plutôt que jeu séparé d'individualités brillantes.

Aussi légitimes que soient certaines susceptibilités nationales, celles-ci doivent, semble-t-il, s'effacer devant un intérêt commun. L'évidence voulant qu'en temps de guerre toutes les forces de même catégorie se trouvent réunies dans une seule main, on se demande pourquoi se refuser dès maintenant à cette concentration (quand on sait qu'un assaut inopiné de l'adversaire peut compromettre la défense), cela sans préjudice d'un amalgame avec les forces stratégiques stationnées en Afrique du Nord ou en Angleterre, « dont l'intervention devrait être, aujourd'hui, réclamée à Omaha ou à Londres », intervention qui pourrait d'ailleurs fort bien être estimée inopportune et, de ce chef même, refusée.

... Les problèmes sont donc encore divers et appellent une solution point trop tardive. Bien que la majorité des Français s'en doutent peu, une controverse est d'ores et déjà ouverte. Il paraissait indispensable qu'on en indiquât ici les données.

QUAND LES QUATRE tiennent séance à Berlin-Est, le bâtiment moderne dans lequel est installé le Haut Commissariat soviétique entr'ouvre ses portes soigneusement gardées d'ordinaire.

A BERLIN-OUEST, c'est dans l'immeuble d'une architecture plus classique de l'ex-Commission de contrôle interalliée, où s'est ouverte la conférence, que les délégations délibèrent.

UNTER DEN LINDEN... En zone orientale, dans la galerie des Glaces de l'immeuble soviétique, les efforts de conciliation des représentants de l'Ouest se sont sans cesse brisés contre l'intransigeance russe.

LES "4" A BERLIN

OU LA CONFÉRENCE DES DÉSACCORDS

APRES avoir sorti de sa serviette, durant quinze séances, des projets touchant aux sujets les plus divers et également inacceptables, M. Molotov a dû en venir au problème essentiel, celui qui a motivé la Conférence de Berlin. Les desseins de Moscou sont alors apparus en pleine lumière. Le traité européen de sécurité collective offert par l'U. R. S. S., outre qu'il rappelle les fâcheux précédents qui ont amené la faillite de la S. D. N. et la guerre, visait un but précis :

Plus de C. E. D. ;

Plus de pacte atlantique ;

Plus d'Américains dans une Europe laissée seule face à la formidable puissance du soviétisme euroasiatique.

C'est l'aboutissement logique, prévisible de ce « U. S., go home » lancé depuis des années par les partis communistes et repris en sourdine par des « compagnons de route » volontaires ou inconscients. Le « non » catégorique de M. Eden et le « non » motivé de M. Georges Bidault sont bien la réponse qui convenait à cette tentative un peu trop intéressée d'un renversement d'alliances fondées « sur la raison et sur l'histoire ».

POTSDAMERSTRASSE... Malgré les amabilités échangées, M. Molotov s'est ingénié, dès les premières séances tenues en zone américaine, à semer la confusion en enchevêtrant à l'envi tous les problèmes.

CES SCHUPOS au shako impressionnant sont, comme le brassard qu'ils portent en fait foi, des interprètes mis à la disposition des nombreux journalistes accrédités près la conférence.

LE TEMPS PRESSE... Ce correspondant d'agence, dont la voiture passe en vue de la porte de Brandebourg, téléphone par sans-fil les dernières informations qu'il a recueillies.

L'EXTREME ORIENT n'est pas absent des préoccupations de la conférence ; les journaux du Japon et de l'Inde seront rapidement informés, car leurs envoyés spéciaux sont en grand nombre.

★

LE « REGIME-CONFERENCE » A BERLIN-EST a fait surgir dans le magasin du Centre, où se tiennent les conférences de presse de la délégation soviétique, des denrées comme le caviar, les fruits exotiques, les chocolats que les acheteurs trouvent rarement dans ce secteur en temps normal.

★

...MAIS LA CONFIANCE NE REGNE PAS et ces patrouilleurs motorisés, qui passent en jeep devant les ruines de l'ancien Reichstag, ont beau être installés sur des tapis d'Orient, leur mine est moins que souriante et leurs mitraillettes sont prêtes à tirer si la moindre alerte survenait.

MOINS 15° A PARIS...

A LA DURE OFFENSIVE DU FROID A RÉPONDU UNE OFFENSIVE DE CHARITÉ

UNE température d'une douceur anormale, vu la saison, nous ayant longtemps favorisés, l'optimisme nous avait gagnés. Février venu, nous nous étions crus en droit de penser que l'hiver s'achèverait en nous épargnant ses rigueurs. Le réveil a été pénible. Une vague de froid d'une extrême rudesse s'est abattue sur l'Europe, n'épargnant guère, par un curieux paradoxe, que des zones septentrionales, dont certaines semblent vouées aux glaces éternelles. La seule lecture des températures enregistrées faisait frissonner. En Espagne on nota —31 degrés, à Berlin —20, à Rome —6. La Russie signalait, selon les endroits, —22 degrés, —24, —30. En Suisse, en Irlande, en Belgique, en Hollande, en Autriche, en Yougoslavie il en allait de même.

Mais notre pays, peu habitué à ces basses températures, subissait un rude choc. A Paris le thermomètre descendait jusqu'à —15 degrés. A Luxeuil on annonçait —25 degrés et à peu près autant à Langres. Le Midi grelottait. Les rivières et les canaux pris par les glaces, la navigation devenait impossible. A Perpignan une tempête de neige, qui dura trente heures, causait des dégâts considérables.

Pareil froid ne pouvait qu'apporter de graves perturbations. De nombreux décès en furent la conséquence et de nombreux accidents, provoqués par le verglas. L'alimentation des villes en eau et en gaz, notamment de l'agglomération parisienne, eut beaucoup à souffrir. Tuyaux gelés, conduites rompues, immeubles où il n'était possible de faire fonctionner ni les appareils de chauffage ni ceux de cuisine, tel fut le tableau de ces journées.

Pénible pour tous, cette période devait être particulièrement sévère pour les si nombreux déshérités du sort qui n'ont pas de logis et qui sont voués à la rue ou qui n'ont, souvent, pour abriter des familles entières, que des gîtes précaires,

LE BOIS DE BOULOGNE fut, pendant la période de froid exceptionnel du mois de février, le rendez-vous des patineurs parisiens, qui, sur la glace des lacs, purent s'adonner à leur sport favori. Le Bois offrait, d'ailleurs, aux promeneurs que la température n'avait pas découragés de surprenantes découvertes. Par exemple (ci-dessus) la Cascade, qui était complètement gelée, fontaine pétrifiée retombant en stalactites. Çà et là, la glace avait été cassée et les canards se rassemblaient au bord des petites mares.

LE CANAL SAINT-MARTIN était complètement gelé et la navigation interrompue. Ci-contre : un marinier tente de casser la glace particulièrement épaisse à cet endroit afin de faire pénétrer sa péniche dans l'écluse.

dénués de tout confort, exposés aux intempéries.

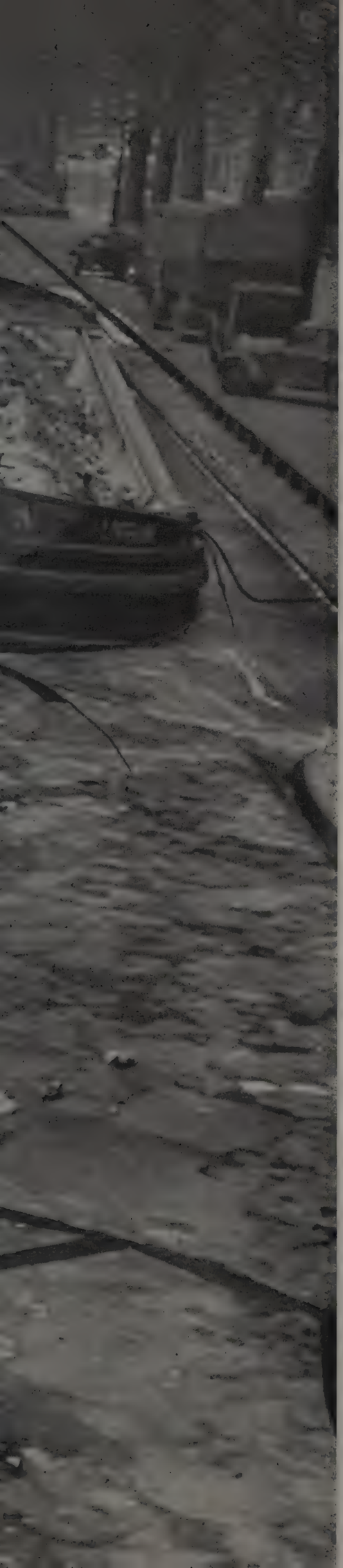
En faveur de ces malheureux un grand élan de charité se déclencha. Et comme il arrive toujours en France en pareille circonstance, la solidarité nationale joua à plein. Pour les miséreux, une véritable croisade s'improvisa pour leur donner abris, nourriture, vêtements. Les pouvoirs publics prirent des mesures d'urgence. A Paris, la préfecture de police utilisa les hôpitaux, les locaux des commissariats, ordonna que certaines stations de métro fussent mises à la disposition des sans-abri.

Mais, dans une conjoncture aussi pressante, l'action officielle, si louable soit-elle, doit être amplifiée par l'initiative privée.

Un homme a incarné la charité en ces jours pleins d'âpreté, l'abbé Pierre. On a partout mis en lumière l'action de cet entraîneur surprenant, qui poursuit la mission qu'il s'est donnée avec la foi d'un apôtre, qui surmonte tous les obstacles et emporte l'adhésion des foules.

Infatigable, parcourant la nuit les rues glaciales de la cité pour réconforter ceux qui couchaient à même le sol, administrant, écrivant, haranguant, il a su créer un vaste mouvement qu'il n'entend pas limiter aux résultats acquis et dont il doit découler d'importantes conséquences sociales. En quatre jours l'abbé Pierre recueillait plus de 150 millions de francs et des tonnes de couvertures, de literie, de vêtements. Plus de quarante refuges étaient ouverts dans la région parisienne. En même temps, l'abbé Pierre invitait à vider les greniers. Il trouvait des logements pour certaines familles, demandait qu'on permît

AU POINT DU RHIN où la légende plaçait la Loreley s'était formée une banquise de 2 mètres d'épaisseur qu'il a fallu faire sauter.



EN PLEIN CENTRE de Nantes, les enfants ont patiné sur la terrasse d'un grand magasin. Rare aubaine !

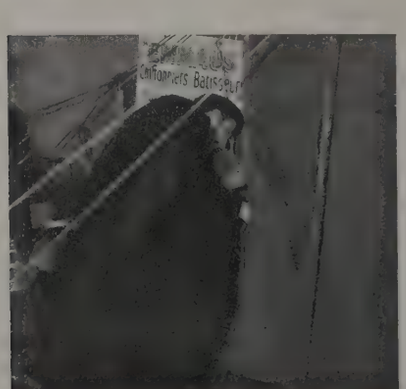
PRES DE L'ILE DE MARKEN, les jeunes Hollandais se groupent et s'amusent sur le Zuyderzée glacé.

CI-DESSOUS, près d'Utrecht, les voitures franchissent le Rhin bloqué par les glaces près de Culemborg.

L'ABBE PIERRE, qui a déclenché une « insurrection contre la détresse », photographié dans un centre d'accueil avec une famille qu'il vient de recueillir.

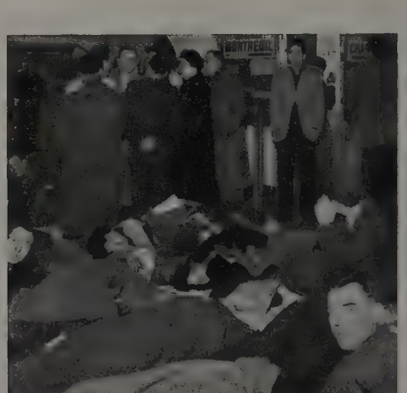
à des sans-logis d'utiliser les chambres de bonne, inoccupées en beaucoup d'immeubles. D'autre part, il insistait pour la construction de logements d'urgence, rappelant que là est le premier point du reclassement social. Le gouvernement, vivement préoccupé de procurer un toit à ceux qui en sont dépourvus, annonçait d'ailleurs à ce moment la construction de douze mille logements ultra-économiques de première nécessité.

Il faut certes se féliciter de ce que l'abbé Pierre a nommé une « insurrection nationale » contre les détresses urgentes. Et il est souhaitable que l'impulsion ainsi donnée se maintienne et se prolonge. Qu'on n'oublie pas, cependant, d'autres misères. Car il y en a beaucoup, hélas ! et de natures diverses. Si le sort des « clochards » émeut à juste titre, comment n'être pas rempli de compassion pour tous ces « économiquement faibles » qui ne disposent que de ressources étroitement mesurées, insuffisantes en raison du coût de la vie, et qui s'efforcent de cacher leur dénûment et de mener une existence digne. Ils sont nombreux. Ils supportent de cruelles privations. Pour eux aussi il y a lieu de faire un gros effort. L'Etat songe à relever le taux des allocations qu'il sert à cette catégorie. Ce serait une mesure utile, à coup sûr, mais insuffisante encore. La solidarité nationale, qui vient de s'affirmer avec tant de force dans les jours d'hiver que nous venons de traverser, trouvera utilement à s'exercer dans ce domaine. Mais le législateur se doit de se pencher sur le sort de ceux qui se trouvent, le plus souvent au soir de la vie, dans une condition douloureuse, alors qu'ils demandent la possibilité de mener une existence décente.



LES COMPAGNONS D'EMMAUS sont chiffonniers et bâtisseurs. Loger ceux qui ne le sont pas est le souci dominant de l'abbé Pierre.

ORATEUR DIRECT dont l'éloquence se moque de l'éloquence, l'abbé Pierre a multiplié les appels en faveur des misérables. Il a été entendu.



LE METRO a donné asile à beaucoup de sans-logis en quête d'un peu de chaleur. Cette photographie a été prise à la station Saint-Martin.

AU COURS D'UN MATCH INTERNATIONAL qui opposait la France au Pays de Galles, un essai a été marqué par des joueurs français. Leur capitaine, Jean Prat, vient d'en tenter la transformation : sous le regard des joueurs gallois, le ballon passe entre los poteaux, au-dessus de la barre transversale. La transformation est réussie : cinq points pour la France.

LE TOURNOI DES CINQ NATIONS, POLE D'ATTRACTION DU RUGBY

PAR GEORGES DUTHEN

Le voyageur qui s'arrête quelques instants au café des Sports d'une bourgade ou d'une grande ville du Midi ne manque pas d'être surpris aux éclats de voix violents, accompagnés de gestes péremptoires, qui hachent la « conversation » de ses voisins. Quel est le sujet de la controverse passionnée qui oppose ce groupe de Méridionaux ? L'armée européenne ? Le différend qui a jailli entre le curé et l'instituteur ? La réunion contradictoire où se sont mesurés le candidat S. F. I. O. et celui du M. R. P. ? L'étranger est bientôt édifié : hors-jeu, coup franc, arbitre

incompétent, passes croisées, mêlées ouvertes, championnat sont les termes qui reviennent sans cesse et que se renvoient les interlocuteurs avec quelque véhémence.

Ces gens-là, de toute évidence, sont des amateurs de rugby et ils ne sont pas d'accord sur la façon dont l'arbitre a dirigé le match ni sur la manière dont la Fédération régit leur sport. Ils en disputeront d'un dimanche à l'autre, à longueur de saison, et il est improbable qu'ils tombent jamais d'accord...

Comment le rugby a-t-il pris une telle place dans la vie des Méridionaux, au point que la crise ministérielle latente, la guerre froide et même le sulfatage de la vigne puissent passer au second plan ? C'est un mystère que ne saurait expliquer l'*haspartum*.

Abandonnons notre voyageur à sa surprise pour pénétrer dans un camp tenu par les légions de César, voilà quelque 2.000 ans. Les rudes légionnaires romains, au cours de certain séjour en Grèce, ont pris un goût très vif aux exercices athlétiques qu'ils y ont découverts. Ils se sont surtout passionnés pour l'*apporaxis* et l'*episkyros*, où l'on se dispute avec violence une vessie de porc bourrée de sable, que l'on s'efforce de faire parvenir à un endroit déterminé à grands coups de pied, malgré l'opposition de l'adversaire.

C'était un excellent moyen de rompre la monotonie de la vie de camp. A la fragile vessie les soldats romains substituèrent l'hasparte, outre de cuir remplie d'herbe et de terre. Les légions de César répandirent ce nouveau jeu, vers 50 avant Jésus-Christ, dans la Gaule narbonnaise, l'Aquitaine et du côté de Lugdunum.

L'INNOVATION DE WILLIAM WEBB ELLIS

Il est tout de même difficile de voir un embryon de rugby dans l'*haspartum*, dont la popularité ne tarda pas à franchir l'*Oceanus Britannicus*. Franchissons-le à notre tour, dix-neuf siècles plus tard. Dans les collèges anglais, l'*haspartum* est devenu football. En 1823, les règles en sont encore fort imprécises, mais certaines actions sont formellement interdites. William Webb Ellis l'ignorait-il ?

Cette année-là, par un froid après-midi de novembre, ce garçon de seize ans jouait avec ses condisciples sur le Bigside, terrain principal du collège de Rugby, dans le Warwickshire. A la stupéfaction indignée des témoins de sa faute, le jeune William attrapa le ballon de volée et, le serrant sur sa poitrine, il fonça à travers les adversaires, vers les buts. Innovation scandaleuse ! Les règles du football autorisaient alors tous les joueurs à prendre le ballon avec les mains, mais elles imposaient de le renvoyer au pied, avant qu'on eût le droit de charger dans les rangs de l'adversaire. L'initiative répréhensible de William Webb Ellis, que rapportent les Mémoires officiels des anciens élèves du collège de Rugby, fut l'objet de vives controverses, certes, mais elle ne resta pas sans lendemain : elle devait donner naissance à un nouveau sport, très différent du football, le rugby.

Il se développa surtout dans les universités, à Oxford, à Cambridge, jusqu'en 1860. Des clubs civils, sous l'impulsion d'anciens universitaires, se formèrent à partir de cette année-là. En 1864, le premier match inter-clubs était organisé, opposant Richmond à Blackheath.

En 1871, le 26 janvier, à l'Old Pall Mall Restaurant de Charing Cross, où s'étaient réunis une vingtaine de clubs, était créée la Rugby Union — qui, depuis lors, dirige en Angleterre le rugby — dont les règles s'unifièrent. Peu après

LE RUGBY EST UN SPORT qui exige de violents efforts athlétiques. En dépit d'une condition physique très poussée, les joueurs ne sont pas toujours à l'abri d'un accident musculaire. Celui-ci est le trois-quarts aile international Michel Pomathios, qui, victime d'un claquage, est contraint de quitter le terrain.

FRANCE - ANGLETERRE au stade de Colombes. Les avants anglais ont gagné le ballon à la touche pour lancer une attaque classique. Le ballon a été transmis par les trois-quarts, de main en main, jusqu'à l'ailier, qui tente de déborder en évitant l'arrêt de son adversaire.

LES DEUX PACKS d'avants ont formé une mêlée. Le ballon a été talonné. Le demi de mêlée Yves Bergougnan l'a cueilli derrière sa ligne d'avants. Il a jugé qu'il ne convenait pas d'ouvrir sur les attaquants et il tente de s'échapper. Yves Bergougnan, ancien équipier du Stade Toulousain, était considéré comme l'un des meilleurs demis de mêlée internationaux. C'est Gérard Dufau qui a pris sa succession dans l'équipe de France.

naquirent les Rugby Unions d'Ecosse, d'Irlande et du Pays de Galles. Mais déjà le rugby avait franchi les mers et, dès 1870, commençait à se développer dans les dominions britanniques.

NAISSANCE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE

Nous voilà bien loin du Midi de la France et de son café des Sports. Il faudra encore attendre presque un demi-siècle avant d'y entendre parler de rugby. Il convient d'ailleurs de préciser que c'est au Havre et à Paris qu'eurent lieu, en France, les premiers matches de rugby. En 1892, le Stade Français eut l'honneur d'être le premier club qui affrontât une équipe anglaise : celle de Rosslyn Park, au Coursing Club de Levallois. Cette même année, sous l'égide de l'Union des sociétés françaises des sports athlétiques, fondée par le Racing-Club et le Stade Français, était organisé le premier championnat de France, auquel participèrent... trois clubs : les deux organisateurs et le Cosmopolitan Club.

Mais le mouvement en faveur du rugby commençait à gagner la province. Des équipes se formaient à Bordeaux, Nantes, Lyon, Toulouse, Chartres. Les confrontations de plus en plus fréquentes entre clubs français et équipes d'outre-Manche favorisaient cet essor. De grands joueurs britanniques acceptaient de venir instruire les joueurs français. Le 1er janvier 1906, enfin, date historique, les rugbymen de Nouvelle-Zélande (les premiers All Blacks), en tournée dans les îles Britanniques, consentaient à rencontrer l'équipe de France au Parc des Princes. Les Français ne pesèrent pas lourd devant de tels adversaires. Ils furent battus par 36 à 8. Mais, résultat qui fit sensation, ils avaient réussi à marquer plus de points que les Ecossais devant les mêmes All Blacks.

Cela décida les Britanniques à admettre que les Français étaient dignes de rencontrer leurs équipes représentatives. Ces matches internationaux, qui soulevaient un énorme intérêt, allaient permettre au rugby de gagner définitivement la partie en France, de devenir le sport roi dans le Midi et d'être l'objet de controverses passionnées dans tous les cafés des Sports du pays...

LA GRANDE ESPERANCE

Écrasée par les Néo-Zélandais, l'équipe de France le fut encore, lors de sa deuxième confrontation internationale, le 22 mars 1906, par l'Angleterre, qui triompha par 35 à 8. Les années ont passé. Le rugby français a connu des heures claires et des heures sombres. Elles s'effacent devant la grande espérance dont il est aujourd'hui soulevé.

Pour la première fois, cette saison, l'équipe de France va-t-elle enfin remporter le tournoi des Cinq Nations ? Il n'est pas un amateur de rugby qui ne se pose maintenant cette question que les plus optimistes n'auraient osé évoquer naguère, peut-être même au temps des Borde, Crabos, Jauréguy, considérés à leur époque comme les égaux des plus grands attaquants internationaux. Est-ce là un illusoire espoir ? Il apparaît, au contraire, que cette confiance repose sur des arguments solides. L'équipe de France, en tout cas, ne semble jamais avoir été aussi bien armée pour atteindre le but vers lequel elle tend vainement depuis une quarantaine d'années.

Le tournoi des Cinq Nations oppose, chaque saison, les

équipes d'Angleterre, d'Ecosse, du Pays de Galles, d'Irlande et de France. Parmi les Français amateurs de rugby, cette compétition internationale provoque un engouement puissant, que de perpétuels échecs n'ont pas réussi à entamer. S'ils n'ont jamais encore obtenu l'honneur suprême d'enlever le tournoi, ou la « cuiller de bois », réservée à l'équipe la plus mal classée, fut souvent leur lot, les rugbymen français avaient tout de même montré, ces dernières années, qu'ils n'étaient pas loin de valoir les vainqueurs de ce championnat international.

Depuis 1946, ils étaient parvenus à triompher, tour à tour, des Irlandais à Dublin, des Gallois à Swansea, des Ecossais à Edimbourg, des Anglais enfin, en 1951, au stade de Twickenham. Acquis sur le terrain même de l'adversaire, ces succès avaient été salués comme d'exceptionnels exploits, car il semblait, jusqu'alors, qu'à la manière du géant Antée les joueurs français perdaient toutes leurs forces loin de la terre de leurs aïeux. Ces performances laissaient aussi présager que l'heure de gloire de l'équipe de France sonnerait bientôt. Mais il convient de préciser que cette agréable prédiction n'était exprimée qu'à l'intérieur des frontières.

On soulignait certes, outre-Manche, que le rugby français manifestait de sensibles progrès, que les porteurs du maillot tricolore frappé du coq ne devaient plus être considérés comme de simples élèves par les maîtres britanniques. Mais ils étaient encore fort rares, les spécialistes de Londres, d'Edimbourg, de Swansea ou de Dublin, qui estimaient réellement que les Français seraient, à brève échéance, dans le cas de détrôner leurs représentants !

Or voici que les Britanniques décernent, et par brassées, des louanges à l'équipe de France, qui n'en a peut-être jamais reçu autant de la part de la presse française ! Ils écrivent qu'elle joue un excellent rugby, dans le véritable esprit du jeu, que ses avants sont irrésistibles, lourds et rapides, que ses arrières s'entendent à merveille à conduire des mouvements offensifs de qualité, qu'elle mérite de gagner le tournoi et que Jean Prat, son capitaine, est un gentleman digne d'être issu d'Oxford ou de Cambridge et un joueur comme on en a rarement vu dans le rugby international, qu'il marque de l'empreinte de sa classe.

Ces hommages ont leur prix. Ils sont allés droit au cœur des Français, dont ils renforcent la confiance quant à l'issue du Tournoi international. Ils ont été provoqués par la façon fort prometteuse dont, au stade Yves-du-Manoir de Colombes, le 23 janvier, l'équipe de France a gagné par 8 à 0 son match contre l'Irlande. Cette victoire était d'autant plus significative qu'elle venait après un succès acquis sur l'Ecosse, par 3 à 0, le 9 janvier, au stade de Murrayfield, et qu'elle était obtenue sur un adversaire qui avait remporté le tournoi en 1951 et en 1952 et qui avait, en 1953, écrasé les Français (16 à 3) à Belfast.

Les Français doivent affronter encore les Gallois (à Cardiff, le 27 mars) et les Anglais (à Colombes, le 10 avril). Le déplacement en terre galloise s'annonce particulièrement dangereux. Mais on a calculé — dans les cafés des Sports et ailleurs — que, les Gallois ayant succombé devant les Anglais (9-6), même si elle était défaite à Cardiff, l'équipe de France enlèverait néanmoins le tournoi en battant sa dernière rivale, l'Angleterre. S'il en est ainsi, quel triomphe fera aux rugbymen français la foule de Colombes par cet après-midi du 10 avril !

CETTE PHASE DE JEU, prise au cours d'un match France-Irlande, montre comment se déclenche l'attaque. Dans une mêlée, le ballon a été talonné par les Irlandais. Leur demi de mêlée fait une passe plongeante pour le transmettre à son demi d'ouverture, qui le happera en pleine course. A l'extrême gauche, l'arbitre du match, bien placé pour juger si la mêlée et le talonnage étaient effectués de façon régulière.

LE RUGBY, SPORT ROI

Si le rugby français n'obtient pas cette consécration suprême que représente la première place du tournoi des Cinq Nations, cela ne saurait porter atteinte à la belle santé qu'il a recouvrée et qui lui permet de résister aux assauts que lui portent les sports d'équipe concurrents.

Il fut cependant un temps où le rugby faillit sombrer en France. C'est durant la période 1930-1940 qu'il connut ses plus mauvais jours. Il traversa alors une crise très grave, dont les causes profondes furent l'amateurisme marron qui se répandait parmi les clubs et le jeu dur.

La Fédération française de Rugby avait été fondée en 1919. Sous son égide, le championnat de France connut un succès sans cesse grandissant. Avant la guerre de 1914, il avait vu la suprématie du Racing-Club de France, du Stade Français et du Stade Bordelais. L'après-guerre devait être marqué par la domination du Stade Toulousain, surnommé la Vierge rouge, parce que ses joueurs portaient un maillot rouge (et noir) et que leur ligne de but était rarement violée. Le Stade Toulousain remporta le titre en 1922, 1923, 1924, 1926 et 1927. Ses principaux rivaux étaient le Stade Français, l'U. S. Perpignan, l'Aviron Bayonnais. La Section Paloise en 1928, l'U. S. Quillan en 1929, le S. U. Agen en 1930 lui succédèrent comme champion de France. Les matches décisifs excitaient la passion des foules. Les finales, jouées le plus souvent à Bordeaux ou à Toulouse, se déroulaient dans une ambiance extraordinaire.

Le rugby était alors le sport roi, en France, d'autant plus que l'équipe nationale, où brillaient de grands joueurs, tels les Lasserre, Cassayet, Ribère, Struxiano, Sebedio et les fameux attaquants qui avaient nom Borde, Crabos, Jauréguy, remportait des succès probants sur les Britanniques. En 1921, l'Ecosse avait été battue sur son terrain. En 1922, miracle : l'Angleterre était tenue en échec sur son stade mascotte de Twickenham. En 1927 enfin, le 2 avril, à Colombes, les Anglais succombaient pour la première fois (3 à 0) devant 35.000 spectateurs, qui avaient payé leur place de 5 francs à 50 francs ! En 1928, les Gallois, à leur tour, s'inclinaient devant les Tricolores, par 8 à 3. Pour cette rencontre, 10.000 personnes restèrent aux portes du stade de Colombes, où 40.000 spectateurs avaient pris place. On avait alors l'impression que le rugby français allait atteindre son apogée, et soudain tout craqua.

AMATEURISME MARRON, JEU DUR, RUPTURE...

Si le rugby français avait trouvé sa personnalité, son style propre, fait de mouvements offensifs de conceptions variées, d'adresse, de rapidité, d'inspiration, s'il avait gagné la partie auprès du public qui assistait aux matches internationaux, plus nombreux qu'à tous les autres jeux du stade, il était, à cette époque, victime de sa croissance.

Son contrôle devenait de plus en plus difficile. La Fédération ne fut pas à la hauteur de sa tâche. Elle laissa se développer un état d'esprit déplorable parmi les joueurs et les dirigeants des clubs. Pour gagner un match de championnat, tous les moyens devenaient bons. De mauvais mécènes rassemblaient dans leur équipe les meilleurs joueurs à prix d'or, promettaient des situations lucratives, accordaient des primes en cas de victoire. Les supporters manifestaient un chauvinisme exacerbé. Des incidents éclataient sur les terrains, des joueurs étaient grièvement blessés, des arbitres frappés. Racolage, amateurisme marron, brutalités, ces pratiques gangrenaient le rugby.

Les Britanniques, évidemment, champions de l'amateu-

LORSQUE LES TROIS-QUARTS se lancent à l'attaque, ils cherchent essentiellement à démarquer le trois-quarts aile, dernier attaquant, qui a pour mission de porter le ballon dans l'en-but de l'adversaire. Celui-ci, que ses partenaires ont parfaitement démarqué, est l'un des plus réputés : le sprinter olympique Ken Jones, qui joue dans l'équipe du Pays de Galles.

risme et du jeu loyal, voyaient ces nouvelles mœurs d'un fort mauvais œil, mais patientaient quand, en 1930, au cours du match France-Galles, deux Gallois furent blessés, volontairement, dit-on, par un joueur français. La Rugby Union du Pays de Galles avisa alors la F. F. R. qu'elle ne rencontrerait plus la France. Des sanctions ayant été prises contre le coupable, l'incident s'apaisa.

Mais en janvier 1931, décidés à réagir contre les pratiques malsaines qui corrompaient le rugby, douze des plus grands clubs de la F. F. R. passaient à la dissidence et formèrent l'Union française de rugby amateur. Devant le marasme où sombrait le rugby français, les représentants des Rugby Unions, réunis à Londres, le 13 février, décidèrent de rompre les relations avec la F. F. R. Elle en fut officiellement avertie par une communication de l'International Board, qui signifiait : « Mettez de l'ordre dans votre maison et nous verrons plus tard s'il y a lieu de jouer avec vous. »

La rupture devenait effective après le dernier match du tournoi des Cinq Nations, qui, le 6 avril, opposait l'Angleterre à la France et que la France gagna par 14 à 13. En mai 1932, les dissidents rentraient dans le giron de la F.F.R. En dépit de multiples démarches, les Rugby Unions refusèrent de renouer les relations. La rupture dura jusqu'en 1940.

Privé de matches avec les Britanniques, le rugby subit en France une chute verticale. Les effectifs de la F. F. R. fondirent. On jouait, certes, avec l'Italie, l'Allemagne, la Roumanie. Mais ces confrontations offraient peu d'intérêt, le rugby était encore d'un niveau très moyen dans ces pays, de même que dans quelques autres du continent européen, où il commence à prendre force aujourd'hui.

Grâce à l'institution du professionnalisme, le football devenait un rival dangereux, dont la vogue allait croissant. Succédané du rugby, né d'une scission qui avait eu lieu en Grande-Bretagne en 1892, le rugby à XIII, plus ou moins professionnel lui aussi, avait également fait son apparition en France et recrutait ses meilleurs joueurs au sein de la F. F. R. Le sport roi était découronné...

LE CHAMPIONNAT MIS EN ACCUSATION

Tenu pour responsable de ces maux, le championnat avait été mis en accusation. Il parut nécessaire d'en décider la suppression, le 21 mai 1939, puisque la reprise des relations avec les Britanniques était, semblait-il, à ce prix. Effectivement, le 9 juillet 1939, le secrétaire de l'International Board avisait la F. F. R. qu'il avait été recommandé à chacune des Unions des îles Britanniques de rejouer avec la France. Mais ce n'est qu'en 1947 que le tournoi des Cinq Nations put revoir le jour.

Cette compétition internationale retrouvée faillit être de courte durée. Le championnat interclubs, qui comptait de multiples défenseurs — et que les Britanniques estiment toujours peu recommandable en rugby — avait été ressuscité en 1943. Il s'agissait donc cette fois de le contrôler sévèrement, afin d'éviter les erreurs du passé.

Les matches internationaux aidant, la F. F. R. retrouvait sa prospérité. Le nombre de ses sociétés dépassait 900. Elle comptait près de 80.000 licenciés. Mais, par démagogie ou faiblesse, la compétition nationale, qui aurait dû être réservée à une élite, fut ouverte à une soixantaine d'équipes. Le racolage, inévitablement, fit sa réapparition, avec l'amateurisme marron, et de nouvelles menaces de rupture pesèrent sur le rugby français. Elles se précisèrent en 1951 quand une délégation de la F. F. R. fut invitée à exposer la situation aux représentants des Rugby Unions. Avant l'entrevue, la délégation, conduite par le président Eluère,

CETTE ATTAQUE, en revanche, a échoué. Elle avait été conduite par les trois-quarts parisiens au cours du dernier match Paris-Londres disputé dans notre capitale. Mais le trois-quarts aile de Paris, en l'occurrence Zuliani, qui appartient au Paris Université Club, a été plaqué par son adversaire au moment même où il recevait le ballon, qu'il a été contraint de lâcher.

VOICI COMMENT S'EFFECTUE L'ARRET, que l'on appelle placage, sur le porteur du ballon. L'adversaire s'est lancé sur lui pour le percuter, plaçant l'épaule au creux de la taille, enserrant de ses bras les cuisses du porteur du ballon, qui ne peut pousser plus avant son action Le défenseur est ici le demi de mêlée du Football-Club de Lourdes, champion de France de rugby, dont Jean Prat, à droite, est le capitaine. L'attaquant arrêté est le joueur du Racing-Club de France Moncla.

fut autorisée par le Comité de Direction de la F. F. R. à annoncer à ses interlocuteurs la suppression du championnat si le maintien des relations le nécessitait.

Un puissant mouvement se dessina alors dans le Midi de la France, particulièrement attaché à la compétition nationale. Les représentants de 465 clubs se réunirent, provoquèrent la convocation d'une assemblée générale extraordinaire, qui, le 10 mai 1952, à une large majorité, se prononça pour la sauvegarde du championnat. Une fois encore, mais sans aller jusqu'à la rupture, l'International Board recommanda à la F. F. R. de mettre de l'ordre dans sa maison. C'est l'œuvre qu'entreprit l'ancien capitaine de l'équipe de France, René Crabos, porté à la présidence de la F. F. R. le 28 juin 1952, les présidents de club ayant fait le serment de respecter les règles de l'amateurisme.

L'ŒUVRE DE REDRESSEMENT

Le rugby, en effet, ne peut se concevoir en dehors de l'amateurisme, en raison des contacts violents qu'il autorise et qui deviendraient dangereux si les adversaires étaient tentés de faire passer le respect des règles du jeu après le désir de tirer des avantages matériels de la victoire. Et c'est au prix d'une parfaite loyauté, manifestée par tous les joueurs, sans exception, et qui ne résisterait sans doute pas à des primes de match, qu'il peut être joué sans danger.

Si la loyauté est une des principales qualités morales exigées par ce sport éminemment athlétique, il requiert aussi courage, sang-froid, abnégation. On a dit du rugby qu'il se jouait avec les muscles, mais encore avec le cœur et l'intelligence. C'est vrai. Et c'est pour cela qu'il est d'une puissante vertu éducative. Sa valeur morale ne saurait être mieux illustrée que par cet exemple : on a compté, en Grande-Bretagne, que les détenteurs de la Military Cross — qui est la plus haute distinction britannique et qui ne s'acquiert pas ailleurs que sur le champ de bataille — sont plus nombreux parmi les rugbymen que parmi les pratiquants de tous les autres sports réunis.

Voilà pourquoi on tient, outre-Manche, à le préserver de toute souillure. Voilà pourquoi l'on s'efforce, en France, de l'élever dans le même esprit. Déjà, l'œuvre de redressement annoncée par le président Crabos porte ses fruits. Les incidents sur les terrains sont devenus très rares, les cas de racolage également. La qualité du jeu s'est très sensiblement améliorée dans les matches de championnat.

Quant à l'équipe représentative, maintenant louée pour son fair play et ses progrès techniques, on a vu qu'elle est dans le cas d'enlever pour la première fois le tournoi des Cinq Nations. C'est la plus belle récompense que pourraient obtenir ceux qui se sont donné mission de maintenir le rugby, en France, au premier rang des sports amateurs.

A LA LECTURE de cette carte on peut se rendre compte de la pauvreté du réseau français comparé à celui des autres pays.

LA TÉLÉVISION EUROPÉENNE EST NÉE EN 1954 *

La FRANCE y trouvera-t-elle sa place ?

PAR FRANÇOIS DEFFARGE

L'AVENIR de la télévision française s'est joué en ce début d'année. A l'occasion de la publicité faite aux débats parlementaires concernant la fixation de la taxe radiophonique et le vote de crédits d'équipement, on s'est brusquement étonné de la pauvreté de notre R. T. F. et la grande presse a souligné l'inquiétude que fait naître cette indigence.

Il est apparu soudain indispensable de développer rapidement notre réseau de télévision, et l'année 1954 est annoncée comme l'année de la dernière chance.

Pourquoi ces cris d'alarme ? Pourquoi cet état d'urgence ?

Notre inquiétude en matière de télévision est périodique : à chaque vote du budget on prend ainsi conscience de la médiocrité du réseau, de la lenteur avec laquelle on le construit. Mais, pour masquer les insuffisances de fait, on attire l'attention sur l'année à venir. Les déclarations que M. Emile Hugues, secrétaire d'Etat

(*) Voir *France-Illustration* de janvier 1954.

à l'Information, présentait à Noël devant la Chambre rappelaient celles de M. Marcellin en 1952. Les projets sont toujours les mêmes : ils sont repris au plan quadriennal ; mais les crédits manquent toujours, et le public ne suit pas parce qu'il ne se sent pas attiré comme on le souhaiterait par la télévision.

Il faut reconnaître qu'en 1954 le problème de l'équipement se pose de façon aiguë. Les principaux pays européens ont fait un effort considérable pour mettre sur pied des réseaux nationaux. L'Allemagne, la Grande-Bretagne, l'Italie ont maintenant en service des émetteurs puissants. Une Semaine internationale de la télévision est prévue pour le mois de juin, à l'occasion de la finale de la Coupe du monde de football. On rêve, en somme, d'une Communauté européenne de télévision.

De distraction qu'elle était à l'origine, l'émission d'images est devenue un moyen d'échanges culturels. Il serait dommage que la France ne prît pas dans ce domaine la place à laquelle elle a droit.

NOUS NE SOMMES EN AVANCE QUE SUR LA TECHNIQUE

On ne peut que se montrer surpris de notre pauvreté alors que la technique française de la télévision a toujours été très en avance sur les techniques étrangères. La définition actuelle — le 819 lignes — reste encore notre titre de gloire ; la qualité des images, en regard des réalisations européennes, est un argument de poids en faveur de nos émissions ; la télévision en couleurs n'a été réalisée que dans deux pays à ce jour : en Amérique, où elle est devenue publique, et en France.

C'est là notre seul avantage.

Depuis que le premier émetteur français a été mis en service, en 1935, nous sommes péniblement

LA TÉLÉVISION A, ELLE AUSSI, SES MYSTÈRES

Un Canadien français, aveugle de naissance, se trouvait devant l'écran d'un poste de télévision installé dans sa demeure lorsqu'il poussa un cri : « Je vois... ». Les médecins spécialistes ne peuvent expliquer ce cas extraordinaire.

arrivés, en vingt ans à vendre 60.000 postes récepteurs, alors qu'à Cuba, où l'on n'a découvert la télévision qu'en 1950, on en trouve déjà plus de 100.000 en service ! Faut-il un autre exemple ? Aux U. S. A., où les émissions publiques n'existent que depuis 1949, près de 25 millions de postes étaient en service à la fin de 1953.

La lenteur apportée à notre équipement peut évidemment trouver quelques excuses. Il y a eu la guerre et l'occupation puis la réorganisation d'un pays ruiné. Au cours des dix dernières années, il y avait d'autres problèmes plus urgents à résoudre que celui de la diffusion des images.

Mais l'opinion ne semble avoir guère évolué, ni s'être rendu compte de l'importance actuelle d'une chaîne de télévision. On pouvait lire, en 1952, dans un quotidien parisien : « En ce qui concerne le plan quinquennal de la télévision, il apparaît avec la plus grande évidence, en cette période d'arbitrages budgétaires, qu'il y a bien d'autres possibilités d'emploi des rentrées du Trésor que l'équipement du territoire en postes émetteurs. Ne serait-ce que le comblement des déficits ouverts çà et là par la Sécurité sociale, l'achat des excédents de vin ou de cidre... » Aujourd'hui, cette opinion est encore fort répandue en France. Pourtant d'autres pays européens, qui ont eu à surmonter les mêmes difficultés que nous, font preuve depuis trois ans d'une activité bien supérieure à la nôtre et parviennent à réaliser leurs projets.

Nous parlons bien souvent de plans d'équipement, de réalisations rapides et nous prenons chaque année un peu plus de retard parce que personne ne s'intéresse à la mise sur pied d'un réseau.

UN RESEAU RICHE EN PROMESSES OUBLIEES

Ce ne sont cependant pas les projets qui manquent ! Chaque année on prévoit la mise en service de nouveaux émetteurs ; on annonce une vente massive de récepteurs (il y en aurait, disait-on, 300.000 en service en 1953 !) ; maintes propositions ont été soumises en vue de hâter le développement de notre réseau. Où en est-on vraiment ?

Le réseau actuel est constitué par trois émetteurs : Paris, Lille et Strasbourg.

Le centre de Paris est entré en fonctionnement en 1950 pour le « 819 lignes » ; à l'automne de la même année entrait en service celui de Lille, qui fonctionna d'abord comme un centre régional puis fut relié à la capitale.

En mars de cette année, le centre de Strasbourg entrera en fonction. Celui de Lyon doit être mis en service au mois d'octobre. Enfin, deux émetteurs sont en construction, à Marseille et à Bordeaux.

Le nombre de récepteurs, à la fin de l'année 1953, était d'environ 60.000. Les constructeurs avaient espéré, à la suite de la parfaite retransmission des fêtes du Couronnement, un accroissement sensible des ventes. En fait, la vente des derniers mois de 1953 a été comparable à celle de l'année précédente à la même période.

DES REVES A LA REALITE

Après la destruction, en 1944, de notre unique émetteur, tout restait à refaire. Le premier effort a porté sur la reconstitution de l'ancien réseau de 441 lignes. Mais ce n'était que revenir à l'état d'avant guerre. Les techniciens voyaient plus loin. Il fallait donner une orientation à notre effort et, sans prévoir cependant une réalisation trop rapide, homogénéiser notre réseau. Nous étions loin déjà des plans d'ensemble de très grande envolée, du type des plans « démocratiques ». Il était nécessaire d'aménager d'abord notre indigence.

La base de départ était simple : nous possédions un réseau excellent en qualité mais pratiquement inexistant et qu'il fallait considérer sagement comme très pauvre en moyens dans l'avenir immédiat. Il n'était pas possible d'équiper le pays dans son ensemble avec le standard utilisé alors, le 441 lignes. Deux solutions se présentaient : étendre le réseau en conservant les données techniques du moment, comme l'a fait la Grande-Bretagne, qui n'a pas encore choisi une définition différente de celle qu'elle avait en 1939, ou bien limiter cette extension mais s'attacher à perfectionner les moyens, c'est-à-dire choisir la qualité.

Après quatre ans de discussion, l'Etat acceptait de transformer l'ancien système, et la définition de 819 lignes était enfin adoptée, non sans hésitations, non sans batailles. La France prenait la route de l'aventure puisqu'elle était le seul pays du monde à envisager d'émettre sur une haute définition et qu'elle acceptait ainsi implicitement de s'équiper entièrement elle-même en refusant tout concours étranger : ni les postes américains, dont l'extension était déjà importante, ni les fabrications anglaises ne pouvaient plus répondre à nos besoins.

Trois raisons importantes avaient influé sur le choix du 819 lignes. Trois raisons qui ne sont encore que des rêves de cartésianisme : c'est du moins le reproche le plus souvent entendu à l'étranger quand il s'agit de la télévision française.

INDISCRÉTION

« Une conversation téléphonique de Gasperi-Andreotti captée par la télévision. »

Une communication téléphonique privée entre M. de Gasperi et le secrétaire d'Etat Gulio Andreotti a été captée par les ondes de la télévision et a été entendue par les auditeurs. On croit que le phénomène est dû à la tempête...

LA TÉLÉVISION A L'ÉTRANGER

LA structure des principaux réseaux de télévision est différente selon chaque pays. Voici les conceptions des principales puissances étrangères en pareille matière :

AUX ÉTATS-UNIS

Le système d'émissions est constitué par un certain nombre de chaînes privées soumises au contrôle de l'Etat, qui décide de l'attribution ou du retrait des licences. Le financement est donc assuré par la publicité.

A la fin de l'année 1953, cent vingt-huit émetteurs étaient en fonctionnement, couvrant la quasi-totalité du territoire.

Rappelons que le nombre de postes récepteurs actuellement en service dépasse vingt-six millions, et que le nombre d'heures d'émissions hebdomadaires atteint six cent cinquante et une heures réparties sur quatre chaînes.

Enfin, en décembre 1953, la Commission fédérale des communications a donné son approbation à un procédé de télévision en couleurs pouvant être capté par les postes récepteurs actuels et qui doit entrer en service au début de cette année.

EN GRANDE-BRETAGNE

Il existe un monopole d'Etat. Confié à l'origine à la B. B. C., le réseau de télévision a été doublé au début de cette année par un réseau privé financé par la publicité, mais strictement contrôlé par le gouvernement : les administrateurs de ce réseau privé seront nommés par l'Etat.

Cinq émetteurs étaient en service au début de cette année, couvrant près de 80 % du territoire.

Le nombre d'heures d'émission, identique à celui de la télévision française, desservait en décembre 1953 plus de deux millions cinq cent mille postes récepteurs.

La télévision anglaise a été financée par un prélèvement de 15 à 20 % sur les taxes radiophoniques.

EN ALLEMAGNE OCCIDENTALE

Un système mixte, construit sous l'impulsion d'un organisme presque officiel, la « Fernmelde Technisches Centralamt », rattaché directement à l'administration des P. T. T., a donné un premier essor au développement d'un réseau expérimental.

Actuellement cinq émetteurs sont en service et sept sont prévus pour le courant de 1954. L'Allemagne occidentale arrivera ainsi à couvrir la quasi-totalité de son territoire.

EN ITALIE

Une société privée, la R. A. I., a mis sur pied l'organisation d'un ensemble national qui n'est aucunement financé par l'Etat, mais par des sociétés par actions. Celles-ci ont évidemment recours à la publicité, mais elles sont tributaires d'une convention établie par l'Etat, lequel se réserve un droit de contrôle.

Huit émetteurs sont en service et le nombre d'émissions hebdomadaires couvre trente-cinq heures.

EN HOLLANDE

La télévision hollandaise, qui n'est encore qu'à l'état d'étude mais qui promet d'être une plaque tournante internationale, est le résultat de la coopération de cinq organismes tant commerciaux que culturels.

Elle émet en dehors des contrôles gouvernementaux. Le nombre de récepteurs en service est actuellement estimé entre cinq et dix mille.

La première était d'ordre esthétique ; il fallait, pour plaire au public, que les images reçues sur un petit écran pussent soutenir avantageusement la comparaison avec celles des salles obscures, tant sur le plan de la finesse de l'image que sur celui des contrastes et de la netteté.

La seconde touchait aux impératifs techniques : les ingénieurs français pensaient déjà à l'avenir de la télévision en couleurs ; le standard de 819 lignes permettait de s'adapter plus facilement et d'obtenir de meilleurs résultats en noir et blanc, et *a fortiori* en couleurs, voire en relief.

La troisième raison était d'ordre social ; et c'est la seule peut-être que l'on puisse aujourd'hui considérer comme une simple vue de l'esprit et comme une méconnaissance des réactions du public. On pensait qu'étant donné les prix élevés des postes récepteurs la vente se limiterait forcément aux acheteurs suffisamment aisés et surtout aux collectivités ouvrières ou paysannes. Il fallait donc envisager la possibilité de retransmettre l'image, de la projeter sur grand écran, ce qui n'est pas possible avec une basse définition comme celle de l'Angleterre ou une définition moyenne comme celle des U. S. A.

Ces trois arguments, mis en avant pour faire le choix de notre définition actuelle, en couvraient un autre, tout aussi important : le marché français de la télévision ne serait pas soumis aux exigences étrangères. De par son originalité même, notre système permettrait aux fabricants de ne pas craindre une concurrence venue des pays déjà équipés ou en cours d'équipement.

Ce projet, qui était séduisant, n'avait contre lui que son audace. Il impliquait, en tenant compte de la géographie du pays, l'essor rapide des émissions télévisées, le financement et l'implantation à échéance réduite de tout un ensemble national. Malheureusement, ni les autorités officielles ni les parlementaires, qui votent les crédits, ne semblent avoir mesuré l'importance de ces exigences en 1948, pas plus qu'ils n'en ont pleinement conscience aujourd'hui. Au début de l'année 1954, ce que l'on a pu dire ou écrire chaque année reste toujours valable. Le grand problème de la télévision, ce n'est pas tellement la qualité, ce n'est pas non plus l'engoûment que l'on accorde ou que l'on refuse au public. C'est qu'entre techniciens, parlementaires et téléspectateurs en puissance l'entente est difficile et que les discussions byzantines naissent de l'incompréhension de chaque partie.

UNE CONTROVERSE SANS CONCLUSION

Le technicien rêve de construire, mais il lui faut des crédits, comme il en faudra au producteur pour améliorer ses programmes. L'acheteur moyen — puisque aussi bien les dernières statistiques tendent à prouver que la vente se fait surtout dans les classes moyennes — achètera un récepteur s'il entend vanter autour de lui la qualité des émissions, s'il sait, en achetant son poste, qu'il ne sera pas réduit quelques heures par semaine à assister à des programmes dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne présentent souvent qu'un intérêt relatif ou discutable.

Pour l'Etat, le problème consistait à financer la télévision par un moyen quelconque, puisqu'il est évident qu'au début seule la qualité entraînera l'acheteur, lequel ne pourra que plus tard contribuer à améliorer cette qualité qu'il réclame.

Mais la politique a ses règles. On a eu l'impression, à la lecture récente des débats budgétaires, que jamais le fond du problème n'est atteint. Il n'est pas possible, prétendent certains, d'augmenter la taxe radiophonique de façon suffisante pour financer la télévision. Lors du dernier débat un groupe a

pu soutenir à la Chambre qu'augmenter cette taxe reviendrait à supprimer la radio aux salariés qui gagnent moins de 27.000 francs par an; mais ceux-ci ne sont-ils pas exemptés de taxes ?

Ne serait-il pas possible, suggèrent d'autres, de recourir à un emprunt ? Mais alors les pouvoirs publics objectent que détourner l'épargne en faveur de la télévision n'est pas chose pensable dans un temps où l'Etat cherche à tout prix auprès de l'épargne de quoi couvrir des dépenses considérées comme plus vitales.

Faire supporter à la publicité le financement ? Ce serait, disent les opposants, porter atteinte à des principes qui ne peuvent être remis en cause. Ne serait-il pas regrettable et dangereux de mettre ce merveilleux instrument de propagande entre des mains commerciales, voire inquiétantes ?

OU EST LA SOLUTION ?

Les parties en présence ne tiennent pas le même langage et sont aux prises avec la « passion ». Personne, il est vrai, n'en pâtit... sauf la télévision ! Elle devrait s'étendre et végète pauvrement quand elle avait la qualité pour elle au moment de ses premiers pas.

Jusqu'en 1951, avec la meilleure image électronique, la France restait en tête du continent européen. Depuis, elle a été sérieusement distancée. Cela parce que les moyens manquent. Aucun plan ne pourra être appliqué tant que le financement ne suivra pas les études théoriques. La télévision française a besoin d'argent. C'est urgent. Mais quels crédits lui seraient nécessaires, et comment les trouver s'il faut attendre un accord entre les dirigeants, les clients et les constructeurs ?

LES CONDITIONS DU FINANCEMENT

Des déclarations ministérielles il ressort qu'il faut une somme de 18 milliards de francs pour assurer le financement de la télévision. La publicité écartée, il n'y a que trois solutions :

— l'autofinancement : il faudrait pour cela augmenter les taxes sur les récepteurs de radio et de télévision ;

— l'emprunt : M. Max Brusset, vice-président de la commission parlementaire compétente, propose l'émission d'emprunts, remboursables en quinze ou vingt ans, qui s'adresseraient aux compagnies d'assurances nationalisées et aux établissements de crédits ;

— une formule mixte s'inspirant des deux précédentes.

C'est au choix de cette dernière solution que s'était arrêté le ministre de l'Information. L'augmentation de la taxe radiophonique, passant de 1.200 à 1.450 francs, et l'élévation du montant de l'emprunt de 8 à 10 milliards — en quatre tranches de 2 milliards et demi — doit permettre de poursuivre les travaux d'équipement. Notons cependant qu'il s'agit simplement de les poursuivre et non de les accélérer : le plan d'ensemble est déjà très en retard sur la marche prévue, et sans apport immédiat d'argent frais le rythme des travaux ne saurait être modifié.

L'emprunt prévu de 8 ou 10 milliards a été jugé nettement insuffisant, bien qu'on n'ignore pas qu'il représente le maximum que le Trésor puisse autoriser.

L'augmentation de la taxe a finalement été acceptée par le Parlement, mais sans que l'on sache encore aujourd'hui quelle part sera attribuée à la télévision.

L'ANNEE DE LA DERNIERE CHANCE

Telles sont les données au début de l'année 1954, en cette année de la dernière chance. Elles retrouvent celles de chaque année. On entre toujours dans l'an de grâce de la télévision française, pour en sortir tout penaud à la Saint-Sylvestre.

On s'est aperçu cependant, grâce aux efforts déployés par les techniciens à l'occasion de manifestations spectaculaires, comme l'élection du président de la République, longuement prolongée et brillamment retransmise, ou le couronnement de la reine Elizabeth, que la télévision n'était pas simplement un jeu, ni un luxe, mais la forme d'une expression de l'information : l'instantané chez soi.

Sans vouloir porter de jugement définitif, comme il est fait trop souvent pour définir l'utilité ou le superflu de ce « neuvième art », sans s'attarder sur les appréciations quelquefois sévères quant à la valeur éducative de la télévision, il est nécessaire de tenir compte d'un état de fait : la retransmission directe des événements en images intéresse tout le monde. Les détracteurs les plus acharnés de la télévision sont peut-être ceux qui ont le plus conscience de sa puissance ; avoir peur d'être importuné chez soi, d'être accaparé par le spectacle, c'est en même temps reconnaître un pouvoir.

Il est des phénomènes que l'on ne peut pas négliger. D'autant moins qu'ils se mêlent à la vie internationale, et qu'on ne peut se mettre à l'écart de la vie du monde.

Il faut bien tenir compte de l'attirance du public ; or ceux qui formulent une opinion hostile à la télévision sont bien souvent ceux qui ne l'ont jamais expérimentée. On a voulu trouver des preuves pour condamner l'image : la Grande-Bretagne, si l'on en croit un écho paru dans la presse française, se lasse maintenant de la télévision et retourne à la radio. La mode a ses exigences. Mais il n'est pas possible de condamner ce qu'on ne connaît pas. De quoi demain sera-t-il fait ?

Les projets mis en avant, les critiques, l'extension du réseau, le vote de crédits, tout finit par se mêler pour fournir matière à des discussions stériles. Un appel au bon sens est nécessaire.

Au cours des discussions assez confuses qui avaient précédé l'adoption d'un texte relevant la taxe sur les postes de télévision et de radio, une proposition de loi était déposée par un membre de l'Assemblée nationale tendant à écarter toute majoration de taxe radiophonique.

Si l'on examine pareil incident, en l'isolant, il apparaît contraire à toute raison. Mais le texte de l'honorable député s'accompagnait d'un projet de statut de la télévision. Et il serait souhaitable, à tout point de vue, qu'une telle proposition constituât une base de discussion sur le problème pris dans son ensemble. Car il faudra bien en arriver à mettre debout un statut susceptible de règler les multiples questions que fait naître le développement simultané de la radio et de la télévision.

Si l'on veut apaiser de façon équitable les passions qu'un tel débat a fait surgir — et qui dans une large mesure sont légitimes — un seul moyen sérieux s'impose : que l'on rassemble dans une commission spéciale les porte-parole des différents intérêts en cause avec les représentants des administrations intéressées.

Cette commission aurait le loisir d'étudier avec toute l'attention requise les solutions intervenues dans les pays où la télévision s'est largement développée et d'examiner ensuite dans quelle mesure elles pourraient trouver leur application partielle en France, où les conditions d'exploitation sont fort différentes en raison même de l'état d'esprit qui y règne.

De cette confrontation pourra naître un accord définitif, transposé ensuite en un projet de loi qui aura alors toute chance d'aboutir.

Si l'on veut que 1954 ne soit pas marqué par un échec — que la France ne mérite pas — il importe de faire preuve de logique et de bon sens. Or, en l'occurrence, le bon sens consiste à régler des problèmes aussi délicats au sein d'un organisme qualifié où tous les légitimes intérêts en jeu seraient représentés et où il appartiendrait à l'Etat de jouer en pleine connaissance de cause son rôle d'arbitre souverain.

UNE TÊTE QUI REVIENT

Sur l'écran de son poste de télévision, M. Travers, de New-York, fut quelque peu surpris et ensuite effrayé de voir une tête de femme qui le regardait avec des yeux fixes. Il pensa que cette apparition allait s'effacer, mais il n'en fut rien. Il est probable que cette tête insolite est une image d'une précédente émission qui, pour une raison quelconque, a été conservée sur l'écran.

CE PLAISIR, un des seuls qu'il attende désormais, il l'a organisé minutieusement, après avoir concilié la prudence des prescriptions médicales avec sa passion

L'HEURE DU CAFÉ

Le garçon lui verse la valeur d'une demi-tasse de café puis tire d'un placard un paquet de cigarettes entamé...

Je l'observe depuis longtemps. Il apparaît vers deux heures moins le quart. C'est un homme de quarante-huit à cinquante ans. Ses vêtements, sa physionomie, ses gestes, empreints de distinction naturelle, trahissent un rang social honorable et une fonction neutre dans quelque administration. Il occupe, d'évidence, un de ces emplois mal — ou trop — rétribués qui laissent à leurs bénéficiaires les plus clairvoyants la conscience d'être des rouages quasi superflus de l'énorme machine à faire vivre, laissés en place on ne sait par quelle négligence, ou quelle charité, ou quelle obscure conjuration électorale. Pour la plupart, ce n'est qu'une sinécure, dont ils tirent le meilleur parti et qu'ils défendent avec un robuste réalisme, sans se poser de questions gênantes. Pour quelques-uns, d'une excessive sensibilité, c'est peut-être une situation difficile à affronter.

Est-ce pour une raison de cette nature qu' « il » préfère « qu'on ne le voie pas ? » Je ne l'ai jamais vu entrer ni sortir. Tout à coup, on sait qu'il est là, parce qu'une place vide, sur la banquette recouverte de matière plastique rouge, face à l'horloge suspendue au-dessus du passage qui relie le « tabac » à la salle de consommation, cette place vide est occupée par lui.

Il ne lit pas de journaux, ne parle à personne. Est-ce pudeur, discrétion, orgueil ? Je crois plutôt qu'il lui est presque physiquement impossible de traverser cette coque ténue qui protège l'atmosphère collective chaude, bon enfant et un peu vulgaire qui règne dans cet établissement.

Il ne commande rien. Il l'a fait une fois pour toutes, un jour. Quelques instants après son arrivée, le garçon lui verse la valeur d'une demi-tasse de café puis tire d'un placard un paquet de cigarettes entamé, qu'il présente au client. Celui-ci se sert, le garçon lui offre du feu et range enfin le paquet à l'endroit habituel. Chaque jour se répète la même scène. C'est une petite cérémonie d'ordre rituel. Elle semble avoir une haute signification pour cet homme singulier,

retranché en lui-même, sauf pendant le temps que s'exécutent ces différents gestes. Il les surveille de près, masquant sous un feint d'étachement une véritable fébrilité morale, une attente presque passionnée. Et l'on voit bien qu'il s'agit d'un de ses seuls plaisirs, pimenté ou empoisonné d'inquiétude, parce que son médecin l'a mis en garde contre tout excès de café et de tabac.

L'ATTENTE passionnée d'une demi-tasse de médiocre café et d'une cigarette ? Cela paraît comique, je l'avoue. Pourtant cet homme — qui est un individu bien réel — représente, vu à la loupe avec un grossissement caricatural, le besoin que sont devenus pour nous tous le café et, plus encore, « le moment du café ».

A midi, il nous apporte notre

RECEPTION... Tasses en porcelaine fine sur un plateau d'argent... Mais le contenant vaut la plupart du temps bien mieux que le contenu.

détente quotidienne et le coup de démarreur qui, après le déjeuner, « remet le moteur en route ». Image triviale, mais qui a le mérite de la clarté. Après le dîner, le « moment du café », c'est souvent... une tasse de tilleul, de menthe, de verveine. Il s'agit non plus de remettre le moteur en route, mais de « rentrer la voiture au garage ».

IL y a mille manières d'absorber une tasse de café. A côté de l'homme seul, qui savoure silencieusement son breuvage et sa fidèle compagne, la cigarette, se trouve la table des bridgeurs, qui, accaparés par le jeu, avalent leur café distraitement. Il y a le groupe de jeunes qui discutent avec animation, le couple disloqué de la vie moderne qui se reforme à la faveur de ces quelques instants passés devant une tasse fleurant bon. Il y a l'intellectuel famélique, rêvant devant son verre, l'étudiant timide, louchant vers les dactylos du ministère, le militaire, du simple conscrit au chef de bataillon, en passant par l'adjudant pour qui un café, « ça s'arrose », plus régulièrement que l'hypothétique galon.

Tout un monde fraternise autour d'un liquide noir, d'une provenance aussi peu nationale que possible. Chaque catégorie sociale a ses usages propres en la matière. Et, puisque nous sommes ensemble, accompagnez-moi, si vous le voulez, chez les Dariel.

ILS habitent au cinquième, sur la cour, dans une grande construction à petites cases, dites appartements, près de la République. C'est un ménage de petits fonctionnaires, dont l'âge se situe autour de la quarantaine. Il travaille à l'enregistrement. Elle complète les revenus familiaux en pratiquant la coiffure clandestine en chambre. Le moment du café, ici, est bihebdomadaire : le samedi et le dimanche. Le dimanche, Mme Dariel force la dose de café et sort ses deux bouteilles de liqueur, une de cassis, l'autre d'un cognac « presque aussi bon » que celui d'une vraie grande marque.

Le samedi, Dariel détient un riche potentiel d'héroïsme verbal. L'excitation d'une matinée laborieuse, la perspective d'un nonchalant après-midi et l'exaltation procurée par le café se conjuguent non sans lyrisme. C'est l'heure des projets fabuleux, des « options fondamentales » ; 4 CV ou 2 CV, sports d'hiver, excursions, etc. Il parle avec indulgence de ses collègues. Pour ses chefs, passons. Son ami André est « gentil, mais d'une négligence » !

Mme Dariel, qui va et vient, écoute d'une oreille distraite. Cependant, à une invitation aussi caractérisée que peut-elle répondre sinon : « Je t'ai toujours dit qu'il était un peu « zin-zin. »

Le dimanche hésite entre la béatitude d'un café-cognac longuement dégusté dans le calme de l'appartement et la course contre la montre qui permettra d'arriver en temps voulu au Parc des Princes, à Buffalo, au stade de Saint-Ouen ou au Vel' d'Hiv'. Cela dépend de l'état respectif des économies, de l'installation électrique, du programme de modernisation ménagère et de l'intérêt (très discuté) des journaux.

PRÈS du Champ-de-Mars. Atmosphère totalement changée. Fleurs, tapis (mités), rideaux, doubles rideaux (jaunis). Nous sommes chez les Flavigny. Lui, architecte bien connu naguère, aujourd'hui hors d'activité. Elle, de la fortune personnelle. La fortune date d'autrefois. Laminée par les dévaluations. On a conservé l'appartement, qui exigerait trois domestiques. On s'en tire avec une bonne à tout faire, maussade, et une large contribution de chaque membre de la famille. On continue de recevoir, de temps à autre, en comptant les petits fours. On vient de déjeuner ou plutôt de faire semblant de déjeuner, en compagnie des deux filles, Jacqueline, dix-huit ans, Monique, seize ans, et du fils, Jean, quatorze ans. On s'installe dans des fauteuils pour prendre le café. Il est médiocre, très médiocre même. Flavigny est sombre.

« Pourquoi, diable ! avoir choisi le droit ? s'exclame-t-il, s'attaquant à Jacqueline. Le Palais est bondé d'avocats sans cause. Me Polin (l'avoué familial) me le disait ce matin même. Un bon secrétariat de direction, la connaissance de deux ou trois langues étrangères et un solide appui pour entrer dans un de ces organismes internationaux qui pullulent, voilà la vérité !

— 'R'voir, 'pa, répond Jacqueline, dont la vocation juridique est d'autant plus inébranlable qu'elle a noué d'agréables relations avec d'inséparables amis, à la Faculté. J'ai un cours à 3 heures et, tu sais, le droit mène à tout. »

Monique entre en scène :

« 'Pa, Gisèle et Françoise partent pour l'Autriche, aux vacances de Pâques... Avec tout un groupe de jeunes... Ça coûte trois fois rien... Tu ne voudrais pas que j'y aille aussi ?

— Bien entendu, je le voudrais...

— Elle est folle, grommelle Jean... Les filles sont folles. »

Le père regarde son fils avec espoir. Celui-ci enchaîne :

« On peut tout aussi bien s'amuser à Paris... Mais je ne peux vraiment plus continuer le tennis avec mon vieux « clou » de raquette... Tous mes amis en ont d'ailleurs deux ou trois... C'est pour cela qu'ils font des progrès... Et je te prie de croire que le professeur s'intéresse à eux ! »

Flavigny hausse les épaules. Mme Flavigny, doucement :

« Ce matin, dans le journal, j'ai lu une annonce intéressante dans les « Echanges d'appartements... » Nous pourrions peut-être voir. »

Flavigny termine sa tasse de café, soupire. L'avoué était pessimiste...

Dieu, que ce café est mauvais !

DES jeunes, les Dubois. Dynamiques, le vent en poupe. Il est ingénieur. Elle est ingénieur. Ils ont l'avenir devant eux et des familles derrière eux. Je veux dire, des familles solides. Ils travaillent dans deux entreprises différentes. Au total, des revenus substantiels, au prix, il est vrai, d'une activité débordante. L'heure du café ? La minute du café, voulez-vous dire ! Ça ne traîne pas. Si le café est bon ? Oui, non, sais pas. Pas le temps. Vous aviez été invité ? On ne vous met pas à la porte, on part avec vous. La voiture attend en bas, l'usine attend la voiture ou l'ingénieur. Les deux peut-être ?

« Vous allez où ?

— De l'autre côté. »

Car c'est le seul moyen de ne plus entendre parler de productivité comparée.

CHEZ un homme politique, c'est un moment de réflexion. Un des rares de la journée. Il permet de supputer des chances, d'échafauder des combinaisons.

« Leroy ? vraiment fatigué... Ne

plus miser sur lui. Je l'ai trop vu ces temps derniers. Il faut veiller à ses relations, elles vous marquent comme au fer rouge. Blanc ? pas mal. Il a les dents longues ; mais il manque d'expérience. A tenir en réserve. Au Frigidaire. A revoir dans deux ans... Jolly? Se confirme. Intelligent, prudent, souple. Mauvais orateur ? Oui, bien sûr ; cela peut s'arranger... Au fait, nous pourrions nous compléter... Du sens national, avec cela, et même du caractère. Presque trop. J'exagère sa souplesse. Il est parfois un peu butor. Pas agréable de rapports, c'est vrai. Il doit y avoir là-dessous un foie taquin ou un début d'ulcère gastrique, ça s'opère... »

A ce point de sa méditation, l'homme politique se souvient de l'existence de sa femme et même de sa présence.

« Il faudrait inviter Jolly. Tâche donc d'organiser quelque chose d'un peu amusant, de grouper des gens qu'il aimerait voir, de jolies femmes, enfin débrouille-toi.

— Mon ami, ne m'avais-tu pas dit que Jolly était impossible ?

— Comme tu exagères ! Jolly a des excuses : sa santé, des soucis familiaux, qui sait ? Il faut être indulgent, que diable !... Et il monte ! »

Il y a de la mauvaise foi à laisser entendre que chaque jour, en dégustant son café, l'homme politique français envisage de changer de gouvernement. C'est médire de son imagination. En fait, il y pense beaucoup plus souvent. Tout au moins si j'en crois une consœur britannique. Sa passion anti-filtre lui inspire l'idée que le temps de voir passer l'eau suffit aux Français à renverser trois gouvernements. Elle croit aussi que le filtre n'a qu'une utilité réelle : brûler sévèrement le patient assez curieux pour regarder « où ça en est ». Accessoirement, il fait du café. A condition, bien entendu, que, particulièrement résistant à la chaleur, le patient n'ait pas tout renversé, en général sur ses chausses, en renversant une chaise et en poussant de gros jurons.

En fait, la France est un des rares pays à utiliser les filtres individuels. Ils se cachent, il est vrai, lors des réceptions. On se contente de servir alors un café tout à fait imbuvable, qu'il faut absorber sans laisser paraître la moindre marque de réprobation. Comme c'est là un des signes distinctifs de l'homme bien élevé, les maîtresses de maison s'en donnent à cœur joie. Soyons juste. La France est à mi-chemin entre le mauvais café intégral, dont se délectent les Allemands et les Nordiques, et les paradis des vrais amateurs. Ceux-ci sont bien connus. Ce sont Rome, Vienne, Damas, Istamboul, Lisbonne. Quelques autres endroits ont des titres de noblesse plus discutables.

Les Américains accomplissent, par exemple, l'incroyable tour de force d'acheter, en grains, les meilleurs cafés du monde et de les transformer en un liquide étrange, acidulé, de saveur extravagante. Ils ont inventé le café soluble, extrêmement pratique, en particulier pour ceux qui s'accommodent du goût du vitriol. Ils n'ont pas convaincu ceux qui débattent des mérites respectifs du café turc et du café viennois. Car c'est à Vienne, au XVII[e] siècle, que l'un des héros qui se distinguèrent lors du siège de la ville par les Turcs eut l'idée de corriger la méthode turque ou, plus exactement, arabe. Il a ouvert là une grande discussion. Une de celles que l'on souhaiterait de voir s'éterniser. Car il s'agit là d'une bien délicieuse compétition, beaucoup moins futile qu'il ne paraît.

L'HEURE DE MOINDRE RESISTANCE DES PARENTS aux projets des enfants. C'est un moment parfois difficile pour le chef de famille, toujours soumis à des attaques convergentes ! M. Flavigny croit très peu aux vertus de détente de l'heure du café... Mais heureusement elle n'est pas toujours aussi sombre.

Marché aux frivolités

FRIVOLITES, ce mot charmant désigne de charmantes choses qui tiennent une grande place dans l'élégance féminine. Judicieusement choisis, les colifichets apportent à la toilette des accents et des rehauts indispensables. Ils n'ont pas seulement d'ailleurs un rôle de parure. Certains constituent en outre d'utiles accessoires. Le goût de chacune se révèle dans ces objets si divers grâce auxquels s'affirme la personnalité d'une femme.

JEAN DESSES ouvre dans son immeuble de l'avenue Matignon un « Bazaar », où les femmes trouveront tout ce qu'elles peuvent désirer pour leur habillement et leur parure, à des conditions adaptées le plus possible aux exigences actuelles. Décoré par Victor Grandpierre, le « Bazaar » est une sorte d'écrin précieux dont les murs, tendus de reps pékiné caramel, sont agrémentés de niches et de vitrines de glaces dans un cadre blanc et or. Dans ce décor raffiné, les vendeuses présentent (à gauche) chapeaux, gants, bijoux, sacs, écharpes, bas, des cadeaux qu'on aime à offrir ou à recevoir.

UN AUTRE ASPECT DU « BAZAAR » DE JEAN DESSES. Des appliques de bronze doré, supportant des abat-jour ivoire, diffusent une lumière douce, qui met en valeur les articles, ingénieusement disposés. On ne trouve pas seulement ici les colifichets et les accessoires de la toilette, mais aussi une collection très complète de robes, de manteaux, de tailleurs, de fourrures, modèles conçus pour toutes les circonstances et pour toutes les heures de la journée. Car le but recherché par Jean Dessès est de mettre l'élégance à la portée d'un nombre de femmes toujours plus grand.

LA RENTREE DE CHANEL était un événement attendu avec une grande curiosité, car l'on n'avait pas oublié la place considérable qu'elle tint dans la haute couture parisienne et l'originalité de ses créations. Le souvenir de ce temps glorieux plane sur la collection qu'elle a présentée et qui reporta les invités vingt-cinq ans en arrière. Quelle influence aura ce retour au passé ? Tandis que les mannequins défilaient devant un public extrêmement attentif, la créatrice des modèles s'était installée, sans être remarquée de personne, sur un escalier où notre dessinateur l'a surprise.

JANETTE COLOMBIER innove en matière de coiffure. Elle propose ce qu'elle appelle la ligne cœur. Toutes les toques semblent des cœurs ouverts ou fermés. Et ce sont les pointes de ces cœurs qui font tenir les chapeaux derrière la tête en laissant les cheveux bien dégagés. Autre chapitre des chapeaux : il concerne les cloches, les canotiers, tous les chapeaux à bord. Janette Colombier leur substitue des plateaux maintenus et soulevés derrière.

GERMAINE LECOMTE a, elle aussi, le grand souci de présenter dans sa « boutique » aux femmes averties des modèles qui soient une réplique des grandes collections couture. Les jeunes et jolis mannequins, vêtus plus court selon la tendance de cette saison, font valoir les agréments de ces modèles, que complètent les mille brimborions qui contribuent à parfaire l'élégance féminine ; écharpes, sacs, gants, bibelots, les dernières créations frivoles de Paris sont rassemblées ici et font de cette « boutique » un carrefour de tentation.

UNE GRANDE VOLIERE, telle est l'impression que donne la boutique de Janette Colombier. Très souvent faits de plumes, les chapeaux que la modiste accroche ont l'air d'oiseaux sur leurs perchoirs. Et dans ce cadre fleuri la cliente hésite, perplexe, entre tant de modèles qui rendent le choix difficile.

LA « BOUTIQUE » DE GERMAINE LECOMTE (ci-dessous) est une fenêtre ouverte sur un des plus beaux paysages du monde : les jardins des Champs-Elysées. Tout est ici judicieusement calculé pour créer une ambiance d'une intimité raffinée, où le jeu des miroirs reflète femmes et lumières.

M. HIRSCH « PENSE » EUROPÉEN

M. HIRSCH
Commissaire général au Plan
depuis septembre 1952.

NE en 1901, marié, quatre enfants. Ingénieur civil des Mines en 1919. Il travaille aux Etablissements Kuhlmann de 1924 à 1940. Cette dernière année il rallie les Forces françaises libres, à Londres. C'est à cette époque qu'il connaît M. Jean Monnet, avec qui il collabore à Alger, en 1943. On le voit ensuite présider à Londres le Comité français des approvisionnements. Il représente la France, de 1946 à 1952, au Comité économique européen et exerce simultanément les fonctions de commissaire général adjoint au Plan, aux côtés de M. Jean Monnet, alors commissaire général. A celui-ci il doit, dit-il dans le privé, une conception dynamique de l'Economie, opposée à la conception d'un système statique, essentiellement fondé sur la protection douanière.

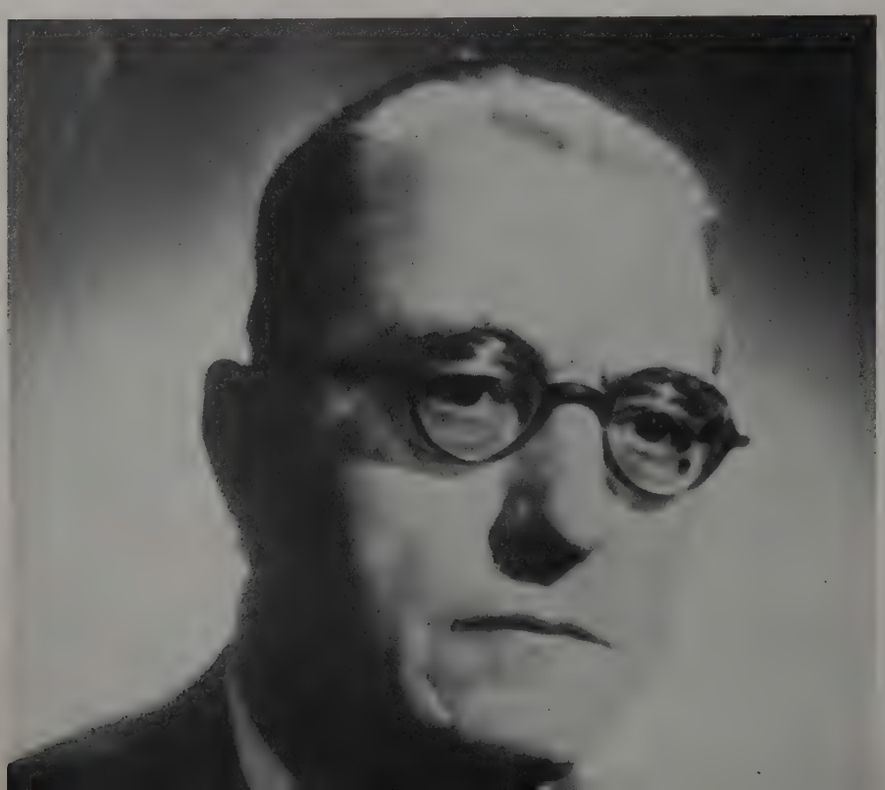
Trait caractéristique : fuit toute publicité.

M. VERGEOT : « IL EST TEMPS QUE LA FRANCE TRAVAILLE »

M. JEAN VERGEOT
Commissaire général adjoint au Plan
depuis décembre 1952.

NE en 1896, docteur en droit, diplômé de l'Ecole des sciences politiques, auteur d'un ouvrage sur le saint-simonisme et le crédit. Inspecteur général de l'Economie nationale depuis la création de ce corps, en 1946.

Participe à la rédaction de la « Revue d'économie politique » tout en assumant une carrière bancaire qui le fait notamment collaborer au règlement des dettes ottomane et yougoslave et à la stabilisation de la livre turque. Etablit, pendant l'occupation, le compte des prélèvements allemands et italiens, puis rapporteur général de la Commission des dommages et réparations. Appelé par M. Jean Monnet en qualité de directeur des services économiques du Plan. Secrétaire général du Commissariat et enfin commissaire général adjoint. Officier de la Légion d'honneur.



POURQUOI

Nous avons montré, dans notre dernier numéro, la situation de l'agriculture. Ce n'est pas un tableau riant. Celui de l'industrie de transformation ne l'est pas davantage, et c'est normal. Dans un pays comme le nôtre, à double vocation agricole et industrielle, le marasme de l'agriculture engendre le marasme industriel aussi sûrement que le nuage, la pluie, et l'inverse est aussi exact.

En péril sur un marché intérieur raréfié, l'industrie de transformation se sent encore moins à son aise sur les marchés extérieurs : ses prix de revient sont de 15 à 30 % supérieurs à ceux de ses concurrents étrangers. De divers côtés on propose des remèdes à un mal qui risque d'affecter la communauté française au degré le plus aigu.

*
**

Pourquoi avoir choisi l'industrie de transformation plutôt qu'une autre ? Les activités très variées que l'on groupe sous ce vocable emploient 2.500.000 travailleurs, soit 40 % des effectifs globaux de notre industrie. Elles réalisent 5.000 milliards de chiffre d'affaires par an. A l'inverse de la sidérurgie, des industries productrices d'énergie (charbonnages, électricité, gaz, carburants liquides) et des transports, qui ont bénéficié d'un gros effort d'équipement dans la période 1946-1953, les industries de transformation ont, en matière de modernisation, un retard considérable. Celui-ci, peu apparent tant que la concurrence internationale est restée faible, comme ce fut le cas jusqu'en 1951, est devenu extrêmement dangereux sitôt que l'offre l'a emporté sur la demande. Il a fait alors sentir ses effets non seulement dans son domaine propre, mais dans tous ceux qui, de près ou de loin, sont ses clients. L'agriculture pâtit, pour l'achat des moyens de production qui lui sont indispensables, des prix élevés de l'industrie de transformation ; voit à son tour ses prix de revient se gonfler et, par suite, ses débouchés extérieurs se réduire ; restreint en conséquence ses commandes à l'industrie et accélère ainsi le développement de la crise.

Sur la réalité de celle-ci, aucun doute possible. En 1951 nous avions libéré 75 % de nos importations privées, devançant certains des seize autres pays membres de l'O.E.C.E., qui s'étaient montrés

LES INDUSTRIES DE TRANSFORMATION

QUI EMPLOIENT 40 % DES EFFECTIFS GLOBAUX DE L'INDUSTRIE,

CRAIGNENT LA RÉALISATION D'UN MARCHÉ EUROPÉEN

PAR RENÉ BRANELLEC

plus prudents en matière de libération. En février 1952 nous ramenions à 8 % la proportion des importations libres, alors que tous les autres pays poursuivaient leur progression. Sur les instances de nos partenaires nous avons relevé la proportion, en fin 1953, à 20 %. Dans la liste officielle des produits libérés on remarque des articles tels que « cheveux bruts, vessies natatoires, sabots d'animaux, ongles, becs et griffes, écume de mer, débris et tessons de poterie, etc. ». Quand on sait, en outre, que la « libération » consiste simplement à rendre automatique l'octroi des licences d'importation et ne touche en aucune façon les tarifs douaniers, on mesure l'étourdissante audace de notre politique de commerce extérieur.

Il y a pire : cette pusillanimité est motivée. Sauf exception, notre industrie a quelque peine à « étaler » des tarifs étrangers même artificiellement redressés par le biais des droits de douane ; en sorte que les seize groupes de travail de la Commission des industries de transformation du deuxième plan ont été unanimes à reconnaître qu' « une libération inconditionnelle des échanges placerait aujourd'hui l'industrie française dans une situation extrêmement grave ».

Comment sortir notre industrie du marais où elle s'enlise ?

*
**

Le Commissariat au Plan répond, ici comme pour l'agriculture : « La seule voie de salut est l'expansion. » Ce qu'il en coûtera ? 900 milliards de francs en cinq ans. Et M. F. de Clinchamps, rapporteur de la Commission du Plan, précise : « Si les travaux de modernisation correspondant aux investissements n'étaient pas réalisés... toutes les mesures proposées par ailleurs, réformes internes des entreprises, réforme des professions, réformes administratives mêmes... seraient vaines. Bien plus, sans l'appui nécessaire de moyens de financement suffisants, le découragement qui suivrait l'effort d'organisation considérable que doivent accomplir les entreprises et les administrations risquerait de compromettre non pas seulement le deuxième plan, mais tout effort de redressement ultérieur. »

L'expansion est représentée par les objectifs suivants :

Accroissement de la production de 25 à 30 %, de 1953 à 1957 ;

Accroissement des exportations de 40 % pendant la même période.

La possibilité matérielle d'atteindre le premier objectif n'est pas en cause : dès maintenant, notre industrie de transformation, avec son équipement actuel, serait capable de fournir une production supérieure de 30 % à celle de 1953. *Mais à quel prix ?* C'est le problème. Il ne suffit pas de produire, il faut vendre. Et le second objectif sera atteint pour autant que nos prix de revient seront abaissés. Ils ne peuvent l'être sensiblement avec un matériel désuet.

La comparaison du parc des machines-outils en France, aux Etats-Unis et en Allemagne donne les résultats suivants :

	France	Etats-Unis	Allemagne
Machines de moins de 10 ans	30 %	57 %	30 %
Machines de 10 à 20 ans.	17 %	22 %	39 %
Machines de 20 ans et plus	53 %	21 %	31 %

L'industrie française peut trouver sur le marché intérieur la plupart des machines nécessaires à sa modernisation. Mais comment financer les 900 milliards qui permettraient de réduire à 34 % la proportion des machines de plus de vingt ans ?

*
**

Les industries de transformation composent un ensemble très divers. Elles utilisent des matières premières et des techniques de fabrication différentes d'une branche à l'autre. A côté d'activités concentrées, comme l'automobile, on en trouve où la petite entreprise est la règle, par exemple l'ameublement ou l'habillement. Leurs préoccupations sont donc fort variées. On a divisé ces industries en deux grands groupes. Le premier, celui des industries mécaniques et électriques, comprend les industries de la machine-outil, la mécanique de précision et l'optique, le matériel de levage et de manutention, la machine agricole, le matériel roulant de chemin de fer, la fonderie, l'automobile, la construction électrique et, enfin, les industries mécaniques produisant des biens de consommation. Le deuxième groupe réunit, derrière les industries textiles, l'habillement, le cuir, la fourrure, le bois, le papier et les industries diverses.

On ne peut songer à « pousser » uniformément la production dans toutes les branches. Il faut en effet tenir compte de l'orientation nouvelle de la consommation. En France, de même qu'aux Etats-Unis, les textiles progressent beaucoup plus lentement que les industries mécaniques et, à l'intérieur de la branche des textiles, les fibres synthétiques ont en bonne partie détrôné les fibres naturelles. Ce qui soulève des problèmes financiers et humains. On estime que l'effectif total du premier groupe, en 1957, dans la perspective du Plan, s'élèverait à 1.241.000 salariés (non compris l'artisanat), en augmentation de 119.000 sur l'effectif de 1952. En revanche, dans le second groupe des industries textiles et diverses, c'est à une diminution de 60.000 travailleurs que l'on s'attend, malgré la politique d'expansion. Il faudra « reconvertir » cette main-d'œuvre devenue excédentaire et s'inspirer de l'accord très important signé, en vue de surmonter au mieux cet obstacle, par les patrons du textile et les représentants de la C.G.T.-F.O., de la C.F.T.C. et de la C.G.C.

Les besoins en machines-outils

M. LOUVEL A UN SOUCI : ÉVITER LA CRISE SOCIALE

M. JEAN-MARIE LOUVEL
Ministre de l'Industrie et du Commerce.

NE à La Ferté-Macé (Orne) en 1900. Polytechnicien diplômé de l'Ecole supérieure d'électricité, il fut longtemps spécialisé dans la construction de centrales thermiques et hydrauliques, de réseaux de transport d'énergie. Il travailla également à l'électrification des chemins de fer en France, dans les territoires d'outre-mer et à l'étranger.

Capitaine d'artillerie, il participe au combat de Dunkerque en juin 1940 et se voit décerner une citation à l'ordre de la brigade.

Il débute dans la carrière politique lors des élections municipales de 1945 ; maire du Vésinet le 18 mai 1945, il abandonne son activité industrielle pour se consacrer à la vie politique. Député du Calvados le 21 octobre 1945, réélu le 2 juin 1946 puis le 10 novembre 1946 en tête de la liste du M. R. P.

Membre de la Commission de la Production industrielle à l'Assemblée nationale, il en est élu président et intervient notamment dans la discussion sur la loi de nationalisation et dans le débat relatif à l'équipement et à la modernisation du pays.

Président du conseil supérieur de l'Electricité et du Gaz en juin 1949, M. Louvel est nommé par M. Georges Bidault, en 1950, ministre de l'Industrie et du Commerce en remplacement de M. René Lacoste, démissionnaire. Il a conservé ce poste dans le cabinet de M. Queuille puis dans les cabinets de M. Pleven (juillet 1950-mars 1951) et de M. Queuille (mars 1951-juillet 1951). D'août 1951 à janvier 1952 il occupe le poste de ministre de l'Industrie et de l'Energie dans les cabinets Pleven et Faure, puis de l'Industrie et du Commerce dans le cabinet Pinay (mars-décembre 1952), de l'Industrie et de l'Energie dans le cabinet Mayer, et de l'Industrie et du Commerce dans le cabinet Laniel (juin 1953).

Les représentants de la « tendance prudente » de l'industrie se félicitent vivement de l'action persévérante de M. Louvel. Ceux qui estiment excessif le protectionnisme français actuel souhaiteraient de voir le ministre s'engager avec plus de résolution sur la voie de l'intégration économique européenne.

et matériels annexes du premier groupe ont été évalués à 455 milliards ; ceux du second, à 445 milliards. Ce qui donne une proportion des investissements au chiffre d'affaires de 4 % en moyenne pour le premier groupe et de 3,6 % pour le second. L'autofinancement couvrirait, croit-on, environ 450 milliards sur les 900 exigés par le programme. Les 450 autres sont attendus du crédit. Le crédit à court terme est, dans la majorité des cas, un secours d'extrême urgence, très onéreux. Le long terme est insuffisant. Le crédit à moyen terme, outre qu'il est cher, soulève des objections de la part des économistes classiques à cause des risques d'inflation et de crise qu'il comporte. L'étroitesse actuelle du marché financier laisse cependant présumer que c'est au moyen terme qu'il faudra recourir pour trouver la plus grande part des 450 milliards nécessaires.

La contre-partie attendue de ces investissements réside dans un accroissement annuel de la production d'environ 1.200 milliards en fin d'exécution du plan. La commission remarque que les seules taxes à la production, si l'objectif est atteint, rapporteraient au Trésor des recettes supérieures à 200 milliards par an, à partir de 1957. Au reste, l'accroissement de production commencerait avant 1957 et, d'autre part, les crédits de modernisation ne seraient utilisés que progressivement. En sorte que le poids sur la monnaie de l'ensemble de l'opération n'excéderait jamais 200 milliards par an. C'est exactement à cette somme qu'est évalué le crédit occulte mis à la disposition des entreprises les moins saines pour l'arriéré de la Sécurité sociale et du fisc.

***

Un matériel, si moderne soit-il, ne donne tout son rendement qu'avec des méthodes de travail efficaces et à la condition que l'écoulement de la production ne soit pas trop coûteux.

La nécessité d'une modernisation des méthodes et notamment de la spécialisation est mise en lumière par quelques exemples. Dans la tannerie, 85 % des entreprises ont moins de 30 ouvriers ; dans la chaussure, on compte 89 % d'établissements de moins de 50 ouvriers. Sur 16.700 fabriques de confection et de lingerie, 700 seulement ont plus de 50 salariés. Or la profession juge que l'unité minimum de production industrielle doit comprendre au moins 50 personnes. Dans l'ameublement, on a calculé que le nombre d'habitants par fabrique de meubles est de 47.000 en Grande-Bretagne, 35.000 aux Etats-Unis et en Italie, 18.900 en Allemagne et 8.500 en France. Tandis que 600 entreprises suisses produisent 30 millions de montres par an, nos 350 entreprises françaises se partagent la fabrication de 3 millions de montres.

Un regroupement suivi d'une spécialisation des entreprises paraît indispensable. Dans un tel cas, chaque usine renonce à certaines fabrications pour se consacrer à celle à laquelle elle est le mieux adaptée. La nouvelle entreprise issue du regroupement continue à offrir — mais à de meilleures conditions — à la clientèle une variété aussi grande de produits que n'en fabriquaient auparavant les usines dispersées. Le Commissa-

M. MÉTRAL, EUROPÉEN TIÈDE, SIÈGE AU LUXEMBOURG

(COMITÉ CONSULTATIF)

M. ALBERT-R. METRAL
Président du Syndicat général des industries mécaniques et transformatrices des métaux.

POLYTECHNICIEN et ingénieur des Mines, devient en 1923 l'élève puis le collaborateur scientifique du professeur Paul Painlevé, qu'il remplace, dans la chaire de Mécanique des fluides, en Sorbonne. Professeur à l'Ecole de l'air puis au conservatoire des Arts et Métiers.

Ses travaux scientifiques concernent particulièrement la mécanique rationnelle, l'aérodynamique, l'électronique, les machines-outils et les questions de mécanique moderne. Auteur de plus de cent ouvrages et communications à l'Académie des sciences.

M. Métral a représenté fréquemment la France dans un grand nombre de conférences techniques ou scientifiques. Mobilisé en 1939 comme capitaine d'aviation, il est rappelé des armées en mars 1940 pour occuper auprès du ministre de l'Air, M. Laurent-Eynac, le poste de conseiller technique du gouvernement. Quitte la France en 1941 pour les Etats-Unis, puis l'Afrique du Nord, où il crée la Compagnie d'entreprises et de constructions industrielles africaines. Mobilisé à nouveau en 1942, il obtient une brillante citation lors du débarquement américain à Casablanca.

Actuellement président-directeur général de la Société des ateliers G. S. P., importante entreprise de construction de machines-outils.

Représente une tendance prudente en matière d'élargissement des marchés. Membre du Comité consultatif du pool charbon-acier, il en a été élu vice-président.

riat demande que soient supprimées les difficultés (d'ordre fiscal, financier ou psychologique) qui ont jusqu'à présent gêné les fusions et les regroupements.

La productivité résulte de la mise en œuvre des méthodes d'organisation scientifique du travail. Dans la construction électrique la production par heure d'ouvrier est passée de 100 en 1938 à 120 en 1950, pour atteindre 129 en 1951, et ce niveau n'est aucunement considéré comme un plafond.

Ce sont les entreprises les plus concentrées qui ont fait l'effort le plus sérieux. En revanche, dans les petites et moyennes entreprises, tout ou presque reste à faire dans ce domaine. Mais si les grosses firmes se sont attachées à résoudre les problèmes techniques de la productivité, très rares sont celles qui ont étudié les facteurs humains. La nécessité de restituer au travail sa valeur humaine commence toutefois à être comprise. On admet de plus en plus que *l'effort d'organisation ne porte tous ses fruits que si le personnel prend conscience de l'efficacité de cet effort et du profit qu'il peut en retirer.*

C'est tout le problème du « climat social ». Nombre de malentendus et de conflits eussent été peut-être évités si le personnel avait été mieux informé des obstacles rencontrés par la direction de l'usine et des raisons qui l'avaient conduite à prendre telle ou telle décision. Les comités d'entreprise pourraient jouer un rôle important en cette matière.

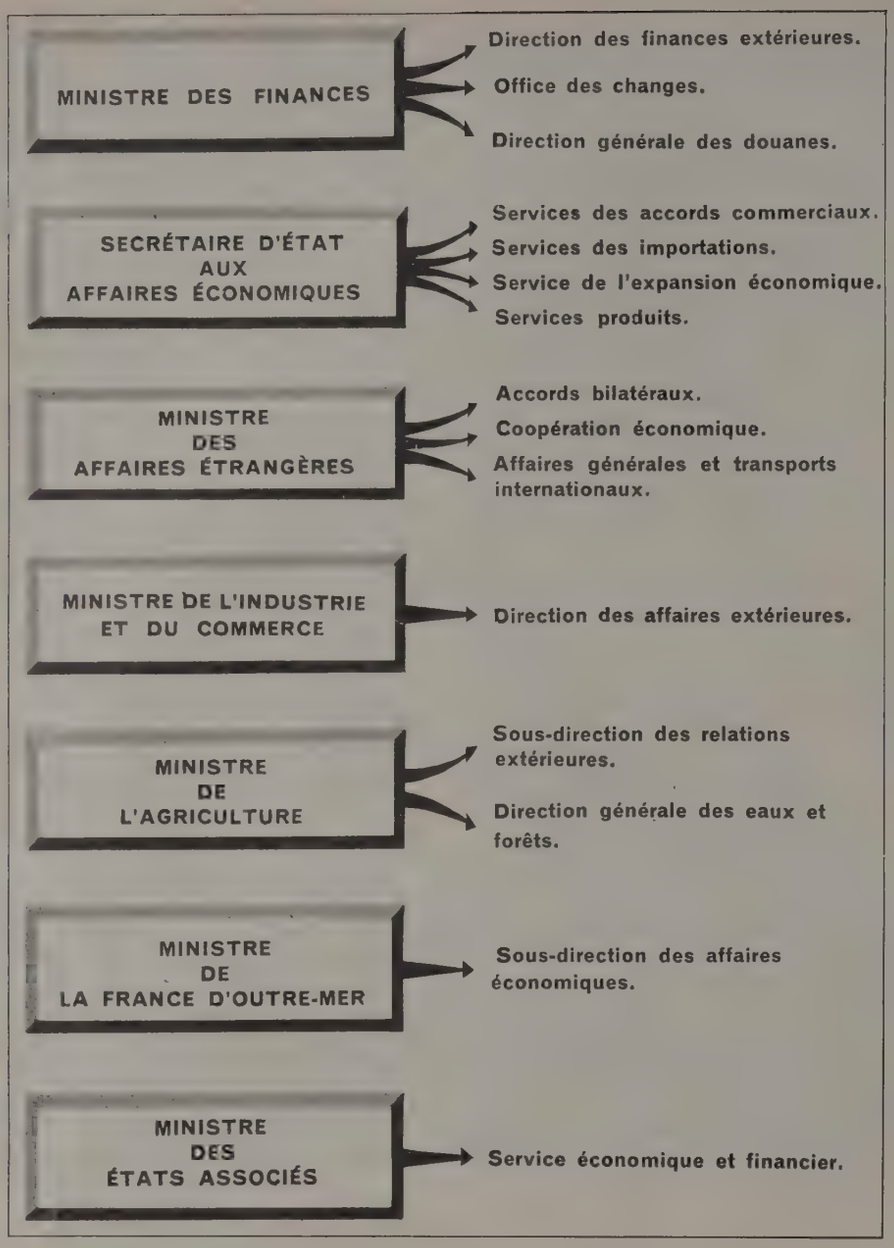
L'intéressement du personnel aux résultats obtenus par la productivité est essentiel. Une fois le climat social amélioré, l'action technique développe toute sa valeur. L'organisation des manutentions et des circuits que suivent dans les usines les matières et les produits est un des facteurs-clefs. Dans la fonderie, par exemple, les manutentions représentent cent à deux cents fois le poids des pièces terminées.

La productivité n'assure une baisse substantielle du prix de vente et, par suite, l'expansion du marché que si elle s'exerce d'un bout à l'autre de la chaîne de production et de distribution. Souvent, dans le prix de revient d'un produit, les frais de main-d'œuvre ne représentent pas plus de 30 %. A supposer que l'on réduise de 10 % cette part de main-d'œuvre, le prix de revient ne diminuera que de 3 %. Il faut donc que les industries fournissant les matières premières fassent un progrès de même nature et qu'enfin les circuits de distribution ajoutent leur apport.

Lors de la dernière campagne de baisse des prix, les industriels de la quincaillerie opérèrent des réductions de 5 à 25 %. Elles se traduisirent pour le consommateur, après un certain délai, par 5 % de baisse. Cela provient, en partie, de l'importance des stocks des commerçants, en partie du nombre excessif de ces derniers. *Il y a aujourd'hui 12 % de plus de points de vente qu'en 1938.* Quant au volume excessif des stocks, une normalisation des produits, qui faciliterait la fabrication et le réapprovisionnement, est le remède préconisé par le Plan.

⁂

Les experts se sont prononcés pour une réforme fiscale supprimant les inégalités actuelles qui



DEUX SYSTÈMES :

le britannique
dirigé par un homme d'affaires :
efficace →

le français
dirigé par sept ministères :
← inefficace

L'ORGANISATION française actuelle est caractérisée par sa lourdeur et son peu d'efficience. Sept ministères sont constamment appelés à intervenir dans la politique commerciale extérieure. Chacun a ses conceptions propres, « sa » doctrine. Les rivalités entre grands fonctionnaires se traduisent trop souvent par une lenteur anormale dans les négociations.

En plus des principaux services ministériels figurant au tableau ci-contre, la direction des Relations économiques extérieures (D. R. E. E.) doit consulter à l'occasion un certain nombre d'autres organismes de moindre importance. C'est, par exemple, la direction des Pêches maritimes, au secrétariat d'État à la Marine marchande ; le service de la Pharmacie, au ministère de la Santé publique ; les différents bureaux techniques de l'Aviation civile et militaire et du ministère des Transports.

Enfin, relèvent également de la D. R. E. E. : le Centre national du commerce extérieur, le Comité permanent des foires à l'étranger et le Comité national des conseillers du commerce extérieur de la France.

résultent de la législation ou de la fraude ; pour une action collective des industriels qui leur permettrait de résoudre les problèmes dépassant les moyens des entreprises isolées (études de marchés, échanges d'expériences, recherche, normalisation, qualité, prospection des marchés étrangers, etc.) ; pour le développement de la vente à crédit dans les secteurs qui présentent des signes de fléchissement ou une capacité de production insuffisamment utilisée ; enfin, pour l'adoption d'un « esprit exportateur ».

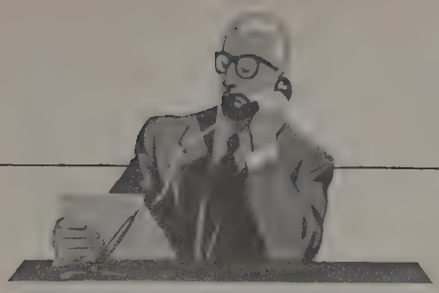
Quand nous aurons signalé le souci témoigné par l'ensemble de la Commission à l'égard de la formation professionnelle, qui, dans son état présent, est organisée sans lien assez étroit avec les industries intéressées, nous aurons résumé dans ses grandes lignes la « thérapeutique » mise au point par la rue de Martignac, avec l'aide de représentants éminents des diverses branches, pour essayer de sauver l'industrie française de transformation.

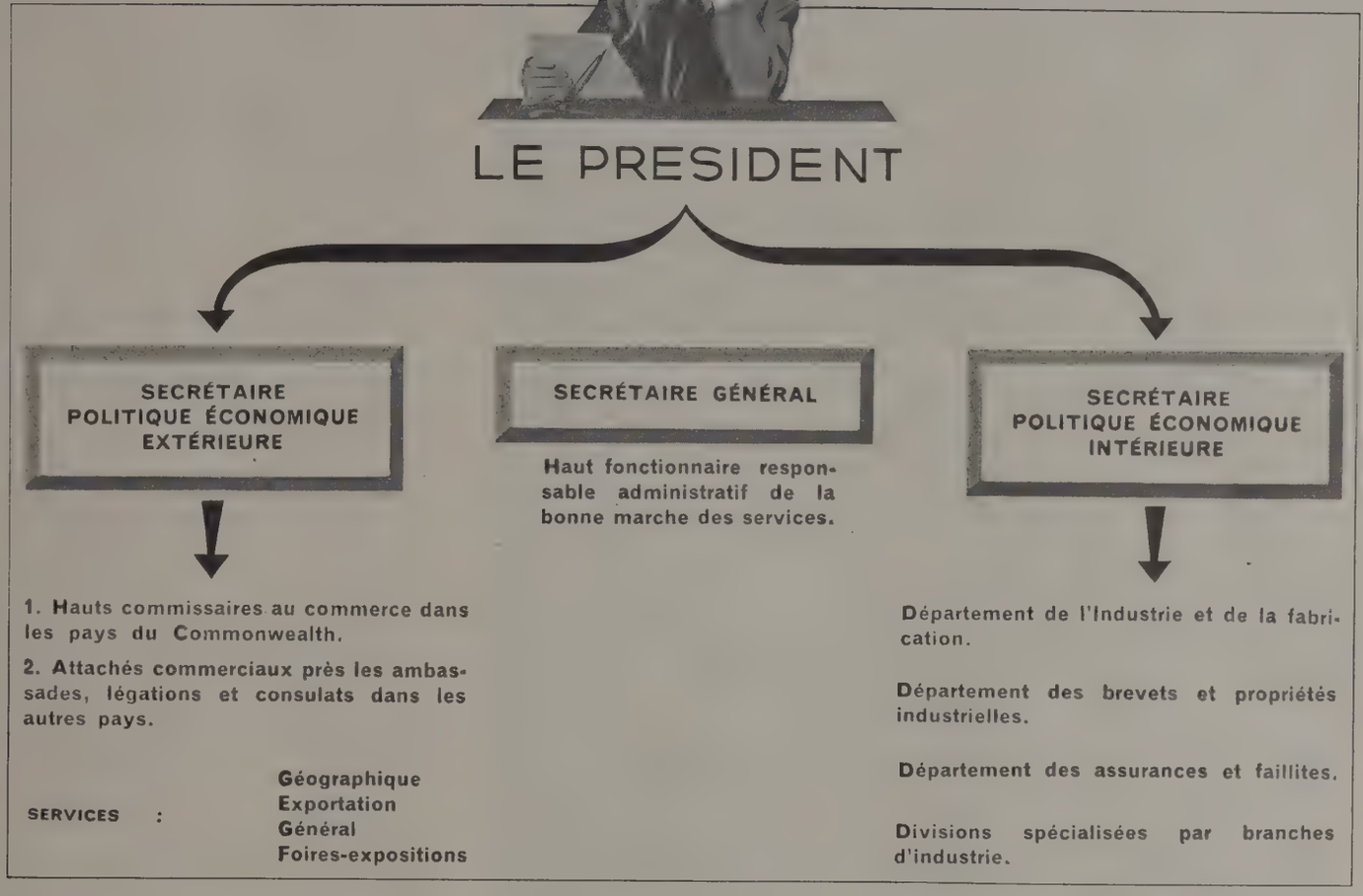
« Pourquoi, s'impatientent certains, ne pas laisser l'industrie se sauver elle-même ? Elle sait mieux que quiconque ce qu'elle doit faire pour cela. Il est irritant de voir de purs théoriciens prescrire une ordonnance que peuvent approuver quelques praticiens — séduits par la technocratie — mais que la grande masse des intéressés regardent d'un œil soupçonneux. Du reste, l'industrie n'a pas attendu la loi et les prophètes pour effectuer, en 1953, un redressement sensible du commerce extérieur. Notre déficit commercial global a été ramené à 51,4 milliards alors qu'il avait atteint près de 176 milliards en 1952. »

***

Cette réduction du déficit du commerce extérieur ne doit pas faire illusion. Par rapport à 1952, les exportations vers l'étranger (à l'exclusion des territoires de l'Union française) ont augmenté de 68,3 milliards, grâce, en bonne partie, à l'aide à l'exportation. Mais l'amélioration du bilan vient surtout d'une forte baisse des importations en provenance de l'étranger (138,6 milliards par rapport à 1952). Cette baisse s'explique : 1° par une chute des prix des matières premières sur les marchés internationaux ; 2° par la constitution en France, en 1951 et 1952, de stocks importants de matières premières. Il serait imprudent de croire que le progrès enregistré en 1953 pourrait se poursuivre dans les prochaines années avec le même brio si nous conservions inchangées des structures de production et de distribution vieillies, qui provoquent l'étonnement des étrangers.

Une industrie figée y contribuerait avec d'autant plus de difficulté que la seule politique agricole apparemment raisonnable — fondée sur l'expansion et l'exportation — implique, qu'on le veuille ou non, la fin du protectionnisme industriel, tout au moins sous sa forme la plus restrictive.





LE Board of Trade est, avec ses organismes affiliés, le centre nerveux du commerce britannique. Il a à sa tête un « président », choisi parmi les industriels. Il a rang de ministre, est responsable de l'ensemble de la politique économique à l'égard du Parlement. Il est aidé dans sa tâche par deux personnalités (également choisies dans le monde des affaires), qui ont rang de sous-secrétaires d'État : le responsable de la politique économique extérieure ; le responsable de la politique économique intérieure. Seul haut fonctionnaire, le secrétaire général est le responsable administratif de la bonne marche des divers services.

Au bureau central de Londres sont adjoints douze bureaux régionaux et des bureaux départementaux, les uns et les autres organisés sur le modèle du bureau central. Ainsi, toute la vie économique du pays est régie par un seul organisme, qui donne à l'observateur étranger l'impression d'une énorme entreprise industrielle et commerciale privée.

A la vérité, tout concourt à nous contraindre au mouvement et, en premier lieu, le simple instinct de conservation. Ceux qui ne possèdent plus cet instinct à un degré suffisant, parce qu'ils se sont endormis à l'abri d'un protectionnisme douillet, risquent de disparaître. Ils rempliront le ciel de leurs cris désolés. *Mais faut-il qu'un pays menacé sacrifie sa chance de survie et d'indépendance au profit de ceux de ses citoyens qui ont décidé de se reposer une fois pour toutes sur des formules périmées ?*

*
**

En 1952, M. Pinay, alors président du Conseil, avait chargé une commission d'experts de rechercher les causes de la disparité des prix français et étrangers. C'était utile. Malheureusement, aucun rapport n'a été publié à la suite de cette enquête, qui, sans doute, tourna court. Mais le problème de la disparité, lui, n'a cessé de s'imposer avec une acuité de plus en plus grande à nos dirigeants. Si bien que M. Edgar Faure a résolu de mener à son terme l'initiative de M. Pinay. Une nouvelle commission, qui réunit des noms connus de l'administration, de la banque et de l'industrie, a commencé ses travaux. Jusqu'où les poussera-t-elle ? Qui d'entre ses membres contesterait toutefois que le véritable secret du mal est le mensonge ?

Un exemple : exprimé en dollars, monnaie de compte, le déficit de la balance des paiements courants entre la zone franc et l'ensemble des pays étrangers ressortissait, pour 1952, à 659 millions de dollars, contre 1.058 en 1951. L'amélioration était sensible... mais illusoire. Si les statistiques de l'Office des changes révélaient une balance commerciale moins déséquilibrée en 1952 qu'en 1951, le déficit, d'après les statistiques douanières, s'était accru. La balance des éléments invisibles faisait notamment état d'une recette de 306 millions de dollars, qui, en fait, venaient, pour l'essentiel, de l'aide américaine. Et tout se réduisait à une astucieuse présentation comptable ! ... qui laissait absolument inchangé le déficit réel de la balance des paiements courants.

Le solde débiteur des paiements courants en 1952 a été couvert, pour la plus grosse part, au moyen des opérations suivantes :

Un endettement de 138 millions de dollars au titre des accords de paiement ;

Une aide extérieure directe pour un montant de 771 millions de dollars se décomposant ainsi : aide américaine, 522 millions de dollars ; crédits de l'Union européenne des paiements (U. E. P.), 199 millions de dollars ; autres crédits étrangers, 50 millions de dollars.

Notre équilibre extérieur continue en fait à dépendre, comme d'une condition fondamentale, de l'aide financière étrangère. Le rapport de la Commission des comptes et budgets économiques de la nation déclare : « Il va de soi qu'un

LE PROTECTIONNISME TRADITIONNEL EST DÉPASSÉ

M. JEAN CONSTANT
représente une tendance dynamique.

NE en 1903, marié, quatre enfants. Polytechnicien de la promotion 1922 et ingénieur civil des Mines. S'est toujours efforcé de combattre un protectionnisme à courtes vues.

Délégué des Industries mécaniques, pendant la guerre, au cabinet de M. Dautry, alors ministre de l'Armement. Il publie, après la libération, de nombreux articles dans le « Bulletin du Syndicat général des industries mécaniques », articles au cours desquels il appelle l'attention sur les réformes qu'il juge indispensables. A la même époque ses interventions au Comité directeur du C. N. P. F. lui valent d'être surnommé par M. René Arnaud, secrétaire général de cet organisme, le « leader de l'opposition de S. M. ».

M. Jean Constant a eu la possibilité, au cours d'une carrière diversifiée, de connaître les divers aspects des questions industrielles et commerciales. Après un passé bancaire, au cours duquel il réalise notamment la réorganisation intérieure de la B. N. C. I. (de 1932 à 1937), il est en fonction dans des entreprises métallurgiques et dans une entreprise de commerce international. Il est aujourd'hui président de l'Association des utilisateurs de produits sidérurgiques.

équilibre ainsi caractérisé est dangereux et, à la longue, intolérable. La relative abondance de dollars dont bénéficie actuellement la France assure cet équilibre ; mais, du même coup, toute notre économie se fonde sur des courants d'importation qui ne pourraient pas être maintenus si nos ressources en dollars devaient être limitées aux produits des exportations possibles en toutes circonstances. *Ainsi, l'économie française s'oriente dans le sens d'une dépendance essentielle.* »

***

Autre « erreur » qui, elle, n'est pas de notre fait, mais nous cause un gros préjudice. Elle a trait à l'égalité des salaires masculins et féminins, qui fait l'objet d'une convention internationale signée par la plupart de nos concurrents. Les statistiques *officielles* montrent qu'en France il subsiste un écart de 6 à 8 % entre les salaires féminins et masculins. A l'étranger, cet écart est de 25 à 30 % et va jusqu'à 35 % dans certains pays. Or beaucoup d'industries emploient une importante proportion de main-d'œuvre féminine.

De même, les régimes différents appliqués aux heures supplémentaires et au travail de nuit ont une répercussion désagréable pour nous sur les prix de revient. Cela aide à comprendre les réticences de la plupart des industriels français en matière de libération des échanges. Ils sont au moins fondés à réclamer une aide à l'exportation destinée à rétablir un certain équilibre.

Nous nous sommes offert le luxe d'un budget social qui, pour l'année 1953, se monte à plus de 2.000 milliards de francs ! C'est merveilleux, à condition que cela puisse durer. Car, tandis que notre économie s'affaiblit et que se font plus vives les revendications tendant à alourdir encore ces charges dont le niveau dépasse déjà de beaucoup celui du « standard » européen, l'économie de nos concurrents les plus sévères se renforce. Le résultat est inscrit dans les faits : notre niveau de vie général diminue, celui de l'étranger, socialement « défavorisé », augmente.

Cependant, l'attitude de nos centrales syndicales ouvrières se comprend dans la mesure où les sacrifices leur apparaissent injustes. Ils ignorent les charges écrasant les affaires mais assistent au spectacle du train de vie. Si ces éléments ont une faible répercussion sur les prix de revient, leur valeur psychologique, en revanche, est énorme.

Ne l'admettrions-nous pas, nous nous verrions condamnés à ne plus juger que sur les chiffres, dont la lecture offre d'étonnantes variétés de sincérité, comme chacun sait. Par exemple, les chiffres sur lesquels se fonde le budget-type de 27.000 francs sont sans défaut. Ils conduisent à une augmentation moyenne de 45 % des salaires. Une augmentation moitié moindre suffirait à faire basculer dans un oubli définitif les trois quarts des entreprises industrielles ou agricoles françaises. Alors ?

***

Le régime fiscal actuel est d'une nocivité qui n'a plus besoin d'être démontrée : tout le monde l'a fait. Il repose sur des privilèges, dont le coût annuel a été évalué à 1.200 milliards, et s'accommode d'une fraude, dont l'importance est d'environ 500 milliards. Il est — à la rigueur — permis de dénoncer

le scandale ; mais non d'y porter remède. Sitôt qu'un chef de gouvernement s'en avise, il se heurte à des obstacles tels qu'il trébuche ou renonce. Et nous poursuivons notre route avec un régime qui, par des inégalités fiscales ayant pris la force d'institutions, décourage l'esprit d'entreprise et le développement de la productivité. Ainsi que le remarque la Commission du Plan, « les avantages que retire l'entreprise la plus efficiente d'une organisation remarquable sont souvent inférieurs à ceux que certains de ses concurrents obtiennent d'un privilège ou de la fraude fiscale ».

Le mal de l'autruche (fermer les yeux, se boucher les oreilles) se retrouve dans le calcul du traitement des fonctionnaires. On fait état des chiffres modestes, en oubliant que, par le biais des primes de toute nature — la dernière en date, la prime d'exactitude, est une merveille du genre ! — les traitements sont parfois doublés et triplés. Et si l'impôt frappe le chiffre de base, il laisse de côté ces menus avantages. Le drame est qu'en évoquant de tels abus on provoque inévitablement les protestations légitimes d'une masse de fonctionnaires qui, eux, sont à la portion congrue et ignorent ou feignent d'ignorer des situations dont quelques-uns au moins peuvent espérer profiter un jour.

Dernière et non la moindre des causes de notre manque de combativité sur les marchés internationaux : l'incohérence de notre politique du commerce extérieur. Sept ministères y exercent leur compétence. Chacun a sa doctrine, qu'il défend avec une énergie d'autant plus farouche que ses fonctionnaires craignent pour eux et poussent « leur » patron.

On parle beaucoup en ce moment de regrouper tous ces services sous la houlette d'un seul ministre. Et l'on assure même qu'il se pourrait qu'intervinssent, à la faveur de cette réorganisation, des changements révolutionnaires. On serait décidé à mettre fin à certains mandarinats, à confier la direction de cette politique extérieure rajeunie à quelque personnalité ayant fait les preuves de sa compétence dans le secteur privé. Voilà qui paraît bien révolutionnaire et inquiète ceux qui risqueraient d'être « bousculés » ! Mais on est arrivé au point que toute audace paraît préférable à la pérennité d'un système que l'on a pu baptiser récemment du nom de « démocratie féodale ».

Encore faudrait-il que la réforme envisagée ne jouât pas au seul profit de quelques « grands ». Notre économie est en danger et, avec elle, l'indépendance nationale. Notre respect prodigieux des situations acquises, notre indolence lorsqu'il s'agit de nous engager dans les voies nouvelles vers lesquelles nous pousse une évolution dont nous n'avons pas, à nous seuls, le pouvoir de modifier le cours en sont les causes profondes. Qui donc osera, virilement, nous réveiller avant qu'il soit trop tard ?

M. LAFAY : SOYONS RÉALISTES ET EFFICACES DANS NOTRE POLITIQUE DU COMMERCE EXTÉRIEUR

DOCTEUR BERNARD LAFAY
Secrétaire d'Etat aux Affaires économiques.

NE en 1905 à Malakoff. Jeune médecin, Bernard Lafay est couronné en 1937 et 1938 par l'Académie de médecine et l'Académie des sciences.

Durant la guerre il obtient cinq citations à l'ordre de l'armée. A la Libération, sa conduite lui vaut ce témoignage du général de Gaulle : « A dirigé la plus importante équipe de médecins pour lutter contre le départ de travailleurs français en Allemagne. Le 19 août 1944, a pénétré un des premiers à l'Hôtel de Ville à la tête d'un groupe de patriotes. » Commandeur de la Légion d'honneur et rosette de la Résistance.

Secrétaire général du Conseil de l'ordre des Médecins. Puis conseiller municipal de Paris. Cette fonction lui permet de réaliser quelques-uns de ses projets dans le domaine social : création des écoles pour enfants paralysés, réforme de l'Assistance publique, problème du logement.

Elu au Conseil de la République, le docteur Bernard Lafay en est un des membres les plus actifs.

Député en juin 1951, devient secrétaire d'Etat à la Fonction publique dans le cabinet Faure. Conseiller municipal, il s'attaque au problème du logement et fait adopter la « loi Lafay » qui prévoit la construction de 15.000 logements sur la ceinture verte. Secrétaire d'Etat aux Affaires économiques depuis juillet 1953, il entreprend la bataille de la baisse des prix à la consommation. Développer le commerce extérieur est son autre objectif. Pour cela il faut simplifier l'administration, réformer les méthodes de travail, rompre avec les habitudes. M. Lafay est le ministre de l'efficacité et du réalisme.

M. GABRIEL ARDANT

Commissaire général à la Productivité depuis le 9 octobre 1953.

NE en 1906, marié, trois enfants, officier de la Légion d'honneur. Inspecteur des finances de 1re classe (concours de 1929). Depuis 1932 il participe comme rapporteur aux divers comités d'économie et de réformes administratives.

Officier des Forces françaises libres. Mission en Corse. En 1944, délégué du commissaire aux Finances pour l'administration des territoires libérés de la zone Nord. De février à juin 1946, conseiller technique au cabinet de M. Félix Gouin, président du gouvernement provisoire. Puis secrétaire général au Comité central d'enquête sur le coût et le rendement des services publics. Rapporteur général de la Commission supérieure de pré-codification, en 1948, dont l'action s'est déjà traduite par la publication de huit nouveaux codes.

Il siège ensuite au Comité extraordinaire de la réforme administrative de mars 1953 jusqu'à sa nomination actuelle.

M. Ardant a étudié de près les problèmes de simplification du travail. Ses conclusions théoriques ont été développées dans son ouvrage « Technique de l'Etat »

QUELQUES PIECES de la collection de la Société d'histoire de la pharmacie : les armes des apothicaires parisiens ; un mortier, un pilulier, une gravure anglaise.

Malgré ses produits de réputation internationale

LA PHARMACIE FRANÇAISE

TRAVERSE UNE PASSE DIFFICILE

LES PROBLÈMES QU'A FAIT SURGIR LA SÉCURITÉ SOCIALE RELÈVENT DE L'ARBITRAGE DU LÉGISLATEUR

par Edmond NESSLER

Aussi loin qu'on plonge dans la nuit des temps, aussi bas qu'on descende dans l'organisation sociale, on trouve des hommes qui se penchent sur la souffrance et la maladie pour soulager et pour guérir. Thaumaturges, devins, mages, sorciers ont fait, tour à tour ou simultanément, appel aux forces surnaturelles et à des procédés empiriques. Et, longtemps, les résultats ont été, sinon absolument négligeables, du moins incomplets, précaires, incertains.

Ce qui confère pourtant à cette vocation une réelle grandeur, c'est, dès l'origine, l'esprit de recherche scrupuleux, opiniâtre, imperméable au découragement, et le sens d'une responsabilité transcendante, étrangère aux lois et indépendante des règlements.

Peu importe que, çà et là, au cours de l'histoire, se soient parfois glissés fraudeurs et charlatans. Lentement, sans doute, mais inexorablement, la rigueur scientifique s'est substituée à l'intuition et aux approximations d'expériences sans méthode.

Et l'objectif est resté identiquement le même : l'homme, avec sa faiblesse, sa douleur et son éternelle inquiétude.

MEDECINE ET PHARMACOLOGIE

Au début, évidemment, et, pour ce qui concerne l'Europe occidentale, jusqu'aux approches de l'ère chrétienne, qui ordonne le remède généralement le fournit ; la médecine alors ne se distingue guère de la pharmacie. Elles se sépareront sans doute quand les pro-

grès auront accentué la complexité de ce domaine, mais elles n'en demeurent pas moins deux branches issues du même tronc.

La préparation des remèdes devient en effet de plus en plus compliquée au cours des siècles. Au temps d'Hippocrate on se contentait comme médicaments de produits végétaux usuels : chou, melon, persil, céleri, asperge, suc de grenade ; d'excrétions ou de décoctions animales : bile et urine de taureau, crottes d'agneau, bouses de vache, placenta de brebis ; de minéraux courants : bol d'Arménie, terre sigillée, pierres précieuses, talc, alun, carbonate de soude, sulfate de potasse. Combien, dans cette pharmacopée de guérisseurs plus ou moins inspirés, ces prescriptions paraissent rudimentaires à côté de la fameuse thériaque, panacée du moyen âge, qui se composait de soixante-quatorze éléments patiemment et rigoureusement dosés, dans la mesure où le permettaient les moyens de l'époque !

Mais, dès l'origine, la responsabilité du préparateur est gravement engagée et la malfaçon sévèrement et parfois cruellement punie.

Parmi tant d'autres, l'historien italien Vincenzo Bianchi rapporte les faits suivants : « Convaincu d'avoir préparé la thériaque sans cardamème ni rhubarbe et avec un faux safran, l'apothicaire vénitien Zanoni de Rossi fut incarcéré, condamné à une amende de 400 ducats d'or, rayé de la corporation, tandis que sa marchandise était jetée en grande pompe, du haut du pont du Rialto, dans le grand canal. A Nuremberg, au xv[e] siècle, on s'était montré plus énergique encore : les sophistications de safran avaient valu à trois personnes d'être brûlées vives, à un complice d'être enterré vivant, à un autre d'avoir les yeux arrachés. »

Les mœurs se sont adoucies, mais, tout compte fait, le supplice mis à part, les exigences de la société à l'égard de la pharmacie, loin de s'atténuer, tendent au contraire à s'accroître.

GRANDEURS ET SERVITUDES DU PHARMACIEN D'OFFICINE CHIMISTE, BIOLOGISTE ET... COMMERÇANT

Car où mieux qu'ici peuvent se manifester les grandeurs et les servitudes de la profession ? N'est-ce pas dans des officines généralement fort modestes que Pelletier et Caventou, inventeurs de la quinine, Henri Moissan, qui a découvert le fluor, Marcellin Berthelot, un des créateurs de la chimie organique, ont poursuivi leurs brillants travaux ? Noms illustres de savants formés aux sévères disciplines de la pharmacie, auxquelles ont été soumises des personnalités aussi diverses et aussi attachantes que Parmentier, le propagandiste de la pomme de terre, l'humoriste Alphonse Allais et le grand Louis Jouvet, un des rénovateurs du théâtre moderne.

Peu de conditions sont plus complexes que celle du pharmacien d'officine. C'est un chimiste, un biologiste, un physicien par les antécédents universitaires et l'activité technique. C'est un commerçant au regard du fisc, avec toutes les préoccupations que cette situation comporte, mais un commerçant investi de responsabilités particulières, nécessairement titulaire d'un diplôme difficile à obtenir après de longues et fortes études, qui ne peut même pas disposer à sa mort de son fonds de commerce et que la loi astreint à des règles extrêmement rigoureuses en matière de prix, de tarification, de secret professionnel. C'est, enfin et surtout, pour les malades et le public en général, un conseiller toujours disponible, prêt non seulement à exécuter l'ordonnance médicale, mais à l'expliquer et, au besoin, à l'interpréter, à secourir les victimes d'accidents véniels, à intervenir en d'innombrables circonstances de la vie quotidienne. Comme le rappelait M. Frank Arnal, ancien président de l'Ordre des pharmaciens, un homme d'Etat ne disait-il pas récemment : « La pharmacie, c'est le poste avancé de la santé publique. »

Il est sans doute facile et rémunérateur de vendre en quelques minutes une boîte d'auréomycine de 3.000 fr., mais, à côté du médicament coûteux, d'un usage relativement peu courant, combien de petites préparations qui ne laissent guère de profit, de flacons d'eau oxygénée, de pommades ou de pansements souvent appliqués gratuitement !

QUELQUES-UNES DES ANOMALIES DU PROGRES SOCIAL

Les lois sociales remportent des succès indubitables sur le front de la maladie : il est évident qu'on se soigne mieux qu'autrefois et que la consommation de médicaments a augmenté dans des proportions stupéfiantes. Apparemment, par conséquent, le pharmacien d'officine aurait dû trouver avantage au développement de cette législation. En fait, il faut bien constater que sa situation se dégrade lentement. Le postulat de la Sécurité sociale, en France tout au moins, est que les cotisations doivent permettre de couvrir les dépenses. On sait qu'il n'en est rien et que le déficit va croissant. Or, de tous les postes de ce budget difficile à équilibrer, les plus vulnérables sont les frais pharmaceutiques.

TRAVAIL D'OFFICINE. Les préparations magistrales exécutées par le pharmacien dans son laboratoire permettent de combiner plusieurs actions médicamenteuses dans un excipient de goût agréable ou d'administration facile.

LE PHARMACIEN EST INVESTI, dans l'exercice de sa profession, de très lourdes responsabilités. Au laboratoire, on dose rigoureusement et, éventuellement, on rectifie les erreurs de prescription qui auraient pu se produire.

« IL N'EST PAS D'ESCARBILLES échouées sous une paupière, de saignements de nez, de glaces brisées, d'incidents de rue qui ne puissent aboutir chez le pharmacien. Il est le premier conseil. »

LE PHARMACIEN D'OFFICINE

par R.-J. MOLINE

Le boucher a son étal, le cordonnier a son échoppe, le pharmacien, son officine. Nanti du diplôme de pharmacien on peut être : sérologiste, biologiste, chimiste, hygiéniste, fabricant de produits chimiques — ou de beauté — chercheur désintéressé, professeur, spéléologue, député et homme du monde, mais le pharmacien, tel qu'il est régi par la loi de germinal an XI, tel que nous nous le représentons et tel qu'il se proclame lui-même est, par excellence, pharmacien d'officine. Le temps de la thériaque et des pots heureusement décorés n'est plus. Il nous faut même quelque effort pour retrouver la pharmacie traditionnelle aux deux grands vases, l'un vert et l'autre rouge, à la peinture sombre, aux bocaux dont les inscriptions latines et abrégées apportaient l'enchantement de leur mystère. Aussi difficile à retrouver le parfum de benjoin, de laurier-cerise, de fleur d'oranger... et de poussière de l'officine ancienne. Le verre, le nickel, les tubes fluorescents et l'entassement des spécialités sont tout le décor de l'officine contemporaine. Mais ce qui n'a pas changé, c'est le climat de ces boutiques privilégiées. La vie du pharmacien d'officine n'a pas l'austère sévérité qu'on imaginerait en se rapportant à la somme de ses connaissances scientifiques. L'officine ouvre sur la rue et de plain-pied. Il n'est pas d'escarbilles échouées sous une paupière, de saignements de nez, de glaces brisées, d'incidents de rue qui ne puissent aboutir chez le pharmacien. Il sait ce qu'ignorent prêtre, notaire et médecin. Il est le premier conseil, celui qu'on a le plus près de soi et au meilleur compte. Les sujets qui lui sont soumis dépassent largement les problèmes de santé. Personnage pondéré par nature et instruit par état, c'est à lui qu'on vient conter les affaires délicates. Affaires de cœur et affaires d'intérêt vont à son tribunal — ou à celui de son préparateur. L'art du pharmacien est d'écouter attentivement, de ne rien entendre, d'oublier le reste, et de ne souffler mot ; solution qui satisfait tout le monde puisque le vrai but de l'entretien est la confidence en elle-même et non le conseil qui pourrait en résulter. Il y a d'ailleurs, pour lui, péril extrême à prendre position : il n'est pas rare qu'à quelques heures d'intervalle chaque parti lui expose — avec les plus riches détails — les aspects opposés de la même affaire. Heureux le pharmacien qui peut à temps ramener la conversation sur l'achat opportun d'un tube de pâte dentifrice ou de pâtes pectorales !

SA pharmacie ouverte, notre homme voudrait ranger cette corbeille pleine de spécialités dont chaque flacon, chaque boîte, chaque tube a sa place rigoureusement alphabétique, condition indispensable pour la vente. En effet, le pharmacien n'écrit pas un traité rationnel de pathologie, et, chez lui, s'ils ont la même initiale, l'apéritif et le laxatif se côtoient. Mais il n'est pas question de labeur assidu : voici Mme Piéplu. Mme Piéplu habitait la rue avant que le pharmacien s'y installât, elle y excerce le pontificat de concierge depuis un temps qu'on ne peut fixer. Elle vient apporter, en une fois, l'ordonnance de Mme Martin, la feuille de Sécurité sociale de M. Angot, 35 francs dus par Mme Hortense. Productivité exceptionnelle pour Mme Piéplu. A l'accoutumée, Mme Piéplu, qui est la complaisance incarnée, se serait acquittée de ces trois commissions en trois fois. Cela lui aurait permis trois fois d'aborder avec M. Albert, notre pharmacien, un des sujets qui lui sont chers. M. Albert a, par distraction, introduit dans sa phrase d'accueil un « Comment allez-vous ? » qui n'est qu'une évidente clause de style. C'est là un enchaînement inespéré : « Difficilement, toujours très difficilement. Cela me bouche, cela me ballonne, cela m'oppresse. Ah ! monsieur Albert ! L'effet des médicaments s'épuise vite. Il faudrait que vous me donniez un laxatif-doux-mais-auquel-le-corps-ne-s'habitue-pas. » Voilà M. Albert sur la croix. Il va commencer sa journée par un geste caractérisé d'exercice illégal de la médecine. Il est vrai qu'il y a quinze ans que le manège dure avec Mme Piéplu. Il a d'ailleurs tout essayé : il a vendu à Mme Piéplu un excellent laxatif, d'une excellente marque, que tous les pharmaciens conseillent à toutes les Mme Piéplu de France, un produit connu et classé comme « produit de conseil », avec trente ou quarante autres médicaments usuels et anodins qui permettent de parer au plus pressé. Puis, les délais de rigueur écoulés, M. Albert a voulu adresser Mme Piéplu à un des nombreux médecins du quartier. Délais de rigueur, car en vérité si Mme Piéplu avait cru bon « d'aller au médecin », sachez qu'elle ne serait pas « venue au pharmacien ». Tentative peu heureuse : M. Albert s'est fait vertement rabrouer. Mme Piéplu les a pratiqués, les médecins du quartier. Elle sait ce qu'ils valent. Aucun n'est capable de démêler son cas, qu'elle connaît mieux qu'eux. Depuis, Mme Piéplu revient toujours à la charge. Elle expérimente méthodiquement — et sur elle-même — tout ce qu'imagine en ce domaine précis l'esprit fertile des savants. M. Albert est toujours le fidèle confident, au courant des détails les plus exacts et les plus précis.

M. ALBERT a tenté d'orienter Mme Piéplu vers la consultation hautement spécialisée de l'hôpital voisin, où le professeur Petit-Charles rend en la matière des verdicts étonnants. Le professeur a voulu se livrer sur Mme Piéplu à un examen... appeler ça un examen ! Mme Piéplu se demande encore si elle a eu affaire à un vrai professeur ! Elle est revenue, comme toujours, à M. Albert, qui lui conseille cette fois un mucilage bénin, bénin, bénin... Arrive cette mère affolée, flanquée d'Emile, sept ans, qui a mangé du savon noir et peut-être une bille avec. Emile hurle, des flots de larmes coulent de ses yeux, il crache avec horreur, exhibe un menton maculé et des mains au profit desquelles le savon eût pu être utilement employé. La mère est partagée entre le désir de corriger l'enfant, victime surtout d'un défaut de surveillance, et l'égal désir de lui faire absorber un contre-poison, un énergique contre-poison. M. Albert doit intervenir, à peine de perdre la face. Rassurer la mère sur les dangers de la bille, qui, mettons les choses au pire, se retrouvera évacuée par les voies naturelles, hautes ou basses. Reste le savon. Si goulu que soit Emile, il est très certain que le savon noir ne ressemble que de fort loin à une friandise et qu'à peine goûté l'enfant l'a rejeté et en rejette jusqu'à la lointaine saveur. Le juste remède serait une boule de gomme. Comme elle prendrait figure de récompense, M. Albert prépare un flacon de 300 centimètres cubes d'eau albumineuse. « Une cuillerée à soupe toutes les deux heures. » Voilà Emile sauvé, et la mère occupée pour un moment.

L'IVROGNE, oscillant et bégayant, hoquetant et obstiné, n'est pas un client exceptionnel. Il voudrait quelque chose pour le soulager, mais pas d'aspirine, pas d'ammoniaque, un remontant, si possible, et, comme qui dirait, du vulnéraire. Ce n'est pas qu'il est malade, c'est qu'il a « comme un flou dans les jambes, avec un poids sur l'estomac et un vide dans la tête. Alors, du vulnéraire... » Il ne tient pas tellement au vulnéraire ; il le remplacerait à la rigueur par du vin de régime. Il arrive que son coude brise une vitrine, renverse deux ou trois flacons, heureux s'il n'atteint pas dans son désordre et ses hoquets la robe de quelque élégante cliente. Le plus difficile est d'obtenir que cet inquiétant personnage s'en aille discrètement, et la discrétion n'est pas son fort. Souvent le pharmacien s'en tire avec une pirouette, soit qu'il exige la production d'une ordonnance médicale, soit qu'il plonge dans sa réserve, laissant à son préparateur persuasif le soin d'écarter l'importun.

A Paris, où la concurrence sévit âprement, le nombre des pharmacies ouvertes jusqu'à minuit est chaque année plus grand. C'est pour le pharmacien l'occasion de débiter quelques produits d'urgence et aussi de faire des ventes originales. Les clients ne s'écrasent pas à cette heure et l'on peut commodément s'enquérir, entre 10 et 11 heures du soir, de l'intérêt réel d'un produit de beauté ou d'un appareil de massage importé d'outre-mer. Certains achats laissent rêveurs : nous avons vu un soir, presque à l'heure de la fermeture, acheter, payer, emporter des lunettes noires. Des lunettes noires, à minuit, par 40° de latitude, quelle urgence !

Non seulement les prix des spécialités sont sévèrement contrôlés, mais une tendance menaçante commence à se faire jour : la substitution au pharmacien traditionnel d'organismes où les frais généraux sont moindres en raison des méthodes de répartition employées et de la concentration des entreprises. On les rencontre fréquemment adjoints aux grandes usines, aux mines et à quelques administrations importantes.

S'il s'agissait de résoudre une simple équation, ces perspectives pourraient être considérées avec une certaine faveur, mais comment réduire aux données d'un artifice comptable un système dont l'homme, singulièrement l'homme malade, est la pierre angulaire ? Ce qui est en cause, c'est le rôle du pharmacien tel qu'il a été rempli depuis des générations par des praticiens qui répondaient à la confiance mise en eux par la conscience d'une mission dont ils étaient profondément pénétrés.

Evoquer le problème n'est pas prendre parti et, encore moins, suggérer un avenir, à bien des égards, inéluctable, mais c'est, en revanche, attirer l'attention de l'opinion sur un débat mal connu et qui mérite pourtant l'attention la plus vigilante.

DE LA PHARMACIE ARTISANALE A LA PHARMACIE INDUSTRIELLE

Cette évolution a sans doute été précipitée par l'industrialisation de la pharmacie. Le phénomène n'est pas récent et M. Bouvet, l'éminent président de la Société d'histoire de la pharmacie, n'hésite pas à le faire remonter au début du XVII[e] siècle : « ... Et déjà se créent, écrit-il, des organisations importantes. A la vérité le matériel est toujours rudimentaire : mortiers, appareils à distiller, mais le personnel est nombreux. Pourtant, le pilulier apparaît à la fin du XVI[e] siècle et Sylvius, en 1625, parle de moulins pour pulvériser les drogues. De grosses installations existent déjà à Montpellier pour la préparation des confections et électuaires qui, d'après Irrissou, faisaient la gloire et le renom des maîtres de cette ville » ; et M. Bouvet ajoute, se référant à l'ouvrage de Cecil Wall, *The London Apothecaries* : « C'est en 1623 qu'a été créée en Angleterre la première usine pharmaceutique par la Société des Apothicaires de Londres. Ils y préparaient en commun les principaux remèdes galéniques qui leur sont nécessaires et y créeront en 1671 un secteur pour la fabrication des produits chimiques nouvellement introduits dans la thérapeutique. »

A l'inverse de ce qui s'est produit dans certains pays, la Suisse par exemple, où la fabrication des remèdes médicamenteux est un appendice de l'industrie chimique, elle est restée en France étroitement liée à la pharmacie. La législation française dispose que la direction de ces usines doit être obligatoirement assumée par un pharmacien diplômé et responsable et les capitaux de l'entreprise fournis à concurrence de 51 % au moins par des pharmaciens. On peut donc parler de pharmacie à leur propos.

UN PARADOXE ECONOMIQUE

Il est peut-être inutile d'insister sur la qualité exceptionnelle de la production pharmaceutique française, dont la réputation est internationale, mais, contrairement à une opinion assez répandue, le remède français est le moins cher du monde.

Ce remarquable résultat a été obtenu par l'action conjuguée des chefs d'industrie et de la direction des prix, c'est-à-dire par une combinaison de libéralisme et d'intervention autoritaire, mais, conséquence paradoxale, il est en train de compromettre gravement à la fois le développement et les chances d'exportation du médicament français. C'est que le médicament n'est pas une marchandise comme les autres. Il doit faire l'objet d'une ordonnance prescrite par un médecin. Or le médecin, sollicité de choisir entre diverses spécialités d'un effet analogue, se détermine moins par le prix que par la suggestion qu'il a subie.

Au point de vue national, ces influences concurrentielles demeurent relativement limitées, mais elles s'exercent à plein dès qu'il s'agit de conquérir ou de conserver les marchés étrangers. Le médecin de Lisbonne ou du Caire, de Caracas ou d'Helsinki choisira sous la dictée d'une documentation abondante, constamment renouvelée, ou cédera à l'entraînement de visites médicales répétées par des placiers compétents et obstinés.

Ce sont des propagandes efficaces, mais très coûteuses. Or les prix de fabrication pratiqués en France ne permettent d'alimenter ni un budget de propagande ni, ce qui est encore plus grave, un budget de recherches. C'est un terrain sur lequel nos fabricants ne peuvent plus lutter à armes égales sur le marché mondial avec leurs concurrents de l'extérieur.

UNE SOLUTION POLITIQUE

Ainsi, en ce domaine où s'enchevêtrent tant d'éléments, où l'initiative provoque des répercussions si inattendues et, parfois, si dommageables aux intérêts bien compris de la collectivité prise dans son ensemble, où le scientifique, l'économique, le social parfois convergent et parfois divergent, la solution ne peut être cherchée qu'à l'égard d'un arbitrage de synthèse, c'est-à-dire, au sens littéral du terme, d'un arbitrage politique.

La Sécurité sociale devra-t-elle trouver son équilibre dans le relèvement des cotisations ou dans l'augmentation du ticket modérateur ? Les conséquences de la revision des prix des produits pharmaceutiques seront-elles en fin de compte supportées par le budget comme en Grande-Bretagne ? Se résignera-t-on à sacrifier une profession digne d'estime et une industrie qui fait rayonner à travers le monde la qualité de la production française ?

C'est affaire du législateur. Mais sa décision, quelle qu'elle soit, il est clair qu'il ne saurait, sans inconvénient sérieux, la différer davantage.

DAVID TENIERS le Jeune a donné dans ce tableau une image d'une officine de son temps.

L'ÉVOLUTION MODERNE DE LA PHARMACIE

PAR RENÉ FABRE

Doyen de la Faculté de pharmacie de Paris
Membre de l'académie nationale de Médecine

**« Jadis, dans un vénal et vil laboratoire,
Cet art inestimé semblait cacher sa gloire. »**

TELLE était l'opinion du poète Delille sur la pharmacie d'autrefois.

Pour l'exécution de ses travaux, l'apothicaire, comme l'alchimiste, s'entourait d'un impénétrable mystère. Il suffit de regarder les estampes anciennes sur ce sujet pour se convaincre du soin qu'apportaient nos ancêtres dans la préparation de drogues de composition aussi complexe que la mémorable thériaque, à laquelle on attribuait toutes les qualités mirifiques d'une panacée. Il m'est agréable de rendre justice à ces apothicaires qui, alors que les sciences expérimentales en étaient à leurs premiers balbutiements, ont toujours su apporter leur utile collaboration à l'art de guérir.

Mais si l'évolution de la pharmacie fut déjà considérable, depuis Lavoisier et les grands pionniers de la chimie et de la physiologie, elle est devenue encore plus notable pendant ce dernier demi-siècle, car la pharmacie s'est adaptée aux exigences de la médecine moderne. Or les progrès accomplis en thérapeutique, en chimiothérapie ou en microbiologie sont tels que l'on peut vraiment estimer utile de faire le point sur l'évolution contemporaine de la pharmacie.

Le pharmacien d'officine joue un rôle particulièrement apprécié non seulement dans la préparation et la délivrance des médicaments, mais il demeure également le conseiller indispensable du médecin praticien pour toutes les questions de pharmacologie et de posologie.

A la vérité, la thérapeutique actuelle ne s'accommode guère de la thériaque, de l'opiat de copahu, du vésicatoire sur peau ou des préparations galéniques de formule complexe qui ont fait leur temps, mais que l'on ne doit pas mettre au rayon des antiquités historiques sans conserver à leur endroit un sentiment de reconnaissance, sinon de regret, car leur action, basée sur une expérience séculaire, rendit bien souvent service aux praticiens. Par l'introduction rationnelle en thérapeutique de médicaments simples, la pharmacie galénique a subi de profondes modifications, et si la pratique de l'art pharmaceutique est devenue moins artisanale, la forme du médicament possède toujours une importance capitale, dont le clinicien doit tenir compte. Les préparations magistrales permettent en effet au médecin de combiner plusieurs actions médicamenteuses dans un excipient de goût agréable ou d'administration facile. Cette considération n'est pas à dédaigner psychologiquement pour satisfaire les goûts ou les désirs des malades, et si le médecin de famille de notre enfance ne l'ignorait pas, il est peut-être bon de souhaiter, sinon de prévoir, un renouveau de la préparation magistrale si l'on veut, comme il est de tradition dans la clinique française, se rappeler qu'il n'est pas de maladies, mais seulement des malades, et non des robots standardisés.

DE plus, le pharmacien est le précieux collaborateur du médecin, qui, en vue de l'établissement de ses diagnostics, a besoin d'examens biologiques les plus divers ; dans les facultés, les enseignements de perfectionnement sont dispensés aux étudiants à la fin de leurs études, afin que ceux-ci puissent accomplir parfaitement cette importante mission sanitaire.

Et s'il tient ce rôle en médecine humaine à la satisfaction de tous, le pharmacien joue également un rôle important dans la pharmacie vétérinaire et dans la phytopharmacie, où ses conseils sont toujours hautement appréciés car, dans ces domaines également, les enseignements sont parfaitement adaptés aux besoins de l'étudiant soucieux de s'instruire.

De plus, la législation française actuelle rend le pharmacien responsable du médicament dès sa préparation, d'où le rôle que le diplômé joue dans l'industrie pharmaceutique et auquel il doit être minutieusement préparé ; et c'est pour répondre à ce besoin que fut réalisée la création d'enseignements théorique et pratique de pharmacie industrielle, dont les programmes permettent aux jeunes pharmaciens de satisfaire aux tâches qui leur incombent dans l'industrie, tant au point de vue de la préparation que de l'essai des médicaments. C'est ainsi que le renom du produit français se perpétue fort justement dans le monde entier par la perfection de sa forme comme par le contrôle sévère de son activité.

N'oublions pas non plus les services que rend le pharmacien en toxicologie, en hygiène industrielle, en hygiène urbaine, en hydrologie, et dans toutes les expertises, pour lesquelles il est un auxiliaire apprécié de la justice.

LE pharmacien de 1950 qui a su profiter des enseignements de ses maîtres au cours de ses études soigneusement modernisées peut donc utiliser ses connaissances dans les branches les plus variées de l'activité humaine, et jamais il ne prendra figure d'ignorant.

M. Homais a, certes, existé, voulant discuter de toutes choses avec une parfaite suffisance, sans jamais se rendre compte du ridicule dont on se couvre à n'envisager les problèmes scientifiques qu'en surface et à n'étayer son opinion que sur son autorité et sa compétence personnelles, signes éclatants d'outrecuidance et d'insondable sottise. Que ce M. Homais ait servi à alimenter les critiques bien injustifiées de notre profession, personne ne saurait le nier, mais M. Homais a vécu ; se rendant de mieux en mieux compte de l'intérêt qu'il y a de toujours mieux meubler son esprit, le pharmacien peut et doit se faire une idée élevée du rôle qu'il tient dans la cité moderne, et je puis assurer que nos étudiants ne négligent aucun effort pour acquérir des connaissances si précieuses pour eux-mêmes et si utiles pour tous.

Mme PIEPLU, concierge, a toute confiance en son pharmacien, dont elle a fait son confident.

L'OCCIDENT ET LE MONDE ASIATIQUE *

IV

LE JAPON

surpeuplé, prolifique et en proie au chômage rêve de reprendre en Extrême-Orient la place qu'il occupait.

Le drame angoissant d'une jeunesse à la dérive...

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PAUL MOUSSET

Si j'étais capitaliste, et qu'il me souciât « d'investir » quelque argent, je sais bien où et comment je le placerais : au Japon, dans une entreprise de *patchinko*, mot nippon désignant les machines à sous. Car on joue au Japon, on n'arrête de jouer, avec une frénésie, un fatalisme, presque un désespoir qui méritent une étude. Où qu'on aille : à Tokio, Kobé, Nagasaki, Hakodaté, Sapporo, etc., ou même dans de nombreux villages, des boutiques s'ouvrent, qui abritent,

(*) Voir *France-Illustration* de novembre 1953, janvier et février 1954.

LE KAMI-SHIBAI qu'on voit ci-dessus est une version japonaise de la lanterne magique. Son propriétaire vend aussi des bonbons, et les enfants, attirés par le bruit de son claquoir en bois, peuvent pour un yen s'offrir quelques douceurs et assister au spectacle. Celui-ci consiste en une histoire que raconte l'opérateur et en une suite de chromos d'ailleurs préalablement censurés par la police.

LA CEREMONIEUSE POLITESSE du pays du Soleil Levant n'a point disparu. En général, le grand salut, tel qu'on le voit ci-dessous, se pratique à l'intérieur des maisons. Cependant, dans le cas présent, ces deux Japonaises, qui appartiennent à une classe encore aisée, ont exécuté ce salut de haute courtoisie sur leur pelouse afin de permettre la prise d'une photographie en couleurs.

verticales, une, plusieurs ou des dizaines de machines à engouffrer l'argent. Machines des plus simples, jeu des moins compliqués. Une pression sur un bouton déclenche une bille qui, après des soubresauts, arrêts, repentirs, incertitudes à provoquer une maladie de cœur, s'immobilise ou bien — miracle ! — disparaît dans un trou, entraînant la chute d'une pluie de ses semblables qui rembourseront dix fois la mise initiale. Une chance aussi exceptionnelle voudrait qu'on empochât son gain, qu'on partît sans insister. Mais, grisé par un succès qu'il appelait de tous ses vœux sans le croire possible, le gagnant persévérera, diaboliquement. Jeu fascinant, décevant, auquel les étrangers, goûtant peu les « burlesques » imités de New York, ou les boîtes de nuit de Tokio, sacrifient volontiers quelques centaines de yens. Insignifiante à leurs yeux, une perte semblable peut se révéler fatale pour ces Nippons qui, du soir au matin, s'évertuent à forcer le destin : hommes, femmes du peuple ou de condition moyenne, plus que sobrement vêtus, selon la saison, d'un *yukata* de cotonnade ou d'un trop mince kimono brun.

Nul n'ignore, s'il a lu les bons auteurs, la passion de tout Asiatique pour les jeux de hasard. Ces bons auteurs ne s'en sont-ils pas laissé conter ? Aussi indiscutable qu'elle soit, cette passion exprime moins un défi au sort qu'une prière aux puissances supérieures, et traduit, au Japon, l'acharnement de certaines classes de la population à surmonter ce qu'on est bien obligé d'appeler une demi-misère. Cela pour le plus grand avantage des tenanciers, qui réalisent d'énormes bénéfices.

C'est avec tristesse qu'en ces lieux dont on a trop peu parlé j'ai vu des Japonais d'apparence décente, des Japonaises à la silhouette bombée par l'enfant qu'elles portent accroché dans le dos s'obstiner jusqu'au bout de leurs pauvres ressources, puis perdre, avant de s'en aller les lèvres crispées par le sourire des amères défaites. On peut, en France, se gausser des déboires d'un habitué du P. M. U., pas de ceux dont, au Japon, un caprice des dieux vient, trop souvent, de tuer le dernier espoir : celui de payer le propriétaire, le marchand de légumes, ou l'usurier.

Des Japonais (de ceux qui, parce qu'ils parlent français, se prétendent nos amis et n'en menèrent pas moins, à la radio et dans la presse, une campagne assez laide contre nous, durant la guerre, notamment en Indochine) m'en voudront beaucoup de ce que je vais écrire. Loin de me conformer à l'optimisme, purement de façade, qu'ils s'attachent à faire prévaloir, j'affirmerai pourtant que jamais l'avenir de leur pays ne m'a paru moins lumineux qu'à présent. Qu'ils m'autorisent du reste quelques exemples.

LE DRAME ANGOISSANT DE LA JEUNESSE LIVREE A SES SEULS INSTINCTS

Je me trouvais, il y a peu de temps, à quelques lieues de Tokio, dans un de ces hôtels à nattes, cloisons de cèdre et de sapin, portes coulissantes, carreaux de papier de riz, qui pourraient encore enchanter Loti, car, rien, pas même l'honorable bain chaud, n'y a changé. Sauf les prix... En kimono et obi la servante se prosternait le front contre le sol, à l'ancienne mode, dès qu'il lui arrivait de pénétrer dans ma chambre ! Trois fois par jour, on m'y servait mes repas, sur une table basse, devant laquelle j'endurais mille supplices à rester agenouillé pour déguster une nourriture non sans charme. A quelque distance, la mer roulait ses vagues, dont l'écume, ourlée, bouclée, imite les stylisations chères aux peintres nippons. Un matin, des étudiants, des étudiantes s'en vinrent folâtrer sur la plage et s'assirent au milieu de rochers, non loin de moi. S'ils ne me voyaient point, je pouvais les observer à loisir et écouter leurs propos. Entre ces très jeunes gens, dont la shapska noire rappelait par sa forme la coiffure de l'ancienne armée polonaise, ces jeunes filles, dont deux ou trois portaient le kimono, d'autres des robes ou des pull-overs empruntés à l'Occident, la conversation, plus véhémente que ne le suppose l'Europe, avait trait à la prolongation du congé qu'ils venaient de s'octroyer. Problème ardu, l'argent manquant. A la fin, après de longues, de très longues palabres, chacun, chacune, rassemblant le peu qu'il ou elle avait en poche, élut à la majorité le plus chanceux de la bande, un étudiant, qui, le visage volontairement impassible, s'en fut risquer la somme qu'on venait de lui remettre, lui aussi, au

CETTE GEISHA refusa de se laisser photographier jusqu'au moment où elle sut qu'elle posait pour une revue française.

patchinko ! Comment se dénoua l'aventure, je l'ignorerai toujours. Aucun de ces jeunes gens ne revint plus, durant mon séjour, hanter la grève...

... Le drame de la jeunesse nippone est un des plus grands, des plus lourds de conséquences que connaisse le Japon d'aujourd'hui. Si l'on songe que les « moins de vingt-cinq ans » représentent près de 50 % de la population actuelle, on admettra que le cas de ces garçons et de ces filles ne peut être traité à la légère. Qu'on y réfléchisse : enfants avant la guerre de 1941 et élevés selon les mythes seuls admis à l'époque, ils ont été gavés de la propagande militariste, dictatoriale, totalitaire d'un régime dont les excès, les attentats contre la vérité, le mépris de la pensée laissent derrière eux les excès hitlériens. Enivrés par les succès que remporta pendant quatre années (du moins la presse en persuadait-elle l'opinion) l'impératif de la « Grande Asie », ces écoliers assistèrent, en 1945, à l'écroulement brutal de leur univers.

Du jour où les armées américaines envahirent l'archipel, et où Mac Arthur installa son G. Q. G. dans l'immeuble du Daï Ichi, les valeurs qu'on leur inculquait jusqu'alors se virent bafouées, ridiculisées, détruites par des instituteurs, des professeurs, qui, échappant enfin à l'oppression, à la terreur des militaires, obéissaient aux consignes nouvelles de l'Amérique, en savourant leur revanche. On sait ce qu'il advint, et que l'Empereur lui-même dut, publiquement, démentir la légende de son origine divine.

Nul ne songe à blâmer nos alliés d'avoir fait justice de principes indéfendables. Dans de jeunes cerveaux, le

LE CHARME des vieilles villes tient en partie à des canaux comme celui-ci qui traverse le centre de Kyoto.

FATIGUEE PAR LA CHALEUR, cette mendiante s'est endormie sur le bord du trottoir, son enfant dans les bras, dans une des voies centrales de Tokio.

contre-coup n'en fut pas moins navrant, en ceci qu'à l'aube de leur vie des adolescents eurent la révélation du mensonge, qu'une fois pour toutes mourut leur foi dans l'enseignement à eux prodigué par l'Etat, l'école et la famille. Or, quand, après une occupation qui, malgré sa bienveillance, ne plaisanta jamais avec le respect des règles démocratiques, ces mêmes « jeunes », de sept ans plus âgés, commençaient à s'adapter aux vérités nouvelles, le décor, une fois de plus, changea ! Non que, le Japon redevenu souverain après le 28 avril 1952, M. Yoshida ait fait bon marché de doctrines auxquelles il doit, somme toute, sa situation éminente.

On ne saurait nier pourtant que, de nouveau lui-même, le Japon officiel ne se soit, d'instinct, retourné vers le passé. Attitude, au fond, parfaitement compréhensible, quatre-vingts mois de domination étrangère ne pouvant complètement effacer un millénaire de préceptes rigides. Quand M. Georges Duhamel intitule le beau livre consacré par lui à l'archipel : « le Japon entre la tradition et l'avenir », il évoque avec netteté les contradictions au milieu desquelles se débattent la plupart des Japonais. Fait-on ici allusion aux jeunes ? A eux surtout, malheureusement. Sommés de croire jaune, puis blanc, puis de nouveau jaune, abreuvés chaque fois d'arguments aux apparences terriblement probantes, le résultat final est qu'ils ne croient plus à rien et donnent l'impression de barques à la dérive. Ils vivent entre eux, ne s'entretenant qu'entre eux, fermés, hostiles.

Dans la routine quotidienne, leurs actes, leurs réflexes deviennent imprévisibles. L'un d'eux — occurrence hélas fréquente... — commet-il un forfait ? On l'interroge : quel démon l'a poussé ? « Je ne sais pas », répond-il. Ceux qui l'entourent, de hocher la tête, n'ignorant point que le délinquant, parfois le criminel qu'ils questionnent ne se doute effectivement pas des causes de son geste. Trop de vols, de cambriolages sont, à juste titre, imputés aux J.3 nippons. Alors qu'autrefois les Japonais dédaignaient de fermer maisons ou appartements au verrou, personne ne se hasarderait, aujourd'hui, à laisser, si faire se peut, une demeure sans gardien. Loin de moi l'idée de représenter toute une jeunesse, plus de quarante millions de garçons et de filles, divaguant sans plus aucune armature morale dans un archipel brusquement trop petit ! Le fait n'en subsiste pas moins que, dans ce peuple absolument, résolument matérialiste, où, mise à part une poignée de chrétiens (d'ailleurs partiellement anéantis par la seconde bombe atomique sur la région de Nagasaki), bien peu de Nippons se soucient d'une religion réelle, la majorité se contentant d'observer des rites, des jeunes gens, qu'une importance numérique considérable, se trouvent désormais à la merci de leurs seuls instincts.

FASCISME DE DROITE OU FASCISME DE GAUCHE ?

Croit-on qu'après avoir déjà beaucoup écrit, ici-même, sur le Japon je note de gaîté de cœur ces réflexions désenchantées ? Les doléances de cette Japonaise qui me disait : « Autrefois, une jeune fille de vingt ans connaissait toutes les règles de la politesse, de l'arrangement des fleurs, de la cérémonie du thé. Aujourd'hui, sauf dans quelques milieux traditionalistes, et surtout encore assez riches pour pouvoir payer pareil enseignement, il n'y a plus rien. *Tout est parti en loques.* Quant aux garçons, ils n'honorent même plus leurs parents ! », s'imagine-t-on que je les fasse miennes ? La France, après nos deux grandes guerres, retentit de lamentations presque semblables. Les circonstances, pourtant, ont été différentes sous notre ciel et sous celui du Japon.

Il n'en reste pas moins que, déçus, trompés, désabusés et cyniques, garçons et filles de là-bas, obéissant à un réflexe de leur âge, se sentent enclins aux positions extrêmes. Anarchisme ? marxisme ? Anarchistes et marxistes ne sont pas rares. Mais, dans l'ensemble, en dépit de l'existence d'un parti communiste, qui prouva sa force lors des manifestations et des émeutes du 1er mai 1952, la pensée de gauche s'est trouvée, dès le départ, assez mal organisée. D'aucuns (je n'ai pu contrôler l'exactitude de l'assertion) m'ont assuré que de l'argent américain alimentait, récemment encore, des organisations de droite. C'est possible. Je n'en sais rien. Fait, en tout cas, certain, dont les conséquences se dégageront bientôt : les grandes sociétés industrielles, financières, commerciales nippones, qui, avant peu, n'auront jamais été plus puissantes, rejettent automatiquement, après des examens aussi sévères du point de vue technique que moral et politique, tout candidat employé soupçonné d'idées « de gauche ».

Ici, une anecdote : celle de cette cireuse de chaussures, assez jolie, agenouillée comme nombre de ses pareilles le long de l'avenue menant à l'Imperial Hotel, en plein centre de Tokio. Entre deux clients, elle lisait une revue d'un ton si élevé que je ne saurais mieux la comparer, en France, qu'à *la Revue des Deux Mondes*. Cette jeune femme parlant un peu anglais et français, langues apprises à l'école, puis à l'université, nous eûmes bientôt de brèves conversations quotidiennes. « Je n'ai jamais fait, me dit-elle un jour, de politique. Mais mon frère passe pour communiste. Le sachant, la maison qui m'employait me congédia. Mon métier présent ? Il me déplaît, inutile de le dire. Je ne puis rien trouver d'autre. C'est cela, ou la prostitution. Comme je n'aime pas les Américains... »

On conçoit, dans ces conditions, que, devant (on le verra plus loin) la rareté des places, beaucoup de jeunes, conciliant leur désir de manger, de se marier et, plus simplement, de vivre d'une façon aussi normale que possible avec le respect inconscient, mais latent, de ne point rompre tout à fait avec ce qui fut le Japon de toujours, raffinent sur les vœux d'employeurs éventuels et ne craignent pas de s'affilier à des associations ultra-clandestines, renouvelant l'hyperfascisme d'antan. Si l'on ne peut nier une clandestinité de gauche, on dénombre actuellement, paraît-il, près de mille cinq cents organisations secrètes d'extrême-droite dans tout le Japon. Le goût naturel à la jeunesse de la violence s'y alliant avec un restant de la révérence due aux coutumes, rien d'étonnant à ce que les jeunes y découvrent le « climat » favorisant leurs tendances à la rébellion contre tout ce qui les heurte.

QUAND SUBSISTE LE JAPON LEGENDAIRE

Tableau bien sombre, pensera-t-on. Ce n'est, je le déplore, pas le seul aspect peu joyeux d'une situation complexe. Mais les lecteurs de *France-Illustration* préfèrent-ils les fictions à la réalité ? Le Japon, je me hâte de le dire, présente toujours ce charmant visage qui, depuis Loti et Farrère, assure à ce pays une place de choix dans les amours exotiques de nos compatriotes. Les apparences continuent à y être exquises : petites villes aux toits bleus et roses perdus dans la verdure ; foules, peut-être moins polies qu'autrefois, peut-être plus bruyantes, mais encore courtoises et bien pittoresques avec leurs kimonos et ces larges parapluies dont le papier huilé se tend sur le bambou ; temples et bonzes ; dîners où des geishas chantent et dansent. Des provinciaux poursuivent à Tokio leurs pèlerinages. Ailleurs, devant des paysages de volcans, de montagnes, de criques et de baies, de plages douces, de rizières et de pins contournés, ils s'émeuvent autant des cerisiers du printemps que des teintes fulgurantes de l'automne et des neiges aux reflets changeants de l'hiver sous un soleil qu'on ne voit nulle part ailleurs aussi rouge. Et si, à Tokio, le Théâtre impérial s'abaisse à des revues auprès desquelles les spectacles des Folies-Bergère sont modèles de décence et de goût, les drames nô, qui restent inégalés en Asie, conservent la faveur de leur public. Mais, pour rendre la grâce, la gentillesse qu'offre à l'Occidental cette vie, extérieure, du Japon, il faudrait la plume de Lafcadio Hearn et ses quelque vingt volumes...

Après plusieurs voyages là-bas avant la guerre, et trois expériences successives durant les trois années dernières, l'immense attrait que j'éprouve pour ce pays dont l'essence participe des imaginations du rêve se complique pourtant d'une certaine angoisse. Car le temps n'est plus des cortèges de daïmios s'engageant, avec tout un petit monde de cavaliers, porteurs de fanions, palanquins, boîtes à riz et bonbonnes de saké, sur la route de Kyoto.

Les duretés de l'ère présente, l'industrialisation, la

IL EST ASSEZ FREQUENT de rencontrer dans les rues des infirmes comm
celui-ci. Ce sont d'anciens soldats mutilés et renvoyés sans pensio

傷痍者更生

défaite, l'occupation et ses séquelles, et bien d'autres éléments, ont engendré une atmosphère pénible, qui se manifeste par le manque de parole, une corruption (même dans les universités, chaque jour plus nombreuses, il arrive que des examens s'achètent) naguère inconnus, par un bouleversement presque total des fortunes concentrant l'argent entre assez peu de mains. Si l'on complète ces indications et les paragraphes traitant de la jeunesse de quelques remarques sur la perturbation apportée dans la famille par l'émancipation, qu'exigea l'Amérique, de la femme (innovation entraînant, entre autres suites, le suicide d'une quantité de belles-mères), on conçoit le désarroi des esprits dans l'archipel.

Dès le lendemain du retour à la souveraineté, la plupart des femmes qui s'étaient, non sans gêne, habituées à marcher dans la rue à côté de leur mari ont, bien qu'électrices, repris, c'est vrai, leur place à quelques pas derrière l'homme. Germe de dissociation éventuelle, le souvenir d'un statut meilleur, théoriquement non aboli, et dont beaucoup de femmes conservent un regret confus, presque honteux, n'en persiste pas moins. Mais, guère plus souriantes, il existe d'autres réalités.

LA SURPOPULATION POSE AU JAPON LE PROBLEME LE PLUS GRAVE ET LA CRISE RISQUE DE DEVENIR TRES VITE REDOUTABLE

PRESQUE entièrement détruit pendant la guerre, le Japon se releva très vite de ses ruines. En 1954, les grandes villes offrent à l'admiration des foules des immeubles tout neufs, du genre du fameux Nikkatsu Building, à Tokio, qui, au nombre d'étages près, n'ont rien à envier aux gratte-ciel newyorkais. L'évidence n'en éclate pas moins que, si, de 1945 à 1952, les Américains sauvèrent l'archipel de la faillite, sa situation matérielle, sociale, morale, politique inspire en 1954 de l'inquiétude.

Qu'on lise la presse. Certains articles font sursauter : ceux, notamment, traitant, maintenant encore, de la vente des enfants par leur famille. De source officielle nippone, des dizaines de milliers de Japonais et de Japonaises sont questionnés chaque année par la police pour trafic d'enfants. Ils ne pouvaient plus les nourrir. Alors ils les ont vendus : les garçons, à des entreprises industrielles, qui en font de véritables esclaves ; les filles, à des maisons « de thé ». La loi s'y oppose. Les coupables sont pourchassés. La pratique demeure et s'explique par la surpopulation.

Le Japon compte aujourd'hui 86 millions d'habitants, dont 8 millions, rapatriés après la défaite, de Chine, de Mandchourie, d'Indonésie, des Philippines, de la Nouvelle-Calédonie. Devant cette surpopulation effroyable, un certain malthusianisme ne serait-il pas indiqué ? Le malheur veut que, comme on l'indiquait déjà pour le Vietnam, une nourriture presque exclusivement végétarienne prédispose à la prolificité. Du reste, la grande clef à la compréhension du Japon moderne, c'est qu'en dehors de Tokio et des grandes villes, avec leur incessant grouillement humain, les gens ne possèdent aucun pouvoir d'achat. « Deux à trois mille yens par mois, m'a-t-on dit, pour des familles de sept à huit personnes. » J'ai interrogé des Japonais compétents. « Ce chiffre paraît faible, m'ont-ils répondu. Mais il est possible. » Ainsi démuni de numéraire, à qui un agriculteur, ne pouvant se livrer seul aux travaux de la terre, fera-t-il appel ? La Corée, elle, connaît des organisations collectives qui permettent, je l'ai vu en automne dernier, de reconstruire une maison en deux ou trois jours.

Individualiste, renfermé, méfiant, le Japonais ne compte que sur lui-même et sur sa famille. D'où l'intérêt d'une descendance aussi nombreuse que le veulent bien les dieux. Mais comme, pour des raisons diverses, la natalité se révèle presque aussi forte dans toutes les classes de la société, les statisticiens redoutent qu'en 1970 la population du Japon n'atteigne ou même ne dépasse 100 millions d'habitants. Que faire alors ? Que faire dès maintenant ? Car, longtemps ajournée grâce au miracle de l'aide américaine, *la crise, une crise aiguë, est ouverte*. Brochant sur la confusion générale due à une révolution inattendue des coutumes, elle découle, avec plusieurs années de retard, de la défaite, de l'occupation et ravage deux domaines : l'économique et le politique, à l'intérieur comme à l'extérieur.

LES SENTIMENTS DU JAPON ENVERS L'AMERIQUE? DES PLUS TIEDES

TOUCHONS d'abord au politique. Pour les Américains, deux textes règlent la position future du Japon dans le monde : le traité de paix de San-Francisco, le traité nippo-américain d'amitié, de commerce et de navigation. Les U. S. A. conservant des bases au Japon, et pour peu que ce dernier se résignât à réarmer, un grand pas, estime-t-on à Washington, serait accompli. En réponse fuse cette question partie de Tokio : « Accepterons-nous de n'être qu'une île au large de l'Amérique ? »

Avec les Américains a surgi, en 1945, un homme de premier plan, M. Yoshida, plus diplomate, du reste, qu'homme politique. Nul doute que le Japon de demain ne lui élève des statues et ne le proclame « libérateur du territoire ». Il sut manier l'occupant comme personne et le persuader que son pays brûlait de fièvre démocratique. La fin de l'occupation ayant entraîné celle de l'épuration, des politiciens, tels que M. Hatoyama, adversaire de M. Yoshida, revinrent sur l'eau.

Dire que les deux hommes goûtent peu leurs personnalités réciproques serait un euphémisme. Le parti libéral de se scinder alors en deux tendances (Yoshida, Hatoyama), cependant que se produisait une poussée violente des socialistes de gauche. Le conflit dressant les libéraux les uns contre les autres apparut après les élections de mai 1953, M. Yoshida ayant accédé pour la cinquième fois au pouvoir. Nécessaire, une réconciliation était inévitable : M. Yoshida ne pouvait continuer sa politique sans majorité. Celle-ci devait obligatoirement comprendre des partisans de M. Hatoyama. Ralliant tous M. Yoshida, une crise éventuelle eût été palliée. Les choses ne se passèrent pas de la sorte. Aussi, sans entrer dans le détail, signalera-t-on que, pour se maintenir à la tête du gouvernement, M. Yoshida doit, de toute nécessité, conclure avec le parti « progressiste » de M. Shigemitsu une entente. Qu'un gouvernement de coalition ne puisse se former cette année, on ne sait guère où ira le Japon, et deviendrait vraie la parole de ce journaliste nippon que j'interrogeais sur la configuration politique de son pays et qui me dit : « Vous savez ce dont il retourne chez vous. Eh bien, ici, c'est à peu près la même chose. »

En réalité la position du gouvernement Yoshida se révèle fausse. Soutenu par les Américains, nul n'ignore qu'il n'apprécie pas plus l'Amérique que la quasi-unanimité de ses compatriotes (ce qui lui attire des votes), mais qu'il sait, d'autre part, ne pas pouvoir se passer entièrement de Washington. Officiellement, dans un décor démocratique, l'amitié américano-nippone paraît un fait acquis. La pratique quotidienne prouve la fragilité de liens qu'en haut lieu on feint de croire indestructibles. Qu'il s'agisse du réarmement, du commerce, des relations de Tokio avec tel ou tel Etat, des « accrochages » se produisent. Et, si chaque fois que l'Amérique émet un vœu, les techniciens lui sont, à 40 %, favorables, les économistes le sont un peu moins et les militaires, eux, sont décidément « contre ».

On aborde ici un paragraphe d'une complexité extrême. Rien de ce qu'on va dire ne correspond, en effet, aux données officielles nippones, non plus qu'américaines... Quand, pendant les années dernières, le Japon ne savait comment remercier l'Amérique de lui avoir injecté le remède démocratique lui permettant de se réhabiliter aux yeux du monde, il semble bien que, là où les Américains prirent pour argent comptant des protestations de gratitude, les Japonais n'entendaient que se tirer, oralement, d'une situation autrement inextricable.

Comme je m'étonnais de cette attitude auprès d'un Japonais qui fit ses études à Paris, il plaisanta : « Il fallait bien sauver les meubles. » Expression audacieuse, meubles et immeubles du Japon ayant presque entièrement sombré dans le cataclysme. Mais, si les gens, aujourd'hui de vingt à vingt-cinq ans, n'ont pas eu, à l'époque, grand-chose à dire, les hommes de quarante ans et plus n'ont jamais cru, à de rares exceptions près, à la pérennité, ou même à la valeur temporaire des importations spirituelles ou politiques américaines. Ils ont subi l'occupation sans jamais l'accepter. Certaines réformes leur parurent assez bonnes pour qu'on les admît. Le fond de leur cœur, de leur pensée n'en restait pas moins celui de jadis. Les Américains, dont la bonne foi fut éclatante, dont « l'esprit missionnaire » s'exerça avec un désintéressement à arracher des larmes,

ASPECT CARACTERISTIQUE d'une rue japonaise quand on s'éloigne des quartiers centraux d'une ville. Cette photographie a été prise à Kyoto.

s'apercevront un jour, aveu auquel ils se refusent encore, que, passé la période des tout débuts, où l'explosion de deux bombes atomiques assomma littéralement un peuple, celui-ci se ressaisit sans tarder pour jouer le jeu des occupants et reconquérir, aussi rapidement que possible, sa liberté.

Osera-t-on prétendre que l'immense majorité des Nippons s'estiment encore, en 1954, avoir été vaincus en 1945 ? Non, sans aucun doute. En vertu de quel paradoxe ? De celui-ci : sans la bombe atomique, arme déloyale, les Américains, réduits à leurs seules forces, et en supposant qu'ils eussent tenté la prise d'assaut des îles, auraient subi de telles pertes que, renonçant à leurs projets de conquête, ils se fussent prêtés à une paix honorable. (Il n'est d'ailleurs que d'écouter, maintenant, l'apologie débridée, si posthume, de ceux que les Alliés exécutèrent comme criminels de guerre, et qu'une opinion quasi unanime tend à transformer en héros et en martyrs...)

A dire vrai, l'Amérique semble s'être attachée à démolir les chances de succès de sa propre cause. Nulle part, dans l'ensemble, les G.Is n'ont été antipathiques aux Japonais. Défendues par eux et par les organismes pullulant au G. Q. G. de Mac Arthur contre l'égoïsme extravagant du patronat, les classes populaires leur doivent beaucoup, et le savent, à présent surtout qu'à la suite d'une loi dite « d'amendement partiel de la législation contre les monopoles », les trusts, et en premier lieu le trust Mitsubishi, se sont reconstitués. Qu'une inondation accable le pays, comme voilà quelques mois, aussitôt armée et aviation américaines entrent en scène. Action portée à leur crédit. Pourquoi faut-il que, peu après, les services officiels américains publient le coût de cette intervention ? Pourquoi M. Foster Dulles s'est-il cru tenu, après l'annonce de la restitution des îles d'Oshima au Japon, de déclarer, ou de laisser déclarer, à la radio américaine « qu'au fond ces îles n'avaient aucune valeur stratégique » ?

Au Japon, dans la grande masse de la population, la cause des Etats-Unis est désormais entendue : « gens versatiles sur lesquels on ne peut absolument faire fond, changeant d'avis avec une brusquerie toute militaire », ne sachant psychologiquement pas donner « dans un pays où toute la vie sociale repose sur le cadeau, mais qu'il convient de ménager aussi longtemps qu'on en peut tirer quelque avantage ». Qui, du reste, sauf le gouvernement (mais l'électorat, en général, ne songe pas à lui en faire grief), a vraiment « collaboré » avec l'Amérique de Mac Arthur et de Ridgway ? Des gens que, dans l'ensemble, on estimait des « ratés », des B. O. F. sans pudeur, des spéculateurs. A force de courbettes, de compromissions ils se sont rendus indispensables à un occupant, qui, à de rarissimes exceptions près, ne se soucia même pas d'apprendre la langue du pays. Servant de truchement, d'intermédiaires entre lui et les quelque 80 millions de leurs compatriotes d'alors, ces « nouveaux messieurs » se sont enrichis de façon scandaleuse. Nippons que les Japonais véritables font entrer dans la catégorie de ceux qu'ils dénomment, d'une expression qui se croit française : « des après la guerre », des traîtres,

L'ALLIANCE du kimono national et du chapeau européen se remarque parfois chez des hommes de cet âge.

somme toute, ayant pris leur parti de la défaite, et su en tirer profit. A eux s'opposent des gens de valeur, qui se sont rapprochés, quand ils s'en étaient éloignés, de l'ancien régime.

Classification que vient encore compliquer l'existence haïe des Niséi, ces Japonais de l'immigration nés en Amérique, jouissant de ce fait de la nationalité américaine, amenés dans les fourgons de l'occupation et considérés par leurs frères de race comme des renégats. Alors que, sauvé du désastre total par un décret de la Providence, le Japon cherche sa voie nouvelle, des luttes intestines le déchirent : luttes non seulement (masquées) entre Japonais et Américains, mais entre plusieurs sortes de Japonais, dont les uns aspirent à rompre tous liens avec l'Amérique, dont les autres souhaiteraient que continuât l'aide américaine, mais sans contre-partie, dont une dernière fraction, enfin, ne sait guère ce qu'elle veut et flotte au gré du vent.

Croit-on raisonnablement que ces indécis trouveront dans la démocratie à l'occidentale, dont on leur rebat les oreilles depuis 1945, la panacée à leurs maux ? Des revues, publiées en France et rédigées par des Japonais, ne cessent guère de vanter la montée nippone vers la démocratie. Sans rejeter absolument une certaine évolution japonaise dans ce sens, il conviendrait peut-être d'en concilier la nature avec ces manifestations de loyalisme envers l'empereur, qui, si grand était l'enthousiasme, ont provoqué, l'autre jour, l'étouffement et la mort d'une soixantaine de personnes devant les ponts du palais impérial...

Sur un seul point, majorité (actuelle) impressionnante au Japon : plus de guerre, quoi qu'il doive en coûter, et, pour ne pas céder à la tentation de se laisser entraîner dans une aventure, pas d'armée.

UNE POLITIQUE DE RECONQUETE

A quoi tend alors la politique de M. Yoshida ? Elle table essentiellement, sans trop le dire, sur un gain maximum de temps possible du côté de l'Amérique. Elle vise, d'autre part, à une reconquête, spirituelle et commerciale, de la place qu'occupait le Japon en Extrême-Orient avant 1941.

Bien qu'on en parle assez peu, la mission « culturelle » du Japon en Extrême-Orient joue un rôle de premier plan dans les desseins de Tokio. On aurait tort de minimiser les succès remportés pendant la guerre dans ce domaine. Si l'Indochine s'est dressée comme elle l'a fait contre la France, c'est en partie à quatre années de propagande anti-blanche, sur place, qu'on le doit. Depuis 1941, et encore maintenant, le Japon a entendu convaincre les peuples d'Asie qu'il détenait la pure doctrine du bouddhisme. Victorieux, on le crut. Demi-vainqueur malgré sa défaite, on le croit encore, et cela d'autant plus que l'autre très grand pays d'Extrême-Orient, la Chine, s'est abandonné à une idéologie toute différente.

Pour appuyer cette thèse (le Japon, centre incontesté de toute pensée rigoureusement orthodoxe) on ne citera que pour mémoire le congrès du bouddhisme d'octobre 1952, l'intensification des rapports entre les centres d'études bouddhiques au Japon et les centres analogues dans les autres pays non communistes d'Asie. On signalera aussi la reprise des échanges d'étudiants avec les contrées d'Extrême-Orient, l'assistance technique et commerciale que propose Tokio aux habitants des régions naguère encore soumises à son contrôle. On ne saurait non plus négliger l'action intensive de propagande du *Japan Travel Bureau* et de l'*Intourism* dans leur désir d'attirer le plus d'Asiatiques possible dans l'archipel, et de les convaincre de la supériorité japonaise.

Osons le dire : le mythe de l'asiatisme (sous le voile du bouddhisme) est plus vivant que jamais. Sa force nouvelle, il la tire de l'échec de la coalition blanche en Corée. Aux yeux des Japonais, le plus éminent des Coréens n'a jamais valu le dernier valet de ferme nippon. D'où la phrase : « Ces fiers-à-bras, ces tranche-montagnes se sont fait battre par... des Coréens ! »

D'ailleurs, au lendemain de l'indépendance, en 1952, et alors que les dés semblaient déjà jetés à notre désavantage en Corée, on assista, au Japon, à un phénomène bouleversant : les enfants rentrèrent un soir de l'école ayant découvert « un grand pays, l'Inde ». Ainsi se matérialisait l'opposition aux idéologies occidentales. Mais pourquoi l'Inde ? Parce que pays « neutraliste ». Parce qu'il avait marqué la limite, pendant la guerre, de l'expansion japonaise. Parce qu'il semble pouvoir constituer un champ de manœuvres commerciales jusqu'aux pays arabes. Pour dix autres raisons, politiques, qu'explique la personnalité, asiatique, de son président. Une victoire des Nations Unies en Corée eût changé tout cela. Elle n'eut pas lieu. La perte de face qui s'ensuivit fut sensible. Avec une vivacité qui surprit les plus pessimistes des observateurs eux-mêmes, le Japon populaire se retourna d'un bloc, exprima des sentiments extrêmes, oublia Mac Arthur et la fiction classique de « l'Américain millionnaire » pour ne plus voir que le G. I. Joe, qui, non content de s'être fait battre de l'autre côté du détroit, s'affichait avec des filles japonaises de la condition la plus basse.

Nul ne s'étonna, en revanche, quand une association d'instituteurs nippons exigea que fût représenté le film, interdit par Mac Arthur, intitulé *Hiroshima*, et dans lequel l'acteur incarnant le pilote de l'avion qui jeta la tristement célèbre bombe ouvre l'action par une confession publique et « prie les Japonais de lui pardonner son crime ». Bref, le Japon est redevenu plus chauvin que jamais, et si l'on entend souvent la phrase : « Nul, et les Américains moins que quiconque, n'est capable de nous comprendre », ces quelques mots ne traduisent, pour le moment, qu'un complexe de supériorité, une vérité dont il convient de bien imprégner, de nouveau, l'Asie.

Cette propagande, à très long terme, ne pouvant entraîner d'effets immédiats, une nécessité s'impose, sur-le-champ, au Japon : l'expansion de son commerce. C'est — on aborde ici le côté économique des difficultés nippones — pour lui une question de vie ou de mort, maintenant qu'on lui a enlevé la Corée, la Mandchourie,

Formose, les territoires sous mandat et qu'il a dû évacuer la Chine. D'instinct, l'étranger se cabre en entendant ce mot « commerce », qui, associé à l'idée de Japon, en suscite aussitôt deux autres : « dumping » et « emprunts ». Quoi qu'il en soit, la France ignore trop la crise que traverse actuellement l'archipel et l'importance de son chômage, chômage frappant ouvriers comme employés, ces derniers accomplissant, déjà en temps normal, à plusieurs des tâches qu'un seul suffirait largement à mener à bien. N'était la solidarité traditionnelle entre les membres d'une même famille, beaucoup de chômeurs mourraient de faim. Or, bien que Tokio conteste le chiffre, les chômeurs seraient, aux dires des Américains, plusieurs millions. Pendant les années d'occupation où Mac Arthur régit le Japon, durant aussi le temps de la reconstruction, la situation économique put faire illusion. Il en fut de même après le déclenchement de la guerre de Corée, l'industrie japonaise fabriquant à perdre haleine pour le compte des Etats-Unis.

Cette époque est révolue, M. Syngman Rhee s'opposant avec la dernière énergie à ce que le Japon contribue à la remise sur pied de la partie méridionale de la péninsule. De combien se verront amputés les 800 millions de dollars que les Etats-Unis procurent encore actuellement au Japon, et qui représentent le volume des débouchés offerts à Tokio par la Chine avant la guerre ? Le rêve d'échanges accrus avec l'Amérique, dont se berça longtemps Tokio, s'évanouit : trop de marchandises nippones ne sont pas et ne seront jamais au standing américain. Elles dépassent en revanche le standing du reste de l'Asie. Des échanges semblent en particulier possibles avec le Pakistan et, surtout, suprême pensée de Tokio, avec la Chine (échanges jusqu'ici réduits à 6 millions de dollars dans chaque sens).

Les Américains, on le conçoit, ne voient pas d'un très bon œil cette reprise du commerce avec le pays communiste numéro 1 de l'Asie et proposent comme remède, depuis longtemps déjà, le réarmement de l'archipel, avec tout ce que sous-entend ce terme. Ils suggèrent aussi au gouvernement Yoshida de rechercher des marchés dans le Sud-Est asiatique (missions de M. Ogazaki à Manille, à Djakarta, à Rangoon). Mais l'Indonésie non plus que la Birmanie n'ont point encore signé la paix avec le Japon ; les Philippines insistent pour le paiement de leurs dommages de guerre.

La question, on s'en aperçoit, reste à peu près entière et cela d'autant plus que, contrairement aux vœux de l'Amérique, les Anglais (qui viennent de conclure, le 29 janvier dernier, un pacte anglo-nippon de commerce portant sur 420 milliards de francs, soit 210 milliards dans chaque sens, accordant au Japon la faculté de régler en sterlings ses transactions avec le Commonwealth)... les Anglais, donc, et même les Russes, incitent Tokio à commercer avec la Chine. Dans cette conjoncture, ne vaudrait-il pas mieux, se demandent certains, que le Japon réarmât, comme l'en presse Washington ? Avant la guerre, armée, police, aviation et marine occupaient une partie non négligeable de la population. Ici, l'Amérique se heurte à son plus gros obstacle, à l'habileté manœuvrière de M. Yoshida, invoquant les souvenirs affreux de la dernière guerre, l'ardent désir de paix de son peuple, surtout parmi les femmes, et, enfin, argument subtil, l'interdiction que fait à son pays la Constitution de posséder armée, aviation ou marine. Constitution modifiable sans aucun doute, mais à la majorité des deux tiers.

Les choses en sont là. Dans leur exposé, des Japonais me reprocheront peut-être d'avoir grossi le trait. Une situation aussi peu connue en France, aussi éminemment confuse, ne souffre actuellement qu'une esquisse, destinée à faire ressortir les affres d'une nation à laquelle tout ce qui lui rendait la vie possible a été arraché, et qui, en outre, augmente sans cesse. Les idéaux de la démocratie du type américain appartenant déjà aux vieilles lunes, la plupart des Nippons se demandent presque uniquement comment, écrasés qu'ils sont d'impôts, ils pourront manger demain. Sous une forme moins sommaire, le gouvernement se le demande aussi. S'il cherche avant tout à temporiser dans ses rapports avec Washington, il apparaît évident qu'il ira, et entraînera l'archipel avec lui, vers le pays ou le bloc de puissances qui, dans les avantages commerciaux qu'il lui concédera, apparaîtra le plus stable et le plus fort.

Une note optimiste, *in fine*. Elle concerne la France, qui, au point de vue intellectuel, connaît une vogue touchante dans les quatre îles. Chez nous, du reste, le Japon est aussi, pour le moment, à la mode. En profitera-t-on pour glisser à nos amis nippons que, s'ils comprennent les difficultés de l'heure, les porteurs français des emprunts japonais souhaiteraient un geste du gouvernement Yoshida, et un traitement au moins égal à celui dont les Anglais se sont vus gratifiés ?

Les photos illustrant cet article et celle ornant la couverture sont de P. Mousset.

LES PETITS NIPPONS, eux aussi, jouent au soldat. Mais on aurait tort de prendre au sérieux ce sabre de bois.

RAOUL DUFY — Nice (coll. part.).

SEURAT — L'Ombrelle (coll. Bonnard).

MARQUET — La Seine à La Frette (coll. part.).

DEGAS — Danseuse au tutu vert (coll. part.).

On a vendu les œuvres qui composaient

LA COLLECTION DU PEINTRE PIERRE BONNARD

LA première très grande vente de l'année vient de se dérouler. Ce fut une fort brillante manifestation à laquelle on put voir de nombreuses personnalités du monde artistique et les amateurs les plus connus. Cette vente offrait, en effet, un intérêt exceptionnel par la qualité des œuvres qu'elle rassemblait et, aussi, un intérêt sentimental puisque celles-ci avaient été réu-

nies par un très grand peintre, Pierre Bonnard. Elles constituaient sa collection personnelle. Leurs auteurs avaient été ses amis, ses compagnons de vie artistique. Ensemble, ils avaient discuté, échangé des idées, exprimé des préférences, des antipathies, des enthousiasmes. Le choix de Bonnard avait été dicté par le goût et l'amitié. Et les œuvres qui lui avaient été offertes l'avaient été en témoignage de cette amitié et de la déférence de maîtres s'adressant à un pair.

Signac, Seurat, Louise Hervieu, Vuillard étaient représentés par des aquarelles et des dessins. Les peintures étaient signées de Renoir, de Matisse, de Laprade. Vuillard était là avec une toile dédicacée à son ami, une œuvre du début de sa carrière, tout empreinte d'une émouvante sensibilité. Un Cézanne, qui est probablement un cadeau de Vollard, est de petites dimensions, mais important par son esprit. De Laprade, une toile qui représente sans doute Bonnard fumant sa pipe.

En même temps que la collection particulière de l'artiste étaient dispersées des œuvres appartenant à divers amateurs. On remarquait dans le nombre un pastel de Degas, que nous reproduisons, une très importante toile de Claude Monet et un paysage d'Utrillo, de l'époque blanche.

Me Maurice Rheims, qui dirigeait cette vente dans le cadre de la galerie Charpentier, avait près de lui, comme experts, MM. Jean Metthey et Jacques Dubourg. Exceptionnellement M. René Huyghe, professeur au Collège de France, ancien conservateur en chef au musée du Louvre, avait consenti à assister Me Rheims.

Roger DARDENNE.

VUILLARD Femme au chien (coll. Bonnard).

« La Duchesse de Choiseul. »

« La Maréchale de Guébriant. »

TROIS SIÈCLES DE DIPLOMATIE FRANÇAISE

Les salons du cercle Volney, qui ont vu défiler bien des personnalités, accueillent aujourd'hui des représentants du corps diplomatique. A dire vrai, il en est peu qui soient encore vivants — bien que nous y rencontrions un singulier Paul Claudel vu par un peintre chinois : c'est une exposition destinée à illustrer la diplomatie française depuis Richelieu.

Le cardinal, à défaut du célèbre portrait en pied du Louvre par Philippe de Champaigne, est représenté par un portrait en buste du même peintre et, aussi, par un de ses doigts reposant dans un petit écrin de cristal.

Figurent ici tous les princes de la Carrière : Vergennes, qui fut ambassadeur près la Porte ottomane, est représenté en Turc ; Talleyrand a son portrait par Prud'hon et par Ingres ; Chateaubriand paraît dans une réception fastueuse qu'il organisa à la Villa Médicis — et nous voyons sous vitrine son portefeuille ministériel. Quelques personnages plus récents : les Cambon, Barrère, Berthelot, avec un portrait par Vuillard — l'un des meilleurs de cet artiste.

Il est aussi des personnalités qui, pour s'être illustrées de façon moins éclatante ou moins digne, n'en sont pas moins curieuses. Nous remarquons côte à côte quatre gravures du chevalier d'Eon — qui fut ministre plénipotentiaire à Londres — trois fois habillé en femme et une fois en officier de dragons. On parlait de nouveauté lors de la récente nomination d'une ambassadrice américaine à Rome, mais nous voyons ici une femme qui l'avait précédée de longue date : Renée du Bec, veuve du maréchal de Guébriant, fut ambassadrice du roi de France en Pologne en 1643 et eut ensuite pour mission d'obtenir la reddition de la place forte de Brisach. Elle y réussit d'ailleurs, grâce aux charmes d'une demoiselle de compagnie qui put attirer le gouverneur de la place à un rendez-vous où ses ennemis le cueillirent.

Les grands traités sont évoqués par la peinture, la gravure, la médaille. Une gravure représente le fameux coup d'éventail du dey d'Alger à notre consul, qui « encaisse » avec un air de dignité extrêmement offensée.

Les grands diplomates du XIXe siècle n'ont pas toujours eu la chance d'avoir de grands portraitistes. Pour trouver la qualité picturale, nous nous arrêterons devant la charmante princesse de Bénévent par Mme Vigée-Lebrun ; Joseph Bonaparte par Gros ; Desages, directeur politique aux Affaires étrangères pendant la monarchie de Juillet, par Chassériau, devant la duchesse de Choiseul par Boucher ou Mme Casimir-Perier par Winterhalter.

Il faut mentionner surtout les deux magnifiques tapisseries de Parro — celle représentant le cortège, dans les Tuileries, de l'ambassadeur Méhémet effendi, envoyé par le sultan pour féliciter Louis XV de son avènement au trône.

Il est de bon ton, aujourd'hui, de se moquer des diplomates ; mais la digne assemblée qui est réunie au cercle Volney, sous l'autorité de son président, M. Brugère, ambassadeur de France, rayonne de tant d'aimable distinction qu'elle ne prête pas le moins du monde à la raillerie.

Bernard Champigneulle.

VITTORE CARPACCIO « La Dispute de saint Etienne », Milan. Musée de Brera.

CHEFS-D'ŒUVRE VÉNITIENS
A L'ORANGERIE

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

C'EST une partie seulement des expositions de peinture vénitienne qui ont été organisées à Schaffhouse l'an dernier, puis à Amsterdam et à Bruxelles, que nous voyons à Paris. Le cadre étroit de l'Orangerie des Tuileries ne permettait pas de lui donner plus d'ampleur. Puisque Paris, par un singulier paradoxe, ne possède pas une salle d'exposition capable de recevoir dignement une manifestation d'art ancien, il fallut amputer. Nous ne voyons donc ni Tiepolo, ni Guardi, ni Canaletto.

Soixante-cinq tableaux sont donc chargés de nous apporter le message de Venise, depuis les icones à fond d'or qui se dégagent à peine de l'esthétique byzantine, jusqu'à la grande époque triomphale de Giorgione, de Titien, du Tintoret et de Véronèse.

Il est évident que l'on n'a pu que présenter un échantillonnage répondant plus à des circonstances pratiques favorables au prêt des tableaux qu'à un programme préconçu.

La douce « Vierge » et le non moins doux « Saint Pierre » de Paolo et de Lorenzo Veneziano nous introduisent, avec les anges sur fond noir de Guariento, dans la Venise de l'âge gothique. Parmi les richesses du XV[e] siècle, on admire un émouvant « Voile de Véronique » de Michel Giambono, une « Marie-Madeleine » et une « Vierge à l'Enfant » de Crivelli, dont le dessin anguleux est d'une acuité singulière, un polyptyque de Vivarini d'un vif intérêt représentant « le Couronnement de la Vierge ».

Que vient faire Pisanello dans cette exposition vénitienne ? Ne nous plaignons pas cependant de ce plaisir imprévu : les dessins extraits du recueil Vallardi, qui appartient au Louvre, portraits, paysages, animaux, sont de petites merveilles que l'on voudrait inlassablement contempler.

C'est un autre prodigieux recueil de dessins à la plume appartenant à notre inépuisable Cabinet du Louvre — mais celui-ci figure sous vitrine — qui témoigne de l'art pénétrant de Jacopo Bellini. Sa « Madone », d'autre part, semble faire la transition avec l'œuvre de son fils Giovanni, qui, renouvelant la technique picturale, s'exaltant dans un domaine encore inconnu de l'expression plastique, apparaît comme le génial initiateur de la peinture vénitienne de la Renaissance.

Carpaccio nous est moins familier dans « le Sang du Christ » (musée d'Udine), d'une émotion singulière, que dans sa grande toile : « la Dispute de saint Etienne », si étonnamment chaude de couleurs, où la rigueur des architectures et des jeux de perspective ne contrarie en rien l'animation. Pour n'être donnée qu'à l'un de ses « imitateurs », nous goûtons dans les charmes ambigus de sa « Courtisane » (Galerie Borghèse) un portrait de premier ordre. La peinture délavée et comme sublimée de Gentile Bellini représentant le patriarche de Venise bénissant, à la fois hiératique et réaliste, la curieuse prédelle de Lorenzo Lotto, représentant avec une grande ardeur dramatique la « Vie de sainte Lucie », sont des pièces que nous ne rapprochons qu'en raison de leur caractère saisissant.

Comment reconnaître le génie de Giorgione dans la « Vierge » d'Oxford, dont l'atmosphère rappelle si peu celle du « Concert champêtre » ? Il y a de somptueux portraits : ceux de « Paul III », de « l'Arétin », et la célèbre « Flora » par Titien, celui de « Jacopo Soranzo » par le Tintoret. C'est ce peintre qui est d'ailleurs le mieux représenté, avec plusieurs compositions religieuses provenant de différents musées italiens, anglais, belges et hollandais : « la Cène », « l'Enlèvement du corps de saint Marc », « la Déploration », « Saint Mathieu et Saint Luc », peintures d'un pathétique intense et d'une inoubliable lumière, qui ne sont peut-être dépassées que par « la Femme adultère », où l'étrange peuplement de l'espace laisse une impression à la fois gracieuse et solennelle.

C'est sur l'aspect religieux de la peinture vénitienne qu'insiste l'exposition. Le caractère sensualiste de Venise passe à l'arrière-plan. C'est lui cependant qui s'exprime avec une alacrité singulière dans « Mars et Vénus », ravissant petit tableau mythologique d'où l'humour n'est pas absent.

TITIEN « Portrait du pape Paul III » (Naples).

AL. VIVARINI « Saint Antoine de Padoue » (Venise).

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SÉRULLAZ

QUOI qu'on puisse dire ou penser de Bernard Buffet et du choix de ses sujets, il n'en reste pas moins vrai que son art est celui d'un maître. Certains restent choqués ou pleins de dégoût et d'aversion devant ses immenses toiles de « nus » exposées à la Galerie Drouant-David. Evidemment Bernard Buffet nous révèle un monde dénué de tout idéal ; il paraît se complaire dans les mœurs les plus dissolues de notre temps et n'envisage l'humanité que sous ses aspects les plus lamentables : déchéance physique et déchéance morale, telles sont, semble-t-il, les aspirations de son art. Toutefois, si nous savons éliminer cette première — mais fugitive — sensation de malaise qui se dégage de ses nus évoqués dans des intérieurs, nous pénétrons alors dans le véritable univers recréé par Bernard Buffet et, faisant abstraction de la laideur apparente, nous en saisissons enfin la beauté universelle, comme nous saisissons celle du « Bœuf écorché » de Rembrandt, des macchabées et des fous de Géricault, de certains portraits de Goya ou du « Viol » de Degas.

Les œuvres de Bernard Buffet sont harmonieuses de composition comme de couleur. Un rythme qui l'apparente aux plus grands maîtres du moyen âge ou du classicisme confère une grandeur, et je dirais même une noblesse de style, malgré une première sensation de malaise et de laideur. Incontestablement nous subissons un « choc » devant cette forme d'art d'un réalisme pathétique empreint de la plus grande part de subjectivité. On saisit l'intention, et l'on peut dire que Buffet personnifie notre époque de troubles où le matérialisme semble vouloir triompher de l'idéalisme sous quelque forme qu'il se présente.

« Le Bestiaire », dessiné par Bernard Buffet et présenté à la Galerie Visconti, lie l'artiste d'une façon encore plus indissoluble à l'esprit du moyen âge ; la force et l'élégance, le symbolisme aussi, apparaissent dans ces admirables dessins à la plume dont le « réalisme stylisé » est la preuve du talent exceptionnel de Bernard Buffet.

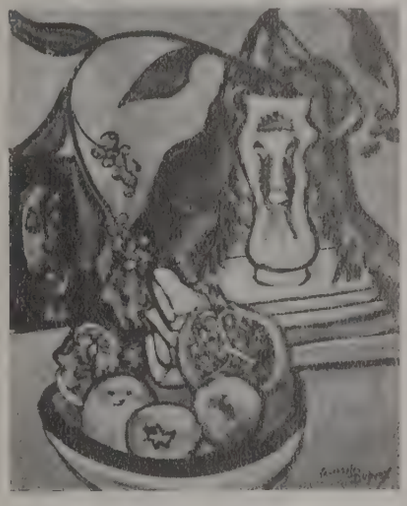
LA Maison de la pensée française présente des poteries et quelques dessins et aquarelles de Pignon. Nous avons toujours apprécié l'art de Pignon, et, là encore, nous restons séduit par ses dessins et aquarelles empreints de sobriété, de réalisme et dont la beauté plastique est indéniable ; la force cursive du trait plein et large, la densité des choses représentées sont caractéristiques du talent du peintre. Par contre, nous n'éprouvons aucune de ces sensations devant ses poteries. Quel snobisme ridicule entraîne actuellement tous les artistes — après Picasso et Braque — à exécuter ou à décorer des poteries ? Que ces hommes cherchent d'abord à inventer des formes plastiques et décoratives « originales » avant de décorer n'importe comment des pots ou des vases qui ne sont que de mauvaises copies d'œuvres anciennes — ou antiques — ou de créer des œuvres si « tarabiscotées » qu'elles sont d'une totale laideur et ne correspondent même plus à l'idée de l'objet lui-même ni à sa fonction. Que les vrais artistes s'abstiennent donc de ces bêtises, qui, n'ajoutant rien à leur gloire, ne font que la diminuer.

IRLANDAIS, Jack B. Yeats est le frère de William Yeats, prix Nobel, et considéré comme l'un des plus grands poètes de son pays. Jack B. Yeats est un artiste visionnaire et un grand coloriste. On a pu déceler chez lui les influences de Constable et de Turner comme celle de Claude Monet. Et, pourtant, Yeats a un talent essentiellement original ; il évoque avec passion et fougue les rêveries et les songes de la vieille Irlande dans des symphonies colorées. Son art est plein de mystère, bien qu'axé sur l'observation la plus rigoureuse, mais la magie des couleurs nous transporte en un monde de féerie et de poésie. Son inspiration semble romantique, mais elle est en réalité plus proche des poètes symbolistes. Ses trente-neuf toiles exposées à la Galerie des Beaux-Arts font un ensemble des plus attachants.

DANWALCK et Katherine Librowicz, après avoir exposé leurs œuvres dans le Nord, les présentent actuellement à la librairie Norberg. L'œuvre de Danwalck est personnelle, vigoureuse ; un lyrisme passionné s'allie à son réalisme direct, il aime les formes denses, soulignées d'accents ou cernées parfois de tons sombres qui accusent une attitude ou le caractère des éléments naturels de ses paysages. Sa toile des « Ramasseurs de galets » nous paraît résumer ses aspirations et son talent, que nous apprécions sans réserve.

Katherine Librowicz est plus spécialement portraitiste. Si elle subit l'influence de Renoir, nous la sentons peu à peu disparaître, et cette artiste acquiert un style plus personnel, plus libre aussi ; sa facture sensible, comme frémissante, exprime dans sa vivacité la vie, l'instantanéité d'une expression, d'un geste. Katherine Librowicz peut être considérée comme une excellente portraitiste, particulièrement des enfants.

L'ŒUVRE de Georgette Dupouy présentée à la Galerie Corre accuse un véritable tempérament d'artiste. Son art n'a rien de féminin et une force particulière s'en dégage, une sorte de virilité à la Suzanne Valadon. Dans sa diversité et ses recherches, on reconnaît aisément son style. Georgette Dupouy est une lyrique ; ses fleurs, ses paysages sont tantôt pleins de fraîcheur, tantôt vigoureux, au graphisme accusé, aux couleurs chatoyantes et subtiles. Cette intensité des coloris se voit plus spécialement dans sa « Vue de Villeneuve-sur-Lot » et son symbolisme poétique dans une petite toile représentant des « champignons », œuvre pleine de sensibilité.



GEORGETTE DUPOUY
« Nature morte à la grenade »

ROGER VIEILLARD peut être considéré parmi la jeune génération comme un des meilleurs graveurs contemporains. Il possède une calligraphie personnelle où s'exprime tout le symbolisme de l'auteur. Il qualifie lui-même ses burins de « biogrammes », et Roger Vieillard sait suggérer la couleur par ses valeurs subtiles de noirs et de blancs (Galerie de France).

UNE EXPOSITION D'ART IRANIEN

UNE importante exposition d'art iranien se tiendra à Paris au musée d'Art moderne, du 20 mars jusqu'à Pâques. La Chambre de commerce franco-iranienne est à l'origine de cette manifestation, où l'on verra de remarquables spécimens de l'art persan. Une large place sera faite aux tapis.

Mais si une fraction de la clientèle sait apprécier les tapis persans comme il se doit, on peut cependant avancer que ceux-ci sont encore souvent méconnus.

Ils sont victimes de deux préjugés. Beaucoup de gens croient, en effet, que leurs prix sont extrêmement élevés. On s'imagine aussi qu'ils ne sont plus fabriqués aujourd'hui selon la vieille technique.

Or il n'en est rien. Les prix des tapis persans ne se sont point enflés comme ceux de tant d'autres articles. Au contraire. Quant à la fabrication, elle reste strictement la même. Les centres qui s'y adonnent demeurent fidèles aux antiques méthodes. Le tapis persan offre même cette particularité d'être insensible aux influences qu'il aurait pu subir.

TACHES D'ENCRE
ET DIVINATION

PAR SIMONE LONGUEMARE

LA divination, la connaissance de l'avenir et de ses mystères ont, depuis toujours, tenu une large place dans les préoccupations humaines. Cela explique d'ailleurs l'intérêt qui s'attache, pour certains esprits, aux phénomènes d'ordre psychique comme la vogue persistante de l'occultisme et de la « voyance ».

Ce domaine, aussi complexe que mystérieux, dans lequel le charlatanisme s'est malheureusement taillé une large place, a suscité et suscitera longtemps encore d'âpres controverses dans lesquelles « France-Illustration » n'entend nullement s'engager, et encore moins prendre position.

Pour leurs prédictions, les techniciens des sciences occultes utilisent, on le sait, divers « supports » dont certains sont devenus classiques, tels les tarots, le marc de café, la boule de cristal, les lignes de la main, etc. Les taches d'encre elles-mêmes jouent un rôle. Les devins de l'occultisme prétendent interpréter les dispositions de ces taches, leurs méandres et leurs couleurs pour rendre leurs oracles. C'est de ce point particulier et original que traite l'étude qu'on va lire.

DEPUIS la plus haute antiquité la divination sert d'exutoire à l'inquiétude humaine. L'homme primitif, plongé au sein d'une nature hostile dont la signification lui échappait, voulut, dès qu'il fut en état de penser et surtout de prévoir, dépasser les stades de son actualité quotidienne et connaître son destin. Sa croyance aux dieux du feu, de l'air et des eaux, déités aux intentions secrètes, plus ou moins agressives, auxquelles s'ajoutait le jeu incompréhensible des forces « surnaturelles », le fit se soumettre à des sorciers se disant doués de pouvoirs occultes, pouvoirs susceptibles de lui concilier la nature contre laquelle il luttait et de lui ouvrir les portes du grand mystère : celui de sa destinée. Les révélations des magiciens, qui donnèrent la preuve de leur prescience des événements futurs en justifiant d'une manière plus ou moins discutable les événements passés, devinrent la préoccupation de notre plus lointain ancêtre.

Pour sonder l'avenir, tous les moyens furent utilisés, depuis les états d'extase prophétique jusqu'aux présages fournis par le vol des oiseaux ou la ronde des corps célestes auxquels étaient attribuées (comme de nos jours encore) des vertus dispensatrices de joies et de peines, dont le bénéficiaire était l'homme, en particulier, s'il savait lire dans le ciel. Intimement lié à sa Mère-Terre, soumis à toutes les contraintes et aux terreurs imposées par une existence comparable à celle des animaux, mais déjà intelligent et prévoyant, l'ancêtre prit goût à sonder les mystères de l'avenir, proche ou lointain.

Après tant de millions d'années et de fastueuses civilisations, il peut paraître étrange que les hommes restent toujours soumis à l'angoisse des premiers âges de l'humanité et qu'elle ne fasse même que s'accentuer, malgré les progrès d'une science qui sait guérir et tuer à merveille, mais ne réussit nullement à accorder la sérénité de l'âme et la paix du cœur. Par un étrange paradoxe, les procédés de divination n'ont point évolué. Les occultistes, qui « travaillent dans l'abstraction pure », répondent qu'il n'y a là nul sujet de s'étonner puisque la science « n'est que l'application à certains phénomènes physiques, disent-ils, de formules et de théories élaborées par l'intelligence des savants, dont les travaux n'ont pas pour but d'expliquer (et encore moins de découvrir les causes desdits phénomènes), mais visent simplement à les justifier » ; ambition modeste, dépourvue d'outrecuidance. Les uns et les autres tiennent des langages différents et ne peuvent donc s'entendre. Les hommes de science n'ont pas l'ambition de découvrir les causes premières, et si l'occultiste dédaigne les effets il renonce à l'analyse au profit de la synthèse. Entre ces deux extrêmes se trouve le mystique, sûr de ses « évidences intimes », et il est peut-être le seul à trouver le chemin du vrai savoir, car il échappe et renonce une fois pour toutes à la raison en faveur de la révélation.

De quoi s'agit-il en l'occurrence ? Tout simplement de prédire l'avenir, par le truchement des taches d'encre. Pour éclairer notre lanterne, examinons de plus près l'expérience divinatoire.

HYPOTHESES SUR LE PROCESSUS DIVINATOIRE

LA divination, on s'en doute, a fait couler des flots d'encre depuis des millénaires et fait naître des controverses passionnées. Ce curieux moyen de connaissance est-il une duperie ou une utopie ? Y a-t-il des « voyants », c'est-à-dire des individus capables de pressentir, de deviner, de sonder les mystères de l'avenir ? Oui, il existe de tels êtres, mais ils sont d'une rareté extrême. On se demande alors : qu'est-ce que la divination ? Cette prémonition des événements futurs n'est-elle qu'une manifestation d'un sens intuitif supérieur, poussé à l'extrême ? Cela n'explique rien puisque l'intuition, dont tout le monde parle, est encore une inconnue de l'équation humaine. On s'est alors posé la question suivante : un « métagnome » en état de « voyance » est-il un monsieur qui « visionne », qui trouve en lui sa propre satisfaction hallucinante ainsi rendue sensible par une sorte de cristallisation psychologique ? Ou a-t-il la possibilité d'accéder à un plan de connaissance situé hors de lui ? En un mot tourne-t-il en rond au sein de ses cogitations plus ou moins saines, ce qui ne serait qu'une opération subjective, **ou a-t-il la « révélation » de l'avenir par des images objectives provenant d'un autre émetteur,** images qui ne sont dues ni à des phénomènes hallucinatoires, ni à l'illusion ? L'intuition, ce raisonnement inconscient,

n'est pas seule en jeu, car, si des prédictions formulées se révèlent justes, en dehors des chances simples de réussite ou d'échec, il est difficile d'admettre qu'elles soient l'aboutissement d'un processus purement déductif, aussi subtil soit-il.

Si l'on repousse cette hypothèse pour accueillir favorablement l'idée d'une intrusion de l'esprit dans un plan de connaissance situé en dehors de l'homme, il faut nécessairement accorder à ce plan des vertus singulières, recéleuses d'un fabuleux potentiel qui ne se soumet ni au temps ni à l'espace. S'il en est ainsi, le « voyant », au moment d'une expérience, se trouve plongé dans un état qui lui permet d'accéder à ce plan qui lui est normalement interdit. Mais, dira-t-on, quel est cet état aux miraculeux pouvoirs ?

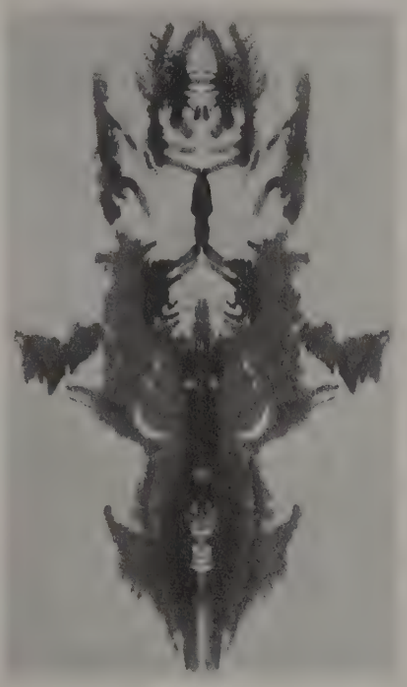
Les psychologues se sont penchés avec prudence sur ce problème, et leurs déductions, loin d'être favorables aux métagnomes, infirment tout au contraire les prétentions de ces derniers. Mais les occultistes sérieux (il en est parfois...) sollicitent notre attention en disant que la divination est produite par une rupture de l'équilibre normal de l'individu, rupture spontanée, involontaire ou non, qui le place dans un état d'hyperréceptivité. Par rupture spontanée involontaire il faut entendre un déséquilibre passager dû soit à la douleur morale ou physique, soit à l'approche de la mort. Jacques de Molay, grand maître des Templiers, fut brûlé vif après avoir subi les tortures de l'Inquisition, et, avant de mourir, il fit une prédiction : il annonça la date de la mort du roi Philippe le Bel et du pape Clément V. Et tout se passa comme il l'avait prédit.

Pour être moins spectaculaire, le déséquilibre en question peut être le fait d'un changement du climat physiologique chez la femme ou chez l'homme : maladie, états nerveux dépressifs, changement du rythme vital, etc. Les personnes hypersensibles, on le sait, sont très sujettes aux « intuitions »... ce qui est un indice précurseur de possible métagnomie.

Par rupture volontaire, il faut entendre une technique mentale et physique pratiquée par certains individus dans le dessein de se placer dans un état de réceptivité favorisant la métagnomie, et cela par la soumission à des exercices en quelque sorte ascétiques tels que : claustration volontaire, silence, chasteté, jeûnes, entraînement à la concentration mentale sur un seul objet, etc.

Il est aussi permis de croire que ce qu'il est convenu d'appeler « divination » n'est que la mise en activité d'une faculté inconnue des psychologues, d'un sixième sens : l'ouverture du fameux « troisième œil » des Orientaux. Cette échappée n'est, en définitive, pas plus étrange que ce que l'on appelle communément, et avec une assurance pour le moins paradoxale, la « transmission de pensée », à laquelle on se refère dès qu'une interférence mentale, rationnellement inexplicable, se produit entre deux êtres. Certes, la « voyance » utilise des « supports » divinatoires (objets divers : boule de cristal, grimoires astrologiques, lignes de la main, taches d'encre, etc.), qui servent de catalyseurs et rendent efficientes les facultés latentes ; **mais la grande question est de savoir si, au moment précis où le phénomène se produit, l'opérateur est émetteur ou récepteur ; de savoir s'il se comporte comme un archiviste qui cherche dans un fichier des documents susceptibles d'être utiles en telle occurrence, ou comme un explorateur qui s'élance en terre inconnue à la recherche d'un trésor : celui de la destinée humaine.**

Dans un récent article de « France-Illustration » Jean Solesmes a prétendu qu'il existe dans chaque cerveau humain un réceptacle sensitivo-affectif, qu'il a appelé le « memorium », dont le contenu est inaccessible aux êtres normaux mais qui se laisse inventorier par un opérateur qualifié. Cette hypothèse séduisante, mais incontrôlable, peut s'appliquer à un domaine situé hors de l'individu, et l'on songe alors à une sorte de « compendium mental » universel au sein duquel les causes et les effets seraient, non confondus ou classés sous les étiquettes « passé », « présent » et « avenir », mais si étroitement associés qu'ils ne formeraient qu'un éternel présent. Ce que l'on baptise « prescience » n'est sans doute pas autre chose qu'une intrusion rapide de l'esprit



au sein de ce « compendium », abrégé statique et immuable des mouvances et du dynamisme de l'univers.

Tous les procédés divinatoires sont basés sur le même principe : un don naturel, acquis ou accidentel ; un « support » quelconque de concentration pour fixer la réceptivité de l'opérateur, afin de favoriser la rupture temporaire avec l'ambiance, de la placer enfin dans l'état dit para ou supra-normal, et un questionneur. Ce dernier est indispensable, car on sait, en effet, que le plus grand métagnome est dans l'impossibilité absolue de prévoir son propre avenir, quelles que soient, par ailleurs, ses prouesses. Il ne peut pas non plus exercer ses dons sans danger en dehors de périodes qui dépendent d'un entraînement sévère. Comme la mystique, la divination connaît des états de grâce incompréhensibles.

Avouons donc notre ignorance du processus divinatoire et bornons notre curiosité à la simple constatation de sa réalité, même si cette réalité n'est souvent qu'apparente, la supercherie, le « truquage » étant fort en honneur dans les milieux dits métapsychiques.

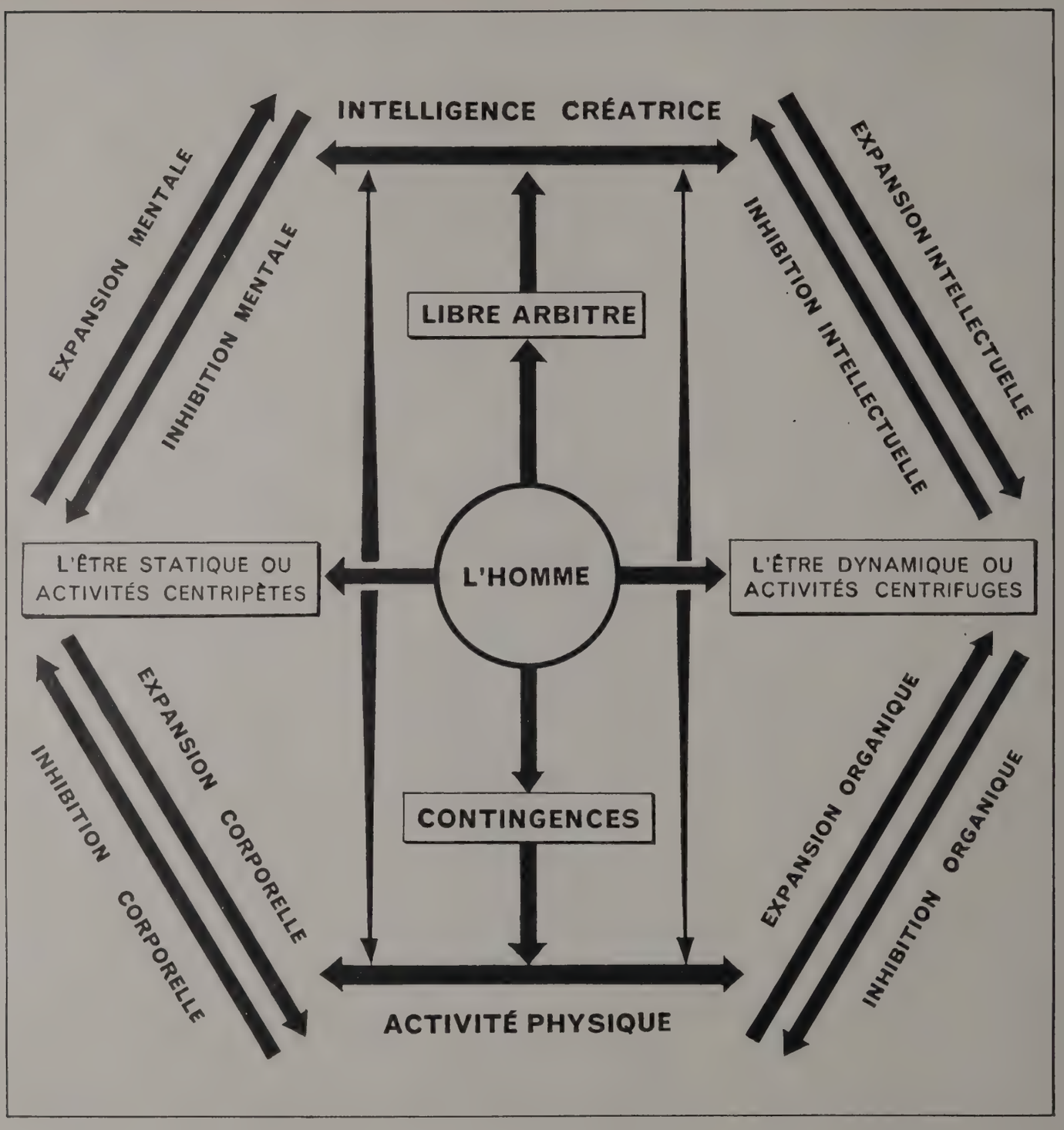
LE SYMBOLISME OCCULTE ET LE JEU DES « CORRESPONDANCES »

NUL n'ignore que la science occulte a pour objet la recherche et l'étude des « correspondances » qui relient l'homme à l'univers, et l'une des plus courantes correspondances est sans contestation la loi des « affinités » électives et sa complémentaire, la loi des analogies. Pour l'occultiste (qui s'engage ainsi sur la route du spiritualisme), le monde physique n'est que le reflet sensible d'une réalité supérieure immatérielle et éternelle ; le concret et l'abstrait ne sont pas le monde physique et le monde spirituel, mais très exactement le contraire : il affirme que l'invisible est la seule réalité, que le monde physique est transitoire, fluctuant, donc dépourvu de réalité en soi car il doit retourner finalement à la non-différenciation des formes par l'extinction de l'énergie qui les conditionne. La physique moderne ne place-t-elle pas l'homme sur le chemin de la non-réalité de la matière, puisqu'elle enseigne que tous les phénomènes doivent, en définitive, n'être considérés que comme les activités de centres énergétiques « non matériels », dont les manifestations et les modifications ne peuvent être formulées que par des équations mathématiques, c'est-à-dire par une adaptation de la pensée aux apparences phénoménales.

Or le symbolisme « occulte » se propose de relier, par des liens analogiques, le visible à l'invisible. Chaque matérialisation n'est que « la manifestation grossière d'une entité spirituelle », éternelle et immuable ; il serait fastidieux de mentionner ici les sens symboliques attribués, à tort ou à raison, à quelques-unes d'entre elles, l'homme en étant lui-même l'une des plus accomplies puisqu'il a le pouvoir de s'interroger sur sa propre signification et sa raison d'être. Est-il besoin de préciser que ces matérialisations n'ont, aux yeux des occultistes convaincus, qu'une signification dépourvue de tout intérêt si on ne cherche pas à les relier à leur source originelle immatérielle ? Les aventuriers de l'au-delà veulent trop souvent prouver l'improuvable ; mais peut-on leur reprocher d'avoir la manie des analogies, puisque nous-mêmes l'exerçons à tout moment, et souvent hors de propos, ne fût-ce que lorsque nous parlons des « papillons noirs » qui nous assaillent ?

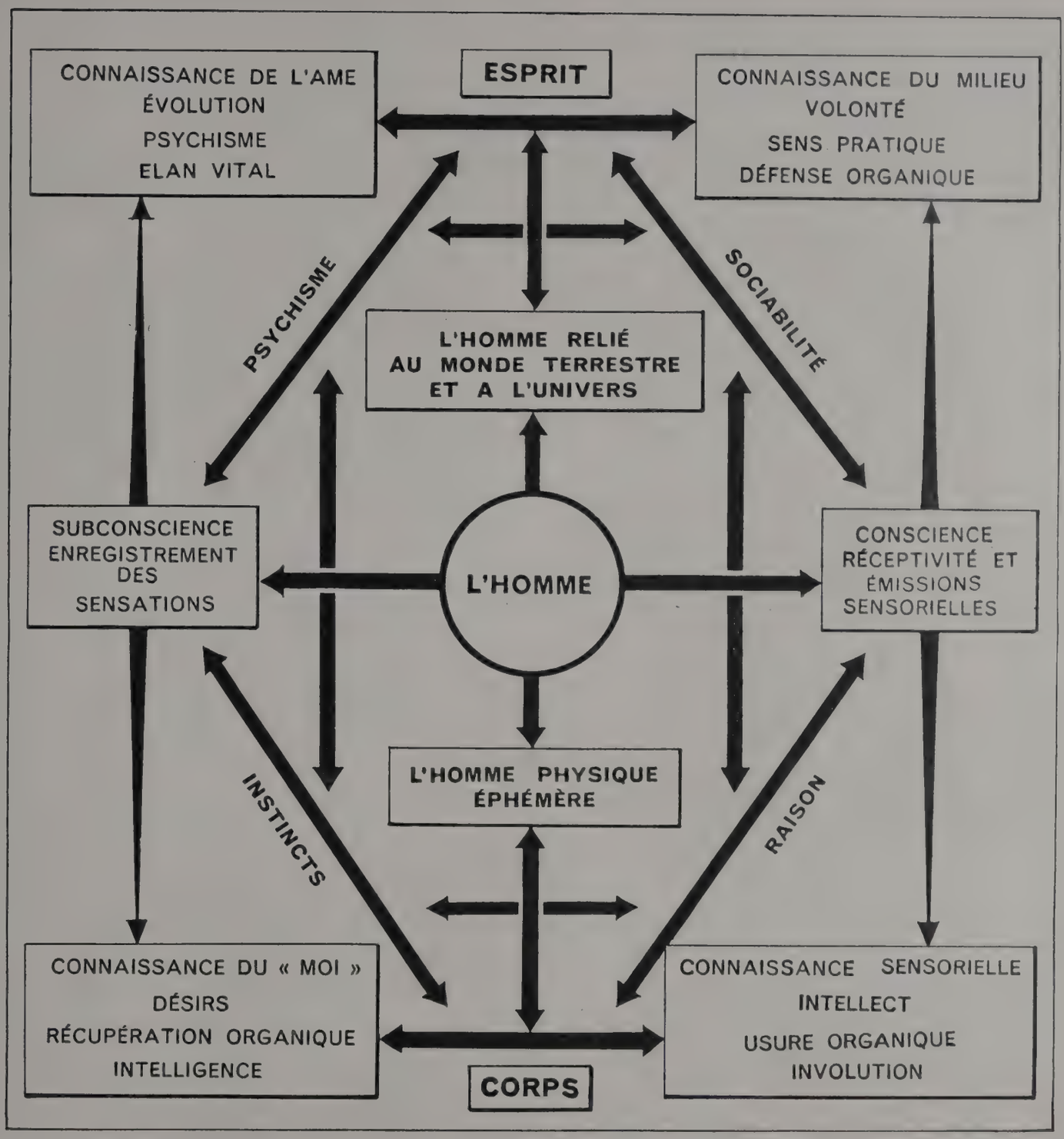
Tout naturellement, l'occultiste, pour rendre concrets les symboles, utilise des signes, trace des lignes, assemble des mots qui, à ses yeux, sont lourds de signification et porteurs d'authentiques pouvoirs. Les pentacles et les talismans, les symboles astrologiques ou cabalistiques, les poupées de cire du sorcier de village, tout est symbole. Et il en est de même des taches d'encre, dont les dessins, les signes restent dépourvus de toute expression pour qui n'est pas accoutumé à la lecture... symbolique.

Cette langue réservée aux « initiés » ne se trouve pas dans les dictionnaires spécialement consacrés à son usage, la définition étant toujours plus ou moins conventionnelle et arbitraire, mises à part certaines figures dont le sens ne peut laisser aucun doute sur leur signification, telles que la flèche, les figures géométriques, etc. Chaque opérateur sérieux a donc son code personnel, livre secret dans lequel nul autre que lui ne saurait lire. L'interprétation des symboles est soumise à trop de variables personnelles,



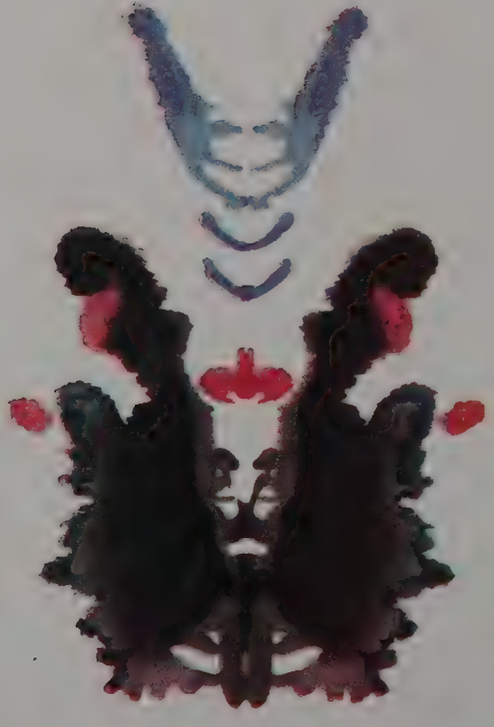
Ce que cherchent les devins dans les taches d'encre

L'HOMME, selon son degré d'évolution, est plus ou moins soumis aux contingences extérieures. Le libre arbitre des êtres est indéniable, malgré leur obligation de se soumettre aux lois qui régissent leur milieu d'existence. Selon l'adaptation et les possibilités héréditaires, l'individu se soumet totalement ou s'affranchit en partie des conditions de vie qui lui sont imposées : c'est l'homme libre (relativement) ou l'esclave. Il est à même de se replier sur lui-même ou de s'intégrer à la communauté. Cette dernière solution est sans doute celle qui permet, par une sublimation de toutes les valeurs humaines, l'affranchissement le plus évolutif, car l'adhésion librement consentie est la plus enrichissante et la plus belle expérience de l'homme. Le devin devra donc interpréter les images-signes d'après leur répartition symbolique. D'autre part, les images d'une tache d'encre s'opposent ou se font face, et cela aura aussi une grande importance. L'examen attentif des taches ci-jointes ouvrira sans doute des horizons inconnus...



LES OCCULTISTES ont reconnu, et cela bien avant Platon et Héraclite, le principe ternaire de l'univers. La thèse et l'antithèse sont incluses dans la synthèse, mais l'homme, retenu par les apparences, ne sait reconnaître que les oppositions. Les philosophes chinois avaient depuis longtemps découvert l'unité du double principe du Yin et du Yang, pendant que nos penseurs n'étaient encore que des hommes soumis aux contingences matérielles. Or le déchiffrement des « images-signes » d'une tache d'encre, s'il se révèle délicat par l'interprétation des symboles, l'est encore bien davantage quand il s'agit de situer le sens des images sur les différents plans de l'activité humaine. Le devin fait alors appel aux lois des correspondances, des analogies et des oppositions, chaque manifestation physique, mentale ou spirituelle ne pouvant être appréciée qu'en fonction de son contraire : le haut et le bas ; la lumière et l'ombre ; l'amour et la haine ; l'esprit et la matière, etc. La répartition des images sur l'ensemble d'une tache est fort importante, du fait qu'un signe ne présente pas la même signification quelle que soit sa situation, mais, tout au contraire, exprime une activité humaine nettement caractérisée sur le plan de l'âme, du corps, de l'intellect et de la vie sociale. L'appréciation des valeurs (lors de l'interprétation) ne devra en aucun cas être le résultat du raisonnement ; seul le don divinatoire de l'opérateur sera mis en activité inconsciente.

QUE VOYEZ-VOUS DANS



CES TACHES ?

LES spécialistes de ce mode de prédiction se flattent volontiers de lire l'avenir à livre ouvert dans les taches d'encre. En considérant les couleurs rapprochées et mélangées par le hasard, les profanes peuvent, eux aussi, faire des découvertes. N'aperçoit-on pas, en examinant les taches que nous montrons, de bizarres animaux, des plantes étranges, des personnages même ? C'est un jeu qui peut être divertissant pourvu qu'on y apporte de l'imagination et un peu de bonne volonté.

de race et de civilisation pour qu'une constante puisse être établie. Les sentiments imposent en outre des jugements qui n'ont rien d'universel, et si l'on nous affirme, par exemple, que « le chat est symbole d'hypocrisie, de traîtrise, de rapine, de lubricité », on peut être assuré que cette appréciation est formulée par un farouche ennemi de la gent féline. Une « voyante » nous affirma un jour que la vision du drapeau national dans une tache d'encre « était **toujours** symbole de renommée, de notoriété et de considération publique ». Nous avons le droit de rester sceptiques. Il en est de même au sujet de la fourmi, considérée par les uns comme un être admirable de courage et de persévérance, tandis que les autres ne voient dans cet insecte qu'un maniaque du travail forcené. Quant au feu, son interprétation symbolique dépend étroitement du point de vue auquel se place l'interprétateur. Celui qui a vu sa maison flamber refusera obstinément de reconnaître dans les flammes un indice « de bonheur, de victoire, de vie calme au foyer » !

En occultisme, comme en toute chose, une juste mesure s'impose.

L'HEURE DU « VOYANT »

LE but que se propose d'atteindre toute « mancie » est non seulement de deviner le passé, mais surtout de prévoir l'avenir. Les présages, disent les occultistes, mettent l'homme en garde contre un destin qui semble tracé d'avance. Mais le « voyant » est là pour signaler aux inquiets les embûches probables ou certaines, les virtualités qui devront être mises en état d'efficience, et ces avertissements permettront l'entière utilisation des possibilités individuelles et des facultés intellectuelles et physiques. Chaque individu est un aboutissement, une « somme », dont les facteurs remontent à l'apparition sur terre de la première cellule vivante. Malgré l'évidence d'une telle proposition, cela peut inciter à la réflexion. Il y a donc, d'une part, l'inquiétant potentiel héréditaire qui nous est légué et, d'autre part, notre actualité plus ou moins brillante, chargée de toutes les virtualités d'où découlera notre destin vital et matériel. Le souvenir de nos ancêtres, même s'il vit encore en nous à l'état de rappel inconscient, ne nous hante que fort peu, il faut bien l'avouer. La grande inquiétude suscitée par l'avenir perturbe nombre d'humains à un point tel qu'ils veulent à tout prix avoir une vue panoramique de leur destin.

C'est alors qu'on va consulter en catimini le spécialiste des horizons inconnus, afin d'entendre tomber de ses lèvres les paroles oraculaires qui, telles des images sonores, font défiler devant nos yeux intérieurs le film dont nous serons à la fois la vedette et le metteur en scène. Et nous insistons pour « tout savoir »...

LES TACHES D'ENCRE PARLENT

LE praticien est là, devant vous, auréolé du mystère de l'invisible et d'une « aura » singulièrement impressionnante. Il met ses pouvoirs à votre disposition sous des formes diverses mais classiques : astrologie, chirologie, géomancie, boule de cristal, tarots... ou taches d'encre. Si vous êtes séduit par cette dernière pratique, voici comment procédera l'homme de l'art :

Il vous priera, avant tout, de faire le « vide mental ». Cette invitation innocente risque fort de jouer au plus maître de ses nerfs un mauvais tour. Mais, comme il est bien précisé que « c'est une condition **sine qua non** de réussite », on engage avec vaillance un furieux combat contre les pensées parasites, qu'il s'agit de vaincre ou de mettre en fuite. Combat homérique s'il en est, car on peut se rendre compte, à ce moment précis, combien l'on est « habité » par des errances mentales vraiment très encombrantes. Persuadez-vous que ce supplice n'est pas infligé en vain, puisqu'il est de toute nécessité de parvenir à une grande et pure concentration d'esprit sur l'objet de la consultation. Tout nuage mental, si léger soit-il, obscurcit sans espoir un ciel qui doit rester virginal, tant pour vous que pour le praticien. L'expérience prouve, en effet, que toute pensée étrangère au sujet (en l'occurrence, votre avenir) a comme conséquence directe, inéluctable, de perturber le contenu du « compendium » dont il fut question plus haut et au sein duquel le devin doit faire une rapide et décisive intrusion.

Le vide mental enfin obtenu, vous devez vous-même faire la tache d'encre recéleuse d'images suggestives. Pour cela, l'opérateur replie en deux une feuille de papier à grain fin, l'ouvre devant vous dans le sens vertical et vous invite (à l'aide d'un porte-plume et d'encre mis à votre disposition) à faire au-dessus de la feuille d'une blancheur immaculée « treize » gestes, pas un de plus, pas un de moins. Nous pensons qu'il est inutile d'insister sur la valeur symbolique bien connue du nombre 13. D'une main peu assurée, vous faites les gestes préconisés, et chacun d'eux fait s'écraser une ou plusieurs gouttes d'encre sur le papier. Ensuite, vous repliez la feuille sur elle-même, par le pli déjà existant, et il suffit de poser la main largement ouverte pour que l'encre forme les signes révélateurs. Le praticien prend alors la feuille, l'ouvre et l'étale devant lui ; votre rôle est terminé, et c'est à lui qu'incombe maintenant la difficile besogne de l'interprétation.

D'un coup d'œil averti, il juge de la qualité de la tache. Si elle est bien faite, elle est claire, « aérée », et montre des dessins et des figures chargés de sens pour « celui qui sait ». L'ensemble est composé de surfaces plastiques, plus ou moins sombres et colorées, et de « blancs », c'est-à-dire d'espaces vierges entre les méandres des taches proprement dites. L'aspect général est agréable, parfois surprenant, sinon toujours très explicite.

Et voici venir l'instant de la lecture symbolique, du déchiffrement des images teintées et des blancs, issus de votre concentration mentale et de vos gestes. Le devin reçoit d'abord un choc synthétique, puis il passe à l'analyse afin de s'imprégner du sens des symboles. On est alors en droit de supposer qu'il s'est déjà introduit subrepticement dans le fameux « compendium », car une voix s'élève, douce ou impérieuse, rassurante ou angoissante, toujours prenante puisqu'il s'agit d'une voix oraculaire. Le regard fixé sur la tache, il « voit », au delà de ce qu'elle peut représenter, d'autres images qui s'élèvent, se superposent, très brouillées au début, mais qui prennent corps peu à peu... Votre vie à venir défile devant ses yeux ; les formes et les signes que vous avez mécaniquement tracés évoquent des personnages, des grottes, des lumières, des visages haineux ou souriants, des plantes et des animaux, parfois des lettres et des chiffres, et chacun d'eux est le symbole d'un fait de votre vie, d'une circonstance, d'une pensée, d'individus avec lesquels vous serez en relation. Certes, il n'est pas question de leur attribuer une signification immuable ; ils ne sont là que pour suggérer, faire naître un état métagnomique qui permette au praticien d'accéder jusqu'au plan où l'accompli et le virtuel sont confondus. Ses phrases n'auront pas la tournure de celles que l'on prononce au cours d'une conférence, car il « se laisse porter », mû par un automatisme verbal contre lequel il ne doit pas s'insurger, sous peine de retomber sous le contrôle des pensées discursives et de la raison, cette ennemie de l'invisible.

LE SYMBOLISME DES COULEURS

UN savant psychologue suisse, le docteur Hermann Rorschach, inventa, il y a une quarantaine d'années, une méthode d'investigation psychologique universellement reconnue et appliquée de nos jours. Elle sert à établir les « tests » (le psychodiagnostic) d'individus normaux ou psychiquement malades. Hermann Rorschach fut le premier à utiliser le procédé des taches pour établir ses tests et se servit, dès 1911, d'encres de différentes couleurs. Il attachait, en effet, une grande importance aux réactions des sujets à l'égard des couleurs, ces réactions complétant les réponses suggérées par les formes et les apparences plus ou moins statiques ou dynamiques des « images-signes ». Il est inutile de préciser que ce psychologue n'eut jamais l'idée de pousser ses sujets à la métagnomie, et nous ignorons son opinion sur la divination. Ce qui nous intéresse, c'est la participation des surfaces colorées utilisées par lui, le symbolisme des couleurs (nous l'avons personnellement expérimenté pour la première fois) aidant d'une façon extraordinaire le métagnome. L'interprétation des taches faites à l'aide d'encres de différentes couleurs permet des pronostics plus subtils, plus « nuancés », si l'on nous autorise à faire ce rapprochement de circonstance. Il est démontré que chaque couleur possède sa propre expression symbolique. Par exemple, le noir suggère les transformations matérielles ou physiques ; le rouge correspond aux réactions mentales ou intellectuelles d'ordre pratique ; le jaune a trait aux spéculations de l'esprit créateur et artistique ; le bleu, enfin, concerne les réactions affectives. En outre, si l'on pose au-dessus de la tache un papier transparent sur lequel seront tracés les schémas qui accompagnent cet article, on obtiendra une répartition des valeurs plastiques des signes selon les données de la psychologie appliquée (normale et pathologique), données plus ou moins modifiées selon les dons propres à tel ou tel opérateur. On arrive ainsi à une synthèse interprétative complète.

Il est alors possible, assurent les initiés, de « prédire » l'avenir, sinon avec certitude, du moins avec un très faible pourcentage d'erreurs, si l'on a pris la sage précaution de s'entraîner au vide mental et à la pratique des idées suggérées par les images-signes et les couleurs. Après ces études, en vérité passionnantes, on se risquera à faire de timides présages. S'ils se trouvent confirmés par les faits, le devin néophyte pourra sans crainte, mais avec modestie, se laisser emporter par l'ange de l'intuition prophétique.

De gauche à droite : Jean-Claude Michel, Madeleine Lambert, Henri Crémieux et Anne Vernon dans une scène de la pièce de Marcel Aymé.

LA PIÈCE DU MOIS

« LES QUATRE VÉRITÉS », de MARCEL AYMÉ

PAR GILLES DEBOISGE

LA nouvelle pièce de Marcel Aymé était attendue avec une curiosité bien naturelle. On espérait — certains redoutaient peut-être — une satire corrosive. On espérait des personnages dont la bouffonnerie n'exclurait pas l'humanité, et cette espèce de poésie propre à la farce et qui jaillit parfois de la plus énorme cocasserie quand elle est maniée par un artiste de la qualité de Marcel Aymé. Or dans « les Quatre Vérités », la misanthropie de l'écrivain aboutit cette fois à une succession de scènes où le comique n'est plus qu'un procédé mécanique, les personnages, des fantoches dont l'auteur tire visiblement les ficelles, non sans embarras quand il s'agit de conclure. Un vaudeville qui n'échappe pas à la trop fréquente vulgarité du genre, voilà cette nouvelle pièce, où l'on ne retrouve que çà et là cette verve qui nous a fait aimer « Clérambard » et « Lucienne et le Boucher ».

Ne reprochons pas à l'auteur le choix d'un thème qui n'est pas neuf. De celui-ci : les dangers de la vérité divulguée et clabaudée sans précautions, l'utilité sociale du mensonge, enlacé à ce second thème : l'entêtement malicieux de la femme triomphant de la maladroite colère masculine, pouvait encore s'engendrer une excellente comédie.

Celle-ci aurait pu s'appeler « le Voyage à Cannes ». C'est en effet parce qu'un jeune biologiste jaloux est persuadé que sa femme est allée rejoindre son amant à Cannes, alors qu'elle soutient avec obstination qu'elle n'a pas quitté sa tante à Montauban, que la « masochine » va entrer en action. La « masochine », c'est un sérum de vérité. La jeune femme consent à subir la piqûre. Mais elle exige que son mari s'applique le même traitement et que ses beaux-parents le supportent aussi. Et cela déclenche la grande scène du second acte, où chacun se précipite, bouscule ses voisins pour se libérer par une confession publique, répand des aveux puérils ou ignominieux, tandis que, pris à cette frénésie, des invités, puis le plombier, le facteur entrent dans le jeu. Cette cascade de « vérités » est d'un effet assez drôle et le serait davantage si les personnages ne « dilapidaient pas les gros mots », comme disait une femme d'esprit d'une de ses amies.

Seulement, la masochine n'a qu'un effet limité dans le temps. Fine mouche, celle pour qui l'épreuve était tentée l'a évitée en faisant passer les autres avant elle. Le plombier, à qui la jeune femme, dans son impatience de parler, a fait des confidences, les a oubliées et la piqûre ne lui fera proclamer que de vénielles tricheries à la belote. Bref, au baisser du rideau, l'épouse présumée coupable affirmera encore qu'elle n'est « pas allée à Cannes ». Bien avant cette dernière réplique les effets se répètent et s'affaiblissent. Sur la scène on s'agite beaucoup. Mais cette agitation est assez vaine, quelque bonne volonté qu'y apportent les acteurs.

Ceux-ci évoluent dans des décors de Jean-Denis Malclès vivement colorés. André Barsacq, le metteur en scène, a demandé aux interprètes de jouer « appuyé » et de ne pas ménager leur voix. Ainsi font-ils. Et il n'est que juste de louer Madeleine Lambert, Henri Crémieux, Anne Vernon, fort aimable mais bizarrement coiffée, Catherine Romane, Jean-Claude Michel, une bonne nature de théâtre qui se rodera, et encore Jacques Dynam, Robert Lombard, Henry Gaultier, experts à camper de burlesques silhouettes.

Dans « le Ruisseau » (1907).

YVONNE DE BRAY

LE théâtre a perdu en Yvonne de Bray une grande artiste, une de celles qui demeurent dans le souvenir et dont on dit : « Ah ! si vous aviez vu... ». Parisienne (elle était née le 12 mai 1889), elle n'avait guère qu'une dizaine d'années quand elle parut pour la première fois sur une scène. C'était au Vaudeville, dans « Zaza », une pièce de Pierre Berton, qui fut un durable succès. Depuis, elle joua de nombreux rôles, se faisant remarquer dans « le Bourgeon », de Feydeau, dans « Trains de luxe », d'Abel Hermant, dans « le Ruisseau », de Pierre Wolf. Mais la renommée lui vint surtout des pièces d'Henry Bataille, dont elle fut longtemps l'interprète. « Maman Colibri », « la Marche nuptiale », « les Flambeaux », autant d'étapes importantes d'une carrière qui se confondait avec celle de l'écrivain. La mort prématurée d'Henry Bataille décida Yvonne de Bray à quitter le théâtre. Pendant près de vingt ans, elle en demeura éloignée, vivant dans ses souvenirs. Jean Cocteau la convainquit de revenir. Il la ramena à la scène et à l'écran où le talent d'Yvonne de Bray se manifesta avec une profondeur accrue. « L'Eternel Retour », « les Monstres sacrés », « les Parents terribles » la replacèrent au tout premier rang, de même que « Gigi » et « l'Aigle à deux têtes ». Elle disparait alors qu'elle venait de créer d'inoubliable manière le rôle de Barbette dans « Pour Lucrèce », de Giraudoux.

Yvonne de Bray était une personnalité exceptionnelle. Elle affirmait n'avoir jamais pris de leçons et d'aucuns assurent qu'il lui arriva certains soirs d'improviser son texte. Ses dons naturels, son tempérament, une sensibilité, une spontanéité jamais égalées peut-être faisaient d'elle une comédienne puissante et vraie dans les plus pathétiques expressions de la douleur et de la passion.

★

LE MOIS THÉATRAL

LES GOBBI, à la Comédie des Champs-Elysées.

LE succès des trois Gobbi a été considérable et pleinement justifié. Ceux qui se rappelaient avoir vu ces excellents artistes au cabaret les ont retrouvés avec plaisir. Voilà des comédiens-nés chez qui toute idée s'organise immédiatement en action théâtrale. Pas de « boniment », pas de présentations qui n'en finissent plus. Même le monologue demeure avec eux mouvement et action. Quand on

LE PRESIDENT COTY, à l'issue de sa première soirée à l'Opéra, félicite les interprètes d' « Obéron ».

« OBÉRON » A L'OPÉRA

PAR ROBERT KEMP

ON est ébloui par la beauté du spectacle, que « les Plaisirs de l'Ile enchantée » de fastueuse mémoire ne pouvaient surpasser, et ému de cette musique ravissante !... Le cor d'Obéron, le nain forestier, le génie amoureux de sa femme, Titania, et protecteur des amoureux, ce cor aux trois notes rêveuses — appel, promesse, sourire — ne vaut sans doute pas la flûte enchantée, et Weber n'est pas tout à fait Mozart. Il est pourtant un des musiciens qui donnent le mieux la certitude du génie... Du génie instantané, immédiat... Cependant, cet inspiré est savant et sage ; il a toutes les vertus du romantisme, flamme, panache, élan, fraîcheur, impétuosité ; et pas un de ses ridicules, qui sont l'emphase, une naïveté un peu grosse, et parfois le débraillé. Il est poète ; il n'est pas « bohème ». C'est l'Allemand des bords du Rhin, sans bière, sans pipe...

Oui, la partition d'Obéron est adorable. Elle a du panache ; ses mélodies s'élancent vers le ciel et y tracent une ligne pure ; c'est la montée de l'alouette. L'orchestre sent bon la mousse, l'écorce humide, et les feuillages... Il s'argente même sous la lune. Il a aussi des profondeurs mystérieuses. Le sujet — qui est la délivrance de la belle princesse Rézia, fille du calife de Bagdad, qu'on veut marier contre son gré, par notre héros national Huon de Bordeaux, et les mésaventures que le nain Obéron, un ami puissant, leur impose pour mieux éprouver leur amour — est, je le veux bien, puéril en tous ses épisodes, prévu, conformiste. Mais il nous promène dans les forêts, dans les palais, dans des pays d'ombre et de soleil, en Perse, en Tunisie... Nous avons une tempête — shakespearienne ! — une île désolée et pleines de génies, un envol en pleines nuées, des almées, des fées à foison... Et c'est un frère cadet du Songe d'une nuit d'été.

Dire la noblesse de certains décors, les voûtes d'arbres du début, la splendeur de la salle des fêtes du calife, le port où s'embarquent les fugitifs, la falaise grise de l'île qui les recueille, la gentillesse des elfes et des fées qui dansent sur le sable, les voiles, flottant dans le ciel, les génies qui enlèvent Huon endormi, légers comme les anges d'une Assomption, le jardin de Tunis... Décrire ne servirait de rien. La tempête, projetée par le cinéma, c'est toute l'eau des océans... J'ose à peine dire que les petits palais à dômes bulbés de Bagdad, et celui, surtout, de Tunis, extérieurement, ressemblent trop à des chalets d'exposition coloniale... Tout le reste est merveilleux ; et les couleurs sont belles aussi ; et les nacres des costumes, une suavité !

Mais parvenons, il le faut, à écouter la musique, qui est le vrai miracle ! M. Maurice Lehmann a audacieusement et heureusement mis en scène, et Jean-Denis Malclès, peint des décors et des rideaux (le cheval volant dans le ciel...) qui sont des chefs-d'œuvre. Mais M. André Cluytens a bien conduit. Je souhaite qu'on rétablisse au début l'illustre ouverture (on la joue au début du second acte, par crainte des retardataires), car elle met l'auditoire en état de grâce, en état féerique ; elle l'enflamme. Actuellement tout le premier acte pâtit (et pâlit), privé de ce prélude initiatique... Quand enfin il le joue, M. André Cluytens le joue superbement.

Depuis longtemps une distribution vocale n'avait été aussi belle. C'est une réhabilitation du chant à l'Opéra ! Quelle voix timbrée, juste, ardente a Mlle Constantina Araujo ! Inépuisable dans la puissance ; surprenante dans la douceur ! M. Nicolas Gedda a presque autant de dons, et il a autant d'art. M. Romagnoni est un vaillant petit Obéron ; Mlle Denise Duval, une fine et bien disante et cristalline Fatime. Charles-Paul, Roger Bourdin... Je suis en train ! je les nommerais tous. Et les danseurs et danseuses : Michel Renault, Mlles Bardin, Vyroubova, Daydé, Lafon... Me faut-il encore des lauriers ? Ah ! Je n'en ai plus...

Rare euphorie ! Grâces soient rendues à vous surtout, Weber, dont l'Obéron nous a donné le cor de Siegfried et préparé tout Lohengrin ; et annoncé de très loin Mélisande !

LE MOIS THÉATRAL (SUITE)

pense que les Gobbi jouent sans décors ni costumes, n'utilisant que trois paravents et qu'ils tiennent la scène pendant deux heures, on voit quelle peut être leur virtuosité. De fait leur « Carnet de notes » (fort bien adapté par Jean Rougeul) est une suite d'esquisses étonnantes de malice et d'esprit et dont quelques-unes portent loin. « La Guerre n'aura pas lieu », par exemple. Unissons donc dans un même remerciement l'étincelante Franca Valeri et ses deux camarades, Alberto Bonucci et Vittorio Caprioli.

A LA JAMAIQUE, opérette de René Vincy et Francis Lopez, à la Porte-Saint-Martin.

UNE opérette bâtie selon les meilleures recettes actuelles. Elle réunit donc une mise en scène animée, des décors variés, des costumes chatoyants portés par de jolies filles, des ballets... Bref elle est à « grand spectacle ». Le livret imaginé par René Vincy est facile à suivre. Gentiment sentimental, il permet aussi à des artistes aimés du public de multiplier des « gags » auxquels personne ne reprochera d'être gros, car il sont d'un effet sûr. Ajoutez la musique pimpante de Francis Lopez, dont quelques pages (« un Nuage »...) seront vite populaires. Le côté « charme » est assuré par Mme Maria Candido et M. de Mersan qui ont des voix agréables. Côté « comique » : Jane Sourza, Jacques Morel, Rogers et Pasquali, sans oublier Claudine Nell. La trouvaille est d'avoir introduit en cette histoire un personnage de « vamp » qui vient tout droit de Peter Cheyney, mais traité « à la blague ». Nous retrouverons certainement son interprète, Mlle Gisèle Robert, sur la scène d'un grand music-hall. Elle a tout ce qu'il faut pour y briller.

★

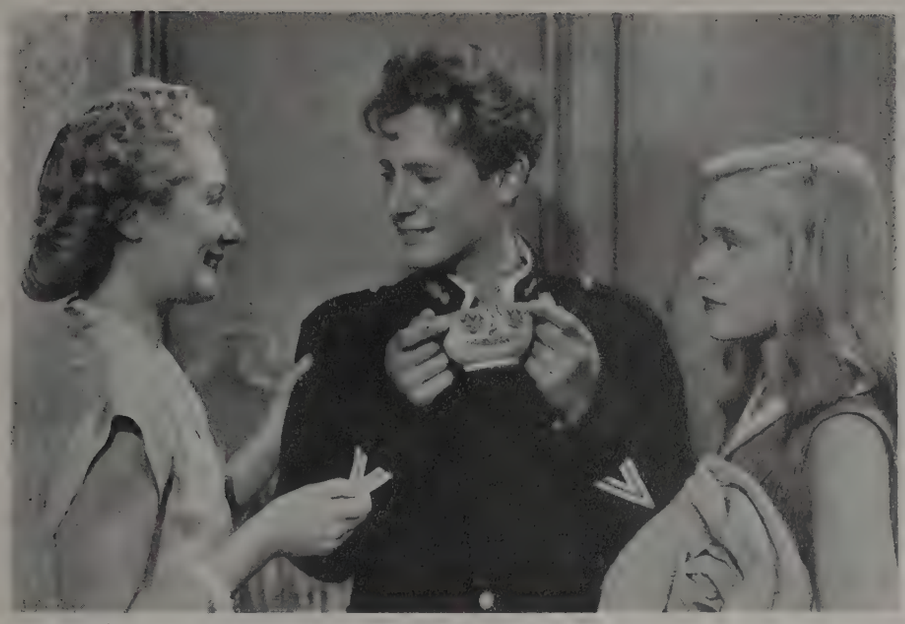
LES QUARANTE ANS DES « CHAMPS-ELYSEES »

IL y a quelques semaines M. André Cornu, secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, inaugurait dans le bel immeuble de l'avenue Montaigne une plaque destinée à rendre hommage aux fondateurs du théâtre des Champs-Elysées. Plus récemment une émission à la radio rappelait l'histoire échelonnée sur quarante années des scènes qui se partagent l'édifice.

C'est en effet le 2 avril 1913, après sept années de travail acharné, de difficultés sans nombre, que Gabriel Astruc ouvrit ce théâtre. Il avait été secondé par Gabriel Thomas, président de la Société immobilière du théâtre des Champs-Elysées, et il avait su grouper autour de lui quelques-uns des meilleurs artistes du moment.

Depuis lors, les plus célèbres vedettes ont paru aux Champs-Elysées. Et comment oublier l'activité parallèle de la Comédie des Champs-Elysées, où passèrent les Pitoëff et Jouvet, et du Studio que dirigea Gaston Baty ?

Tant de services éminents rendus à l'art confèrent au théâtre des Champs-Elysées des titres à la gratitude publique. Il continue d'être le siège de manifestations de vif intérêt. Ainsi que l'a fort bien montré son directeur, M. Valoussière, il pourrait être du plus efficace soutien au théâtre lyrique français, dont la situation est si affligeante. Souhaitons que les pouvoirs publics le comprennent.



Renée Devillers, Pierre-Michel Beck et Nicole Berger dans « le Blé en herbe », le film réalisé par Claude Autant-Lara d'après le roman de Colette.

LE FILM DU MOIS

PAR DENIS MARION

« LE BLÉ EN HERBE »

SANS remonter bien loin, je me souviens d'une époque où il suffisait de parler de l'adaptation d'un roman de Colette pour mettre les producteurs en fuite. Jacqueline Audry traîna ainsi pendant six ans le projet de « Gigi ». Jusqu'au jour où un producteur qui devait fabriquer six longs métrages et qui n'avait que cinq sujets prit celui-là en désespoir de cause. Le film, sans aucune publicité, présenté six mois en province avant d'obtenir une exclusivité à Paris, rapporta plus de cinq fois son prix de revient.

Là-dessus, les gens de cinéma découvrirent le talent de Colette. Le tabou était entièrement levé, et Claude Autant-Lara parvenait à mettre sur pied un projet qui lui tenait depuis longtemps à cœur et qui avait échoué plusieurs fois : « le Blé en herbe ».

Jean Aurenche et Pierre Bost y ont renouvelé, à peu de chose près, leur miraculeuse réussite du « Diable au corps ».

Une seule réserve : le début et la fin, qui sont de leur invention, tout en restant dans la note juste, n'ont ni la densité ni la qualité des épisodes centraux. On dira (on l'a déjà dit) que ceux-ci se bornent à suivre avec fidélité les chapitres de Colette. D'abord, ce n'est que superficiellement exact. Traduire la relative abstraction des mots, qu'ils soient ceux du récit, de la description ou du dialogue, en images concrètes où chaque détail doit être précisé n'est jamais une opération automatique. A chaque instant se posent des options qui doivent être résolues par un choix que ne peut guider aucune règle, sauf celle du goût. Pour prendre un exemple précis, Aurenche et Bost ont eu raison de situer l'action en 1925 (rien ne les y obligeait, pas même le fait que le livre ait été écrit en 1923) et de tricher pour la mode des toilettes de la « dame en blanc ». Ensuite, la plus grande difficulté d'une bonne adaptation consiste précisément à conserver intacts, en dépit du changement de mode d'expression, les éléments qui font la véritable valeur de l'œuvre originale : en l'occurrence, l'atmosphère de vacances et la découverte de la sensualité par des adolescents.

Seuls les enfants connaissent les vacances, c'est-à-dire des mois entiers d'irresponsabilité totale, où les obligations ennuyeuses sont réduites à peu près à rien et où leurs plaisirs (la mer, la plage, la vie entre eux loin des parents) se trouvent à la fois gratuits et accessibles. Rien de plus banal sans doute que cette expérience. Colette est pourtant un des très rares auteurs qui aient été capables d'en exprimer l'étrange poésie.

Sous l'autre aspect, « le Blé en herbe » n'est que la millième version de « Daphnis et Chloé ». Elle éclipse non seulement les précédentes, mais aussi l'original. A la rhétorique gracieuse et artificielle de Longus se substitue brusquement la voix émouvante de l'expérience, celle de la femme qui a écrit sur l'amour la phrase la plus percutante depuis Choderlos de Laclos : « Ces plaisirs qu'à la légère on appelle physiques... » Cette sincérité n'est pas chose commune chez les écrivains.

Claude Autant-Lara a eu l'incontestable mérite de diriger à merveille les acteurs. Pierre-Michel Beck, qui s'était fait remarquer dans « le Garçon sauvage », a la maladresse et l'insolence de la jeunesse, sans rien de plus. En revanche, Nicole Berger est bouleversante dans le mélange de maturité précoce et de réflexes infantiles qui caractérise son rôle. Quant à Edwige Feuillère, il suffit de songer à ce que les meilleures actrices qui pouvaient jouer « la dame en blanc » en auraient fait pour rester pantois d'admiration devant la manière dont elle a éliminé le moindre soupçon de vulgarité dans un personnage qui deviendrait sur-le-champ ridicule s'il n'était pas émouvant.

LE MOIS CINÉMATOGRAPHIQUE

NOTES DE FILMS

DESTINEES, réalisé par Pagliero, Delannoy, Christian-Jacque (franco-italien).

Trois sketches, arbitrairement et pesamment reliés.

Un drame d'après guerre, néo-réaliste, qui souffre du doublage de ses deux vedettes : Claudette Colbert et Eleonora Rossi-Drago.

Un épisode d'une « Jeanne d'Arc » abandonnée, qui ne fait pas regretter l'avortement du projet, en dépit de la conjonction Aurenche - Bost - Delannoy - Michèle Morgan.

Une « Lysistrata », brillamment accommodée au goût du jour par Henri Jeanson, qui a retrouvé sa verve, et par Martine Carol, qui prouve qu'elle cache son talent ailleurs que dans son corsage.

HISTOIRE DE TROIS AMOURS, réalisé par Gottfried Reinhardt et Vincente Minnelli (américain).

Aussi trois sketches, mais reliés avec beaucoup plus d'adresse. Le premier adapte à une danseuse le troisième épisode des « Contes d'Hoffmann » ; le troisième est une histoire d'acrobates très voisine de celle qu'on avait vue dans « Trio ». Moira Shearer sauve l'un, comme Pier Angeli (qui éclipse Kirk Douglas) sauve l'autre.

Mais le troisième, réalisé par Minnelli, est un ravissant conte de fées qui donne grande envie de connaître la nouvelle d'Arnold Phillips dont il est tiré.

LA CARAQUE BLONDE, réalisé par Jacqueline Audry (France).

Le premier western français en couleurs qui nous révèle une Camargue plus pittoresque encore d'être dépouillée des poncifs traditionnels. Henri Poupon y a trouvé le rôle de sa vie, qui fut, hélas ! le dernier.

LA BOITE MAGIQUE, réalisé par John Boulting (anglais).

Les souffrances d'un inventeur. L'impression que laisse ce film agréable et touchant se gâte à la réflexion, car Friese-Greene n'a pas inventé le cinéma, et, même à s'en tenir à la biographie des scénaristes, son caractère n'inspire pas précisément la sympathie.

SUR LE « PLATEAU »

COMPREHENSION RAPIDE

Qui a insinué que nos parlementaires ne sont pas intelligents ? Pendant le Congrès de Versailles, il ne leur a fallu que quarante-huit heures pour comprendre que la télévision travaillait en direct. Les deux premiers jours, à peine avaient-ils passé devant la camera qu'ils couraient au bout du couloir, où se trouvait un poste récepteur, pour se voir.

SIMPLE ERREUR

Martine Carol a beaucoup de succès — entièrement mérité — dans son rôle de Lysistrata. Aussi quelqu'un la complimentait-il, tout en ajoutant :

« Aristophane a écrit là un rôle éternel.

— Sûrement, répondit la blonde vedette pas cabotine pour un sou, Stophane a beaucoup de talent.

— Voyons, Martine, la reprend gentiment Christian-Jaque, on dit Aristophane !

— Je le sais, on dit bien Harispuru ! »

AVEC PIERRE FRESNAY, AVANT « LE DÉFROQUÉ »

PAR MARTINE CADIEU

DEBOUT dans la lumière chaude des lampes, entre les hauts décors d'une ville reconstruite par les hommes, Fresnay parle de son personnage, Morand, dont l'orgueil a fait un « défroqué ». Des années de révolte intellectuelle pour aboutir à un acte de charité qui sauvera tout. S'il refuse de croire, s'il rompt le lien, l'homme ne peut refuser de sauver un autre homme, son frère. Et si celui-ci, arrivé au bout de la vie, implore la parole de Dieu, comment l'ancien prêtre la refuserait-il ? « Sacerdos in æternum... » Un jeune garçon arrive à l'Oflag ce jour-là. Il avait perdu la foi et soudain la retrouve devant le défroqué. Violence et charité s'affrontent tout au long de ce drame.

« Mon personnage ? J'ai de l'amitié pour lui, parce qu'il est bien vivant. Il est humain, indépendant, révolté, têtu, acharné.

— Terrestre ?

— Oui, mais pas positif du tout ! Au fond, il vit assez dans l'abstrait. Mais là, il a une position solide, agressive ! Cette contradiction constitue sa nature même. La vocation est abandon. Morand est en pleine révolte intellectuelle contre l'organisation de l'Eglise.

— Problème contemporain...

— Eternel ! Pensez à Luther.

— Ce nouveau rôle est dans la ligne de vos personnages graves.

— La difficulté d'interprétation des personnages ne réside pas dans leur gravité ni dans leur complexité. Au contraire. Seuls les fantoches fatiguent un acteur. Morand est grave, mais souriant. Il m'est sympathique. Le sera-t-il au public ? Je ne pense plus jamais rien à l'avance de mon personnage, ni d'un film, ni d'une pièce. J'aime mon « boulot », je le fais de mon mieux. Le reste vient en son temps. Je ne suis pas suspendu au résultat, bien que je préfère le succès. L'essentiel est d'avoir une passion. L'ennui est le péché contre la vie. Les studios le distilleraient facilement. C'est donc merveilleux d'avoir, comme aujourd'hui, une matière intéressante à travailler. Je suis d'ailleurs frappé de voir combien de talents inattendus jaillissent de toutes parts à notre époque. »

Regard profond, brillant, un peu dur. Bouche très humaine. Ardeur de tout le visage.

« Je vis dans une grande tension depuis que nous tournons ce film. Ce personnage est exigeant. »

Pierre Fresnay répond aux questions et parle avec un apparent et constant désir d'unifier. Des phrases lapidaires, reflet d'une droiture intérieure et d'une grande exigence envers soi-même. Le secret de l'acteur est dans la personnalité de l'homme.

« Le personnage du défroqué est passionnant à cause de son mouvement. Ce qui est beau dans un personnage, c'est qu'il parte d'une position immobile, se meuve, revienne à l'immobile. Lui-même ne doit pas s'expliquer, les événements, seuls, expliquent. « Le Défroqué » est un film d'action, évitant le verbiage, danger des thèmes abstraits.

— Il faut toucher au cœur...

— Oui, un film suggère, insinue, émeut. Il ne doit pas lutter.

— Lorsque le cinéma aborde des problèmes aussi graves, peut-il toucher de grands publics et avoir sur eux une influence ?

— Oui. Mais je voudrais que l'on refusât longtemps au cinéma le politique et le social. Il ne faut pas en faire une tribune, pas plus que du théâtre. La perte de sa gratuité serait aussi sans doute la perte de sa valeur. L'art ne doit pas, ne peut pas être asservi. Le spirituel est en dehors du temps. Le problème de la foi et celui de la charité pourront indéfiniment être repris, approfondis, aimés. Quant à la force convaincante du cinéma et à son pouvoir, ils sont indéniables. Il y a un autre problème grave qui se pose : dans quelle mesure le cinéma est-il responsable de la confusion des valeurs depuis cinquante ans ? Il est probablement, avec la presse, l'un des agents du bouleversement...

— Le considérez-vous comme un art véritable, union de tous les autres ?

— C'est un art industriel, commercial et collectif... Cela fait beaucoup. Je ne crois pas aux arts collectifs, mais à l'expression d'une personnalité. Je crois en l'individu. Bien dirigé, le cinéma peut être un bel instrument au service de l'intelligence... »

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR

PAR ALBERT MOUSSET

LU SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

...LA VIE DE JEANNE D'ARC

M. André Rousseaux a présenté aux lecteurs de « France-Illustration » le beau livre de M^lle^ Régine Pernoud sur la réhabilitation de Jeanne d'Arc. Dans le même temps, un autre chartiste, M. Raymond Oursel, publie, sous les auspices du « Club du meilleur livre », le « Procès de condamnation » de la Pucelle. La présentation de cet ouvrage est d'une exceptionnelle qualité : le texte est composé à la main en gothique ancienne sur alfa Cellunaf et illustré d'après des bois du quinzième siècle.

C'est la traduction scrupuleuse de la rédaction latine que fit établir Pierre Cauchon d'après les notes d'audience. Présentée sous la forme dialoguée, elle donne une évocation émouvante et fidèle de ce grand drame historique, dont le lecteur vit en quelque sorte toutes les phases jusqu'au verdict. Œuvre d'érudition, mais d'un pathétisme saisissant, que tous les admirateurs de la sainte voudront avoir dans leur bibliothèque. Elle est précédée d'une préface du R. P. Riquet, qui analyse le courage, la droiture, la finesse, la ténacité, le patriotisme de cette jeune fille de dix-neuf ans tenant tête, pendant d'interminables audiences, aux subtilités scolastiques de juristes théologiens.

...LA POESIE

Jean Jacob : « Ombres vaines » (au Pigeonnier).

On peut être haut fonctionnaire et servir à la fois, et fort bien, les lettres et l'administration. Edouard Estaunié, polytechnicien qui parvint au sommet de la hiérarchie, conquit aussi comme romancier une enviable renommée qui lui ouvrit les portes de l'Académie. Nanti d'un poste élevé, M. Jean Jacob a su, lui, réserver une part à la rêverie et à la poésie. Ses vers sont émouvants. Ils sont d'un moraliste et d'un psychologue qui traduit en strophes vigoureusement frappées ses méditations et ses débats intimes.

Elisabeth Voulet : « l'Ombre de soi » (Aubanel père).

Des vers d'une inspiration délicate et qui témoignent dans la variété élégante de leurs rythmes d'une sensibilité vraiment poétique.

...LES PROBLEMES MEDICAUX

Docteur Grantley Dick Read : « l'Accouchement sans douleurs » (Editions Colbert).

Parmi les problèmes médicaux à l'ordre du jour, celui-ci est un des plus importants. La Ville de Paris vient d'ailleurs de décider de procéder à des expériences dans ses hôpitaux. Le livre du docteur Read, grand spécialiste de la question, constituera pour le public qui a enre-

LE MOIS LITTÉRAIRE

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

ROMANS DE QUALITÉ

ON lit plus volontiers des romans quand ils ne viennent point vous assaillir comme à la saison des prix littéraires. Et d'abord on pense qu'ils ont été écrits par goût de la littérature, non dans le dessein de gagner le gros lot. En voici deux, parmi les plus récents, qui sont de qualité. Chacun d'eux correspond très bien, d'ailleurs, à la tendance de son auteur et la représente de façon significative.

Le premier est moins un roman qu'une nouvelle, un « récit », nous dit le titre. Sobre, concis, dessiné à l'eau-forte quand apparaît le principal personnage, l'effrayante Brigitte. Cela s'appelle « les Lunettes vertes » (Gallimard), parce que ces lunettes-là, qui masquent toujours le regard de Brigitte, sont plus qu'un accessoire, presque un symbole. A travers leurs verres maléfiques, qui décomposent les couleurs, Brigitte prétend qu'elle voit le monde comme il doit être, c'est-à-dire comme elle veut qu'il soit, selon les ruses de sa méchanceté. Pierre Brisson aurait pu intituler son livre : « Brigitte ou la méchante ». Il faut que cette femme nuise, parce qu'elle veut jouer un rôle et que c'est le rôle le plus facile que d'être nuisible. Elle rôde auprès des uns et des autres, de préférence auprès des puissants, ou seulement des heureux. Elle s'introduit dans leurs affaires pour y glisser son venin. Elle ronge, elle détruit, elle ruine. Le récit de Pierre Brisson est l'histoire d'un de ses méfaits.

Cette histoire se déroule en trois jours, elle est brève comme la fatalité. A l'heure où Brigitte va intervenir le couple qu'elle va désunir ne se croit pas menacé. C'est une liaison, qui va bientôt devenir un mariage. Ces amants le croient, du moins : Jacques, cinquante ans, Elvire, vingt-cinq. Leur projet n'est-il pas une illusion ? Ils ne s'en doutent pas eux-mêmes. Le lecteur en est probablement mieux averti, par de subtiles indications que lui donne le romancier. Mais les lunettes vertes de Brigitte ont d'avance discerné que le terrain est bon pour y semer la haine et la jalousie. Il lui suffit d'ourdir une machination grossière, qui d'ailleurs échoue.

Qu'importe ! Elle a réussi à faire entrer le doute entre Elvire et Jacques. C'est la rupture. Bien plus, Brigitte ose se flatter auprès de Jacques de l'avoir libéré d'un mensonge qu'il se faisait à lui-même, de l'avoir fait rentrer dans la vérité de la vie.

Ce récit à la trame serrée, où passent des mots cruels, est plein de dialogues qui résonnent comme les scènes d'une pièce de théâtre. Il semble que la pièce soit faite aux trois quarts. Elle ne serait sans doute pas moins bonne que le roman.

UN roman d'Henri Bosco, c'est toujours la Provence, au moins pour commencer. Et puis ce sont des mystères, des sortilèges, des diableries. Il y a de tout cela dans « l'Antiquaire » (Gallimard).

On imagine volontiers un antiquaire comme le héros casanier d'un roman paisible, dans une petite ville de province ou dans le Paris de la rive gauche. Que d'aventures, au contraire, va courir le héros d'Henri Bosco ! Il y a peu de romanciers qui aient aujourd'hui l'imagination plus féconde. Les pistes du désert, des labyrinthes souterrains sont les chemins ouverts aux égarements du héros tourmenté. Ouverts par qui ? Il semble bien que ce soit par le Malin. Du mystère à la mystique la distance n'est pas grande, et Bosco la franchit volontiers.

Les aventures extraordinaires d'Alexandre Baroudiel sont conduites par Henri Bosco d'une main sûre et d'une plume élégante. Elles vont très loin vers des mystères quelque peu sataniques. Et, quand le héros disparaît finalement, toutes les inquiétudes sont permises à son sujet.

Mais rassurez-vous. Il sera sauvé. C'est dans le secret d'un cloître qu'il a enseveli sa vie. Son aventure ne pouvait finir que du côté du diable ou du côté de Dieu.

IL A FALLU 180 JOURS POUR RÉSUMER TRENTE SIÈCLES D'HISTOIRE DE FRANCE

PAR GÉRARD CAILLET

MICHELET passa huit années de sa vie à composer la seule « Histoire de la Révolution française ».

Marcel Reinhard et Norbert Dufourcq ont mis sur pied en six mois l' « Histoire de France » que la librairie Larousse nous débite en petites tranches chaque quinzaine et qui formera bientôt deux gros volumes in-4°.

Je suis allé leur demander sur place comment ils avaient fait.

Pour Norbert Dufourcq, chartiste — on dirait presque « de naissance » si l'on oubliait que ce musicologue est aussi un fin amateur de musique — rien ne paraît plus simple que d'écrire une « Histoire de France » ! Une force impérieuse d'ailleurs le poussait : la dernière « Histoire » parue dans la maison date de quarante ans et montrait un esprit périmé.

« Parce qu'il y a un esprit périmé en histoire ?

— Vous n'êtes pas sans savoir que deux tendances se partagent le cœur des historiens : l'attitude traditionnelle — disons, si vous voulez, la descendance de Fustel de Coulanges — qui accumule des masses de documents pour procéder seulement ensuite à la synthèse, et l'école moderne — citons le nom de Lucien Febvre — qui s'apparente à une philosophie de l'histoire et s'appuie largement,

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR

(SUITE)

gistré sur ce sujet de nombreuses indications contradictoires une très utile mise au point. La traduction française est éditée en collaboration avec « Votre Santé ».

L'AVIATION

« L'Aviation des temps modernes », par le colonel Edmond Blanc, professeur dans les grandes écoles de l'Air. 600 p., 350 illustrations. (Edit. Larousse.)

Ouvrage total dont la matière judicieusement condensée représente celle de dix ouvrages ordinaires sur les secrets de « l'Aérodynamique » et du « Pilotage », sur « la Navigation » et « la Météorologie », « les Avions de grande vitesse » et « les Avions marchands », sur « l'Aviation militaire et civile », sur « les Carrières de l'Air » et « la Médecine aéronautique », avec un chapitre sur « les Machines volantes de toutes sortes », de l'hélicoptère à la soucoupe volante, et des considérations historiques et philosophiques qui en rendent la lecture attachante.

Ce livre, dont un de nos plus éminents membres de l'Institut a bien voulu dire qu'il était « mieux qu'un ouvrage de vulgarisation », est en effet avant tout le livre d'initiation et de renseignements propre à orienter la jeunesse et à rendre des services non seulement aux techniciens en dehors de leur spécialité, mais à tous ceux qui, dans l'industrie, l'administration, la politique et le journalisme, touchent à l'aviation, de près ou de loin.

C'est, sous une forme plus agréable, une manière de grammaire de l'Air ou de dictionnaire de l'aviation grâce à un index de deux mille mots qui donne la réponse immédiate aux innombrables questions que chacun se pose souvent dans un domaine où se rassemblent toutes les possibilités d'un pays, tout le génie et toute l'audace françaises.

Un livre de chevet, en somme.

LES ROMANS GAIS

Richard Borel : « le 13e voyage » ; Gus : « Pastis » ; Louis Velle : « Ma petite femme » ; Jacques Faizant : « Ni d'Eve ni d'Adam » (Calmann-Lévy).

Le « roman gai » constitue maintenant un véritable genre littéraire. Il se caractérise par une fantaisie où le surréalisme a souvent laissé des traces. En tout cas voici quatre histoires amusantes. Je soulignerai deux traits : l'extraordinaire fantaisie de Faizant ; la suite dans les idées de Richard Borel qui réussit, tout en nous égayant, à nous donner un vrai roman.

LA GASTRONOMIE

Curnonsky : « Cuisine et vins de France » (Larousse).

Il est juste d'inscrire en tête de cet ouvrage le nom du « Prince élu des gastronomes », Curnonsky, puisqu'il en fut le maître d'œuvre. Mais il faut dire que sous sa bienveillante autorité se sont groupés d'enthousiasme toques blanches illustres et cordons bleus fameux. Grâce à leur concours, Curnonsky a pu mener à bien son dessein : réunir une « somme » de recettes culinaires. De toutes parts elles ont afflué. Elles ont été passées au crible du savoir et du goût par le maître, assisté de Mme Sémarque. Le résultat est une véritable anthologie que complète un tableau des grands vins de France,

dans son effort d'appréhension directe, sur la sociologie, l'économie, la démographie, etc. Nous nous sommes efforcés de faire la part de l'une et de l'autre. Voilà ce qui est le plus nouveau dans notre tentative.

— Cela se traduit comment ?

— Cela s'est traduit d'abord par les instructions que nous avons données à nos collaborateurs : insérer une évocation vivante dans un cadre de faits très strict. Nous leur avons tracé le plan entier des deux volumes, bousculant parfois les habitudes : à nos yeux, par exemple, le XIII[e] siècle commence mieux en 1204 qu'avec Bouvines ou la mort de Philippe Auguste... Dans ce cadre ils avaient toute latitude pour recréer, à l'aide de toutes les disciplines, la vie des siècles passés. Nous avons choisi dans l'ensemble une équipe de collaborateurs jeunes parmi ceux qui seront les grands maîtres de demain : de trente-cinq à cinquante ans...

— J'ai vu, dès le second fascicule, qu'André Leroi-Gourhan traitait le chapitre de la préhistoire...

— ...et sur des articles de 8.000 à 9.000 lignes nous n'avons jamais eu aucune modification essentielle à leur demander !

— Ils avaient compris exactement vos intentions et les avaient suivies en six mois. Vous-même, pendant ces six mois, qu'avez-vous fait ? »

Norbert Dufourcq a un geste qui brasse l'espace.

« Nous avons préparé l'illustration. Travail entièrement neuf. Il s'agissait de se débarrasser de ces archives, toujours les mêmes, qui ont traîné partout. Quatre idées directrices :

» 1° Montrer, tels qu'ils ont été, les faits et les hommes qui ont marqué dans l'histoire ;

» 2° Evoquer à chaque époque la vie de « l'homme de la rue », ce qui veut d'ailleurs dire parfois la vie des salons ;

» 3° Donner une notion de ce que furent les grandes œuvres d'art parmi lesquelles vécurent tous ces hommes ;

» 4° Renouveler enfin toute la cartographie en dressant des schémas et en demandant à nos auteurs de préparer eux-mêmes leurs cartes. Certaines, telle cette carte de l'économie française à la fin du XV[e] siècle, constituent des travaux qui n'avaient encore jamais été tentés. »

J'admire les cartes, j'admire l'illustration (rien que pour la couleur on a prévu cinquante planches !), je me prépare à lire le texte et je me dis que grâce à Reinhard et Dufourcq je vais peut-être retenir, pour la première fois de ma vie, « mon » histoire de France.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR

(SUITE)

des textes sur le service des vins et aussi sur la table, son service, son décor. Un livre qui utilise la tradition, qui lance des idées nouvelles et qui est, de plus, admirablement illustré.

...LES PEUPLADES « SAUVAGES »

André Dupeyrat : « Jours de fête chez les Papous » (Edit. La Colombe).

Il n'est plus besoin de présenter le Père Dupeyrat. Son livre : « Vingt et un ans chez les Papous », l'a introduit près d'un très grand nombre de lecteurs. On y voyait le missionnaire aux prises avec un pays et des gens primitifs. Dans son nouveau livre il nous présente l'autre volet : la vie des Papous au milieu desquels se trouve un missionnaire. C'est un témoignage d'un intérêt inégalable sur la vie des peuplades que nous qualifions de « sauvages ».

★ ★ ★

A TRAVERS L'UNION FRANÇAISE

PAR PIERRE DENOYER

LE général Guillaume, résident général de France, faisait vers la fin de janvier le bilan du terrorisme au Maroc depuis le mois d'août précédent : on a enregistré en moins de six mois 115 agressions, 99 incendies, 48 attentats par engins explosifs, 65 sabotages. Les victimes se décomposaient en 58 tués (17 Français, 39 Marocains, 2 membres du service d'ordre) et 121 blessés (45 Européens, 63 Marocains, 13 membres du service d'ordre).

Ces chiffres, de source officielle, ne doivent pas faire conclure à l'insécurité du pays. Mais ils démentent l'espoir conçu qu'avec l'éloignement du sultan hostile Mohamed ben Youssef les difficultés de la France au Maroc seraient écartées.

Les terroristes — tueurs à gages, semble-t-il — s'en prennent plus aux Marocains francophiles qu'aux Français. Leurs attentats sont nettement encouragés de l'étranger. Certaines émissions de la radio du Caire invitent les Marocains à conquérir leur indépendance par la violence. Elles ont fait l'objet d'examens attentifs à Paris. Si des protestations plus énergiques n'ont pas été faites au gouvernement du Caire, qui contrôle la radio, c'est peut-être parce que nous pouvions craindre, si l'affaire s'envenimait, de voir fermer les écoles françaises d'Egypte sans pour autant mettre un terme aux excitations radiophoniques.

D'UN autre point cardinal souffle aussi un vent défavorable à notre protectorat. A Tétouan, le 21 janvier, quinze mille à vingt mille Marocains de la zone espagnole ont entendu une proclamation signée par quatre cent trente pachas et caïds. Ce document déclarait : « Nous répudions énergiquement et sans circonstances atténuantes d'aucune sorte la politique suivie dans la zone marocaine sous protectorat français et les procédés qui ont abouti à la destitution du souverain légitime Sidi Mohamed ben Youssef... Nous ne reconnaissons pas l'autorité de Moulay Arafa, imposée arbitrairement par la France à l'encontre des sentiments du peuple marocain... Nous demandons la séparation de la zone espagnole tant que n'auront pas changé les conditions politiques qui existent actuellement dans la zone française. »

Le haut commissaire d'Espagne, le général Garcia Valino, prenant la parole au cours de cette manifestation peu spontanée, résumait ainsi les griefs espagnols : « La France a agi à l'encontre de ses engagements, de nos conseils, et a ignoré notre point de vue. »

A Rabat, les vizirs du Maghzen, réunis sous la présidence du sultan, avaient adressé la veille au gouvernement français une protestation contre les agissements dirigés en zone espagnole contre l'unité spirituelle et temporelle du Maroc. Le président de la République répondit par un message affirmant que le gouvernement français « continuera de prendre toutes les mesures qui lui paraîtront nécessaires pour faire face à ses engagements » et assurant S. M. Mohamed ben Arafa « qu'elle peut compter sur son entier concours dans la défense de ses droits et pour le maintien de la paix sur le territoire de l'Etat marocain ».

Quelques mouvements de navires de guerre, des représentations au gouvernement de Madrid, certains rappels opportuns à l'Angleterre et aux Etats-Unis : cette parade du gouvernement français a empêché l'affaire montée par le Caudillo de prendre plus d'ampleur. Mais l'Espagne n'a pas renoncé pour autant à jouer la carte pro-arabe en Méditerranée.

Par surcroît de précaution, trouvant le sultan déposé encore trop près de l'Afrique du Nord, le gouvernement français a transféré Moulay ben Youssef de Corse dans l'île de Tahiti.

LA fermeture des grands moulins de Dakar illustre les difficultés que rencontrent les territoires français d'outre-mer du fait de nos prix métropolitains trop élevés. Simplifiée, l'affaire se présente ainsi : une entreprise de minoterie de Dakar avait été autorisée à importer 40.000 tonnes de blé étranger et 25.000 autres tonnes destinées à la réexportation « au prix international » ; le gouvernement est revenu sur cette autorisation ; la société a fermé ses portes.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si des difficultés budgétaires, une pénurie de devises ou d'autres raisons ont motivé la décision du gouvernement. Il reste que cette société dakaroise s'est trouvée dans l'obligation d'importer du blé français au prix de 4.300 francs le quintal, alors qu'au prix mondial elle aurait pu l'acheter pour 2.000 francs de moins.

La métropole impose aux territoires d'outre-mer d'acheter en France les trois quarts des denrées et produits finis qu'ils ont besoin d'importer. Elle leur vend leurs tissus, leur sucre, leur blé, leur outillage à des prix de 15 à 50 % plus élevés que les cours mondiaux. Leurs prix de revient s'en ressentent et les empêchent de trouver des débouchés sur les marchés internationaux pour les nombreuses productions que la métropole n'absorbe pas.

LE prix littéraire du Président de l'Union française a été décerné récemment à Ahmed Sefrioui, écrivain marocain de langue française, pour son livre « le Chapelet d'ambre ».

Une découverte de cette année est « l'Enfant noir », de Camara Laye. Né en Haute-Guinée, élève du collège technique de Conakry, Camara Laye débarquait à Orly en 1948, âgé d'une vingtaine d'années. Travaillant en usine dans la banlieue de Paris, il suivit les cours du soir au conservatoire des Arts et Métiers. Il est actuellement élève à l'Ecole technique d'aéronautique et de construction automobile. Son livre, un récit autobiographique, raconte l'expérience d'un jeune noir en contact avec la civilisation française. On y trouve, sans artifice, l'atmosphère africaine.

L'AFRIQUE française connaît aussi les villes champignons. Tel est le cas de Bangui, capitale de l'Oubangui-Chari, en A.-E. F. En quinze années, sa population a quintuplé. Elle est passée pour les Européens de 400 à 2.500 ; pour les Africains de 22.000 à 100.000. Le problème du logement y est aigu naturellement. Un groupement d'autochtones a entrepris, à l'image des « Castors » de la métropole, la construction d'un village-castor modèle sur le pourtour de la ville.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

Mois de mars 1954

MARS ! Ce mois, le 21 nous offre le premier jour de l'an astral. C'est un dimanche où le soleil à 3 h. 54 franchit le point vernal. Journée touchée par des vibrations bien diverses. Ces douze mois nous apporteront donc bien des préoccupations monétaires, et l'opposition Jupiter-Mars nous fera l'humeur violente.

Aujourd'hui, nos remarques se portent simplement sur la lunaison du 5 mars où en quelques heures, dans le signe des Poissons, la Lune vibre en sa rencontre du Soleil puis de Vénus, jouant avec le beau trigone d'Uranus. De tumultueuses et grandes amours se répandront dans bien des cœurs. Les carrés de Jupiter et de Mars tresseront autour de ces couples privilégiés de tristes couronnes. Séparations, divorces effaceront le passé de ces êtres, car Uranus se trouve en septième secteur (le mariage) dans le domicile de la Lune (signe du Cancer) qui provoque ces vibrations célestes.

PORTRAIT DU MOIS : NAISSANCE DU 4 MARS 1944

VOICI un enfant dont le caractère est extrêmement difficile à comprendre pour son entourage. La triple réunion d'Uranus, Mars, Saturne au signe des Gémaux au neuvième secteur indique un esprit tourmenté, torturé par une imagination terriblement vagabonde. Il faudrait à ce jeune garçon de l'espace, la campagne, et il connaîtrait ainsi un meilleur équilibre. Les voyages seront le but de sa vie. Ils lui apporteront de grandes joies, mais avant de réaliser les rêves qui le hantent, que de difficultés créées en lui par cette débordante imagination ! Malgré toute la tendresse, toute la bonne volonté de sa famille, il est un étranger dans sa propre famille. Extrêmement artiste, sensible sous une écorce d'apparence un peu rude, cet enfant est attendu par un grand avenir. Des amis, un professeur peut-être, sauront trouver et faire éclore le domaine où se cache ce futur grand homme. Tout le monde lui donnera tort, le vexera, le chagrinera, et c'est lui qui, par ce qu'il sent, à raison.

Entre la fin juillet et le 15 août, un changement heureux se produira dans ce jeune être. Peut-être un grand voyage lui donnera-t-il un sujet pour son imagination.

L'anniversaire de ses dix ans, si près de la lunaison du 5 mars, prend une importance énorme pour l'année qui s'avance vers lui. Malheureusement, ce mois lui apporte une violence qui touchera au paroxysme.

Plus tard, une carrière politique peut brusquement s'ouvrir sous les pas de ce jeune garçon. La mère, alors, jouerait un grand rôle à ses côtés.

Des occupations très diverses s'inscriront dans la vie future de cet enfant : peintre, écrivain, tribun.

Attention pour cet enfant, ou autour de lui, entre fin 1956 (octobre) et fin 1959 : accidents possibles.

RÉPERCUSSIONS DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le **21** Mars et le **20** Avril BÉLIER	Le 11, Vénus fleurit votre signe, du 13 au 26 mars elle n'aura que joie et bonheur pour les natifs du Bélier.
Le **20** Avril et le **21** Mai TAUREAU	Les soucis apportés par le transit de Saturne sont contre-carrés par les nombreux sextiles Mercure-Soleil-Vénus-Uranus.
Le **21** Mai et le **21** Juin GÉMEAUX	Soucis, ennuis, brouilles et même menaces d'accident.
Le **21** Juin et le **22** Juillet CANCER	La lunaison du 5 mars peut vous apporter dans le mois de très grands bonheurs.
Le **22** Juillet et le **23** Août LION	Pluton solitaire vous met un bandeau sur les yeux.
Le **23** Août et le **23** Septembre VIERGE	Ne prendre aucune décision sur aucun sujet.
Le **23** Septem. et le **24** Octob. BALANCE	Dans différents États des hommes politiques ont leur thème natal chargé aux derniers degrés de la Balance par plusieurs planètes. Le mois de mars sera pour eux mouvementé.
Le **24** Octob. et le **23** Novem. SCORPION	Saturne, ce qui est rare, est bénéfique pendant la lunaison du mois de mars.
Le **23** Novemb. et le **22** Décem. SAGITTAIRE	De grands soucis vont troubler les natifs du signe du Sagittaire.
Le **22** Décemb. et le **22** Janvier CAPRICORNE	Signe privilégié pendant les dix premiers jours du mois de mars.
Le **22** Janvier et le **20** Février VERSEAU	Joies, chagrins, difficultés ou réussites peuvent panacher le mois.
Le **20** Février et le **21** Mars POISSONS	La température morale et sentimentale sera encore plus variable que pour les natifs du Verseau.

NÉRIS-LES-BAINS

LA STATION DU NERF

Eaux hyperthermales sédatives, équilibrantes, décongestionnantes et cicatrisantes souveraines pour le traitement des :

MALADIES DU SYSTÈME NERVEUX - AFFECTIONS GYNÉCOLOGIQUES
RHUMATISMES - MALADIES DES ENFANTS

Climat équilibré de demi-altitude - Très joli site - 10 hectares de parcs.

SAISON THERMALE : 15 AVRIL - 15 OCTOBRE

CASINO - THÉATRE - PARCS - TENNIS - PISCINE DE PLEIN AIR

RENSEIGNEMENTS : ÉTABL. THERMAL DE NÉRIS (ALLIER). TÉL. : 39

UN MESSAGE DU PAPE

Le Souverain Pontife, dont la santé a inspiré de graves inquiétudes, a tenu, dès que ses forces furent revenues, à envoyer un message radiodiffusé aux malades du monde entier. Il n'a d'ailleurs lu lui-même qu'une partie de cette émouvante adresse, ses médecins ayant tenu à lui épargner toute fatigue. Le Pape a repris la parole à la fin de l'émission pour donner sa bénédiction.

LE R.P. COUTURIER

Le R.P. Couturier, dominicain, qui vient de mourir, a tenu une place très importante dans le mouvement artistique contemporain. La part qu'il a prise à la rénovation de l'art sacré ne pourra être oubliée. Dans notre maison nous avons entretenu avec lui des rapports suivis à l'occasion des études que nous avons publiées sur les sanctuaires d'Assy, de Vence et d'Audincourt, à l'édification desquels il contribua largement. Nous avons pu apprécier alors la liberté de son jugement, la fermeté de sa pensée, l'étendue d'une culture qui n'était pas seulement théorique, car le R.P. Couturier était lui-même peintre, décorateur, auteur de vitraux. Très lié avec Henri Focillon, ce maître de l'histoire de l'art, qu'il assista à ses derniers moments, pendant la guerre, en Amérique, il entama, dès son retour en France, avec le Père Régamey, dans la revue *l'Art sacré*, une campagne pour la rénovation des églises. Esprit net et audacieux, il entendait ne pas remettre la décoration des sanctuaires à des copistes du passé, mais faire appel à des artistes novateurs. Ami de Matisse, qu'il consulta pour la décoration de la chapelle de Vence, il exerçait une grande influence et il amena à l'art sacré Braque, Léger, Lurçat, Bazaine. « Il faut tout sacrifier à la pureté et à la vérité. » Telle est la règle qu'il donna à ceux dont il était le guide.

LE CONSEIL DE L'ORDRE DE L'ÉCONOMIE NATIONALE

MM. Paul Caujolle, Vincent Delpuech, Ivan-Mathieu Labry, Edouard Ramonet, André Siegfried, Pierre Theil ont été désignés comme membres du conseil de l'ordre de l'Economie nationale. Notre président M. Vincent Delpuech a été nommé chancelier de l'ordre et M. Pierre Theil, vice-chancelier. M. Le Bec, inspecteur général des finances, représentera le conseil de la Légion d'honneur.

De gauche à droite sur notre photographie, les insignes de chevalier, commandeur et officier du nouvel ordre.

LA LUTTE CONTRE LE CANCER

Nous avons déjà signalé l'heureuse initiative prise par l'Ecole supérieure des sciences économiques et commerciales en créant un prix pour un travail sur le cancer. Pour doter ce prix l'E. S. S. E. C. a organisé deux soirées qui ont obtenu un succès très mérité. La première était un récital Bach-Beethoven dirigé par Otto Klemperer avec le concours du pianiste Uninsky. La seconde était un spectacle de variétés, groupant de nombreuses vedettes. Le résultat de ces deux soirées fait honneur aux élèves de l'E. S. S. E. C.

LES SPECTACLES

LE SPECTACLE DES SPECTACLES

LA REVUE DES FOLIES-BERGÈRE

INCREVABLE
LA REVUE DU TONNERRE
poursuit sa triomphale carrière
au **CASINO DE PARIS**
(4e année - 1.750e représentation)
SPECTACLE GRANDIOSE, OSÉ
décors et costumes entièrement renouvelés
avec la grande star comique
JUNE RICHMOND

TOUT PARIS NE PARLE QUE DU SUCCÈS DU TH. MOGADOR : LES AMANTS DE VENISE
avec **MARCEL MERKÈS** en tête d'une brillante distribution
... opérette à grand spectacle, appelée à servir de modèle aux artistes de tous les pays du monde. (W.-L. LANDOWSKI, « le Parisien Libéré. »)

THÉATRE DE LA MADELEINE
HÉLÈNE OU LA JOIE DE VIVRE
d'ANDRÉ ROUSSIN et MADELEINE GRAY

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

L'INIMITABLE « COCOTTE »
« L'AUTO-THERMOS »

Premier autocuiseur français, célèbre depuis vingt-huit ans, fait actuellement le bonheur complet de plus de 300.000 ménagères. Ses modèles 1954 (« Cordon Rouge » et « Cordon Bleu ») affirment et consacrent le triomphe de la qualité en matière de cuisine moderne.

« L'AUTO-THERMOS »
est exposé au
SALON DES ARTS MÉNAGERS
face à l'entrée principale.

Il est fabriqué aux *Ateliers de Boulogne*, 14, r. Béranger, Boulogne-sur-Seine. Tél. Molitor 02-02.

LE PÉTROLE... SOURCE D'ÉCLAIRAGE MODERNE ?

Oui, en adaptant sur votre vieille lampe à pétrole le Bec « Super-Aladdin », 120 bougies, qui produit une lumière incandescente avec une consommation minime. Vous obtiendrez un éclairage automatique, immédiat, puissant, sans pression, doux aux yeux comme la lumière du jour.

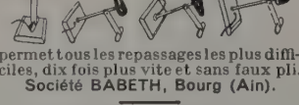
SÉCURITÉ ABSOLUE
AMORTISSEMENT RAPIDE

La lampe Aladdin vous garantit en outre contre les pannes d'électricité.

Demandez notre documentation « ÉCLAIRAGE » à :
Industries Aladdin S. A., 149, boulevard Ney, Paris (18e). Tél. : MAR. 59-53, 86-50, 98-97.

Gamme complète des appareils d'éclairage par le pétrole, de 120 à 5.000 bougies.

COQ BABETH
se basculant à volonté



permet tous les repassages les plus difficiles, dix fois plus vite et sans faux pli.
Société BABETH, Bourg (Ain).

SURDITÉ VAINCUE...
Retour progressif d'audition normale, avec « Micro-Tympan Weimer » (du Dr Reichmann) invisible, SANS PILE, NI FIL. Élimine aussi les Bourdonnements. Envoi gratuit notice et attestations contrôlables sur demande : ROUFFET & Cie (Service XO), 3, rue Général-Gallieni, MENTON (A.-M.).

UN « TORNADO » SE JUGE A L'ŒUVRE

Rien, en effet, ne vaut une démonstration pour bien vous rendre compte des multiples et précieux services que, seul, peut vous rendre
TORNADO
(licence suisse)
ce merveilleux appareil qui, à lui seul, dépoussière tapis, parquets, murs ou plafonds ; décape les parquets, cire et lustre linos et carrelages, vaporise l'encaustique liquide, les désinfectants et la peinture cellulosique.

Hâtez-vous donc d'aller le voir à l'œuvre au Salon des Arts ménagers - Stand J. 4 B. - près du restaurant.

Si vous ne pouvez pas y aller, écrivez ou téléphonez à Tornado-France, 98, boul. Pereire, Paris (17e), GAL. 87-00, qui vous enverra gracieusement un démonstrateur à votre domicile sans aucun engagement pour vous.

UNE MACHINE A CALCULER POUR LE PRIX D'UN STYLO ?
« Addiator », machine à calculer garantie 3 ans. Prix 4.200 fr. Notice H 3. Usine : 114, rue Malbec, Bordeaux.

LA PHOTO EN COULEURS EN 1954

1954 est l'année où la photo en couleurs va connaître une extraordinaire vogue parfaitement justifiée. Amateurs, vous devez essayer ce procédé moderne. Mais entourez - vous de toutes garanties pour la qualité de vos travaux en vous adressant à une maison très spécialisée, qui peut, seule, vous donner toute satisfaction. Délai d'exécution rapide.
Document. et échant. gratuits.
PHOTO-HALL, Service couleurs
5, rue Scribe, PARIS-OPÉRA

LA « SURMULTIPLIÉE » EST-ELLE DANGEREUSE ?

La présence d'une 4e vitesse dite « surmultipliée » sur un certain nombre de voitures modernes (203, 2 CV, Dyna, Frégate...) provoque souvent quelque crainte de la part des usagers. « C'est une vitesse dangereuse », affirment-ils. Une enquête publiée à ce sujet dans *l'Automobile* du mois de février vous livre l'opinion (peut-être surprenante) des plus grands techniciens.

Dans ce même numéro *l'Automobile* prononce son verdict dans l'affaire Allinquant à la suite d'un essai d'amortisseurs sur 25.000 kilomètres à travers l'Europe, du cap Nord à Gibraltar.

Au sommaire : les nouveautés du Salon de Bruxelles, les essais d'une Frégate « 54 » et d'une 15 Citroën d'occasion, le Rallye de Monte-Carlo... Au total : 30 reportages ; 250 photos ; 60 pages.

L'Automobile, le digest de l'automobile, en vente partout ou à défaut contre 100 francs, 8, rue de Milan, Paris (9e).

COMMENT...

- Multiplier votre rendement personnel ?
  (Intellectuel, musculaire, nerveux)
- Supprimer définitivement la fatigue ?
- Ajouter vingt ans à votre Jeunesse ?
- Trente ans à votre Vie active ?

Pour atteindre ces objectifs demandez notre documentation (gratuite) scientifique, N.33, sur la technique de relaxation *intégrale, instantanée*, obtenue par l'utilisation du « Surrepos » du Docteur Pascaud (Médaille d'or, Exposition Internationale, Paris, 1921) adopté et recommandé par le Corps médical (consultez votre Médecin) et l'Elite Française et internationale. Demandez liste références au :

« Surrepos » du Docteur Pascaud, 167, boulevard Haussmann, Paris (8e). BAL. 32-05.

Modèles à partir de 10.000 francs français.

VOICI LE PRINTEMPS SONGEZ A VOTRE JARDIN

Il est encore temps de planter
— **ARBRES FRUITIERS**
— **FORESTIERS**
— **d'ORNEMENT**
— **et ROSIERS**

Adressez-vous aux

PÉPINIÈRES DE TOURAINE
R. PINGUET

Av. du Mans - **SAINT-SYMPHORIEN**
(Indre-et-Loire) - Tél. : **TOURS 47-61**

CATALOGUE GRATUIT
« LES ARBRES DU JARDIN DE LA FRANCE »

LES GRANDES VENTES

DIRIGEANT une vente de tableaux modernes, Me Bellier a vendu « l'Enfant à la poupée », une toile de Gen Paul, 85.000 francs, une « Nature morte » de Loiseau, 42.500 francs ; une toile de Luce, « le Four à ciment », 41.600 francs. Un « Vase de fleurs », de Valtat, a fait 130.000 francs, et deux autres tableaux du même peintre, 60.000 et 45.000 francs.

Dans une vente de livres japonais illustrés, provenant de la collection André Hachette, que dirigeait Me Ader, on a vu la Bibliothèque nationale user de son droit de préemption pour acquérir deux volumes contenant trente-six doubles pages de gravures par Oka Shumboku. Ces deux volumes ont été adjugés 102.000 francs.

La dispersion des œuvres d'André Gide, rassemblées par M. Michel Bolloré, a eu lieu par les soins de Me Laurin, assisté de M. Blaizot. Le plus haut prix a été atteint par un exemplaire sur Japon des « Nourritures terrestres » (Mercure de France 1867), adjugé 870.000 francs. Un exemplaire sur Chine, probablement unique, des « Cahiers d'André Walter » a été poussé à 660.000 francs (il avait été adjugé 2.700 francs en 1925). Les deux volumes de « Si le grain ne meurt » ont fait 620.000 francs, le manuscrit de « Jeunesse » 310.000 francs, et le « Traité du Narcisse », sur Hollande, 460.000 francs.

GALERIES

GALERIE E. CORRE
57, quai des Grands-Augustins
G. DUPOUY
Œuvres récentes

PELLETAN-HELLEU
125, boulevard Saint-Germain (6e)
CHRISTIANE DUJARDIN
Émaux de grand feu

LE MOIS HIPPIQUE, PAR TRÉ-HARDY

DEUX NOMS A RETENIR... ACTUALITÉS 1954

EN ce printemps naissant, alors que la nouvelle saison hippique commence à peine, sans doute n'est-il pas trop tard pour parler des grands gagnants de la dernière campagne, moyen détourné de se faire une idée des champions futurs. C'est M. Jonquères d'Oriola qui part favori dans les C. H. I. O. pour avoir réussi le test le plus certain de cette catégorie en 1953, s'adjugeant la coupe Challenge du Roi du Cambodge, avec 23 points 1/3 : 1 point par victoire remportée au cours de l'année, plus 1/3 de point pour des *ex æquo*. La lutte fut chaude, spécialement contre les cavaliers allemands. Notre succès écrasant à Genève fit pencher la balance. M. Winkler (Allemagne) est deuxième avec 19 points ; M. Thiedmann, troisième, 10 points 1/3 ; quatrième, M. Lefrant (France), 8 points 1/2.

En International ouvert à tous et en National pur M. d'Oriola, pris par ses déplacements à l'étranger, ne put faire face à tous les engagements. Il émarge cependant pour vingt et une victoires, dépassé dans cette série par M. Georges Calmon, spécialiste des « anglo », en particulier de Camelia IV, qui étale cinquante-huit succès sportivement remportés. M. Pélissier vient en deuxième position, avec trente-cinq premiers prix. Puis se suivent de près M. des Roches de Chassay, Mlle de Laissardière, etc.

D'autre part, voici l'essentiel du calendrier des jumpings internationaux officiels de 1954. Le Caire, du 17 au 26 avril, renouera une tradition tombée en désuétude depuis deux ans. Nice (1er au 9 mai) attirera l'Europe entière au stade Saint-Augustin. Rome prendra la suite sur le sable fin de la Piazza de Sienna. Date annoncée : 15 au 23 mai. Lucerne, avec ses obstacles de terre, se situe entre les 30 mai et 6 juin. Puis, sans discontinuer, Lisbonne (12 au 20 juin) Madrid (26 juin au 4 juillet) retiendront l'actualité. Le tournoi français type sera Vichy, du 3 au 11 juillet, organisé par les soins de la S. H. F. sur les parallèles du Sichon. Retournons à l'étranger avec Aix-la-Chapelle, du 18 au 24 juillet, Londres, du 3 au 7 août; Dublin, du 10 au 13 août; Blackpool, du 8 au 15 août.

La réunion de Budapest (20 au 30 août) fera traverser le continent en train express aux concurrents pressés. On signale enfin Ostende-le Zoute dans les premiers jours de septembre : Rotterdam, du 11 au 19 septembre; Bilbao, du 23 au 28 septembre; Pinerolo, du 21 au 24 octobre; Bâle, à la fin de ce mois.

A noter que, cette année, le championnat mondial de concours hippique se disputera à Madrid, du 12 au 20 juin.

PAUL FORT
PRIX DE LA VILLE DE PARIS

LE grand prix littéraire de la Ville de Paris, d'une valeur de 300.000 francs a été décerné au prince des poètes, Paul Fort, qui est âgé de quatre-vingt-trois ans ? Notre photo représente l'auteur des *Ballades françaises* au cours de la réception à l'Hôtel de Ville, où le prix lui fut remis.

LA PROPAGANDE DU « RÉARMEMENT MORAL »

SOUS la présidence de M. Claudius Petit a été présenté à Firminy une pièce de Peter Howard, *le Patron*, que diverses troupes jouent actuellement en d'autres pays. Cette manifestation était organisée par le « Réarmement moral ». La pièce de Peter Howard traite des rapports entre patrons et ouvriers. Les interprètes sont tous des amateurs formés à l'art théâtral par Elisabeth Bergner, vedette du cinéma et du théâtre anglais. Ils appartiennent à une dizaine de pays. C'est ainsi qu'à côté d'un syndicaliste canadien il y a un employé municipal de Lausanne, un ancien pilote de guerre anglais, un ancien dessinateur des studios de Hollywood, un journaliste américain et une jeune Finlandaise, professeur de natation.

LE BOTTIN MONDAIN

L'ÉDITION 1954 du Bottin mondain vient de paraître. Outre les adresses de toutes les notabilités parisiennes et provinciales, il contient une documentation très complète sur la vie parisienne et ses différents aspects. Le chapitre consacré au commerce de haut luxe a fait l'objet d'un soin tout particulier. C'est un ouvrage appelé à rendre les plus grands services.

NOUS ÉDITONS
VITE ET DIFFUSONS BONS MANUSCRITS
EDITIONS REGAIN — MONTE-CARLO

BIBLIOPHILIE
Demandez l'envoi franco (3 timbres) de notre catalogue-mémo
GALANTS ET ROMANTIQUES
Illustrés par des Maîtres - Ouvrages précieux, impeccables, à petit tirage sur pur chiffon. EN SOUSCRIPTION
Bientôt dans la série princeps galants XVIIIe
ZÉNÉYDE D'HAMILTON par UZELAC
L'œuvre prestigieuse en couleurs du grand peintre
ERYX-ART, 120, Bd de la Chapelle, Paris (18e)

RADIATEUR CATALYTIQUE
chauffage indépendant

NE restez pas tributaire d'une installation ou d'une canalisation. Aussi libre qu'un libre citoyen, le radiateur catalytique « THERM'X » se porte ou se roule à volonté d'une pièce à l'autre. Il chauffe sans feu, sans flamme ni fumée, sans odeur et sans déchets, sans le moindre danger.

Son succès a bien entendu provoqué des imitations. Le véritable « THERM'X », inventé par le savant LOUIS LUMIERE, a l'avantage de quarante ans d'expérience et de spécialisation. « THERM'X » construit aujourd'hui des appareils de toutes puissances, depuis le petit réchauffeur pour moteur de voiture jusqu'au grand radiateur d'appartement 250 litres (2.500 calories), réglable à trois allures de chauffe. Chauffage indépendant, chauffage agréable, chauffage de sécurité, « THERM'X » est d'une très belle présentation et ne demande ni surveillance ni entretien.

Therm'x

Pour votre garantie, « THERM'X » et le carburant spécial « Thermixine » sont distribués en France par quatre cents Concessionnaires exclusifs, tous spécialistes de la Catalyse. Adresse du Concessionnaire local par retour en écrivant à « THERM'X » — FL. à CALUIRE (Rhône) — LYON-BU 90-03 et 90-49.

... Le tapis c'est l'âme de l'appartement, c'est du tapis que doivent être déduites, non seulement les couleurs, mais aussi les formes de tous les objets qui reposent dessus...
(EDGAR POE)

René BERTHEOL
EXPERT
TAPIS d'ORIENT
Importation directe d'Iran

Un choix incomparable de pièces hautement sélectionnées :

Shiraz : 10.500 fr. le m²
Shiraz Kashkai : 12.000 fr. le m²
Hamadan : depuis 10.500 fr. le m²
Ispahan : 200 × 140 environ, 40.000 fr. la pièce
Bokhara persan : de 20.000 à 25.000 fr. le m²

et les variétés les plus fines de la Perse de 25.000 à 50.000 fr. le m²

14, rue HALÉVY (9e)
(Place de l'Opéra)
PRO. 03-24

LA REFRIGERATION ELECTRIQUE

SIBIR

METAP-ST.LOUIS-HT.RHIN

ses deux modèles économiques

Plaisir et Santé en AUVERGNE

qui vous offre dans un cadre unique
LES CURES BIENFAISANTES
ET LES AGRÉMENTS DE SES
GRANDES STATIONS THERMALES

***LA BOURBOULE** (850 M.) Affections respiratoires - Asthme - Lymphatisme - Maladies de la peau - Anémies - Soins thermaux du visage.*

***CHATEL-GUYON** (400 M.) Intestin - Foie Colibacillose - Entérites infantiles et coloniales.*

***LE MONT-DORE** (1050 M.) Asthme - Affections respiratoires - Maladies du Nez et de la Gorge - Troubles de la Voix.*

***ROYAT** (450 M.) Cœur - Artères - Circulation - Artérite oblitérante - Spasmes vasculaires.*

***SAINT-NECTAIRE** (700 M.) Albuminuries Néphrites et néphroses - Pyélonéphrites.*

AUVERGNE TERRE DE SANTÉ

HOTELS ET PENSIONS TOUTES CATÉGORIES
RENSEIGNEMENTS
Bureaux de Tourisme, Hôtels, Etablissements Thermaux, Syndicats d'Initiative des Stations.

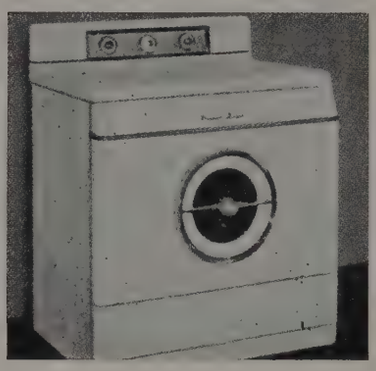
René Ravo

PUB. JOUVE N° 58

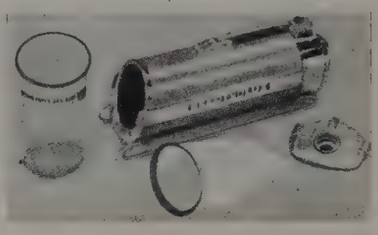
NOUVEAUTÉS DES ARTS MÉNAGERS

LA MACHINE A LAVER-SÉCHOIR

UNE marque américaine vient de sortir une nouvelle machine à laver qui lave, rince et sèche le linge sans aucune manipulation. Une fois le linge sale introduit dans la machine, il suffit de tourner trois boutons qui règlent le temps de lavage, la température de l'eau et le temps de séchage. L'installation ne nécessite aucune ventilation : l'humidité du linge se trouve condensée et est évacuée par le tuyau de vidange.

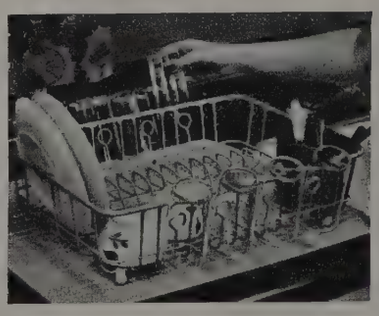


L'ASPIRATEUR MODERNE



L'ANCIEN sac à poussière est remplacé par un sac en papier, que l'on jette chaque fois qu'il est plein. Ce sac est placé dans un récipient en plastique qui s'adapte aussi bien sur un vieil appareil.

L'ÉGOUTTOIR IDÉAL



VOICI enfin un modèle d'égouttoir pouvant contenir toute la vaisselle. Les verres se posent sans danger sur des supports extérieurs, et une boîte spéciale est destinée à recevoir les couverts.

PORTE-PLAT MÉTALLIQUE

UN grand magasin parisien présente en exclusivité des porte-plat en métal avec poignées isolantes, adaptés aux formes des plats Pyrex. Le service peut être fait dans le plat de cuisson sans risque de brûlure.

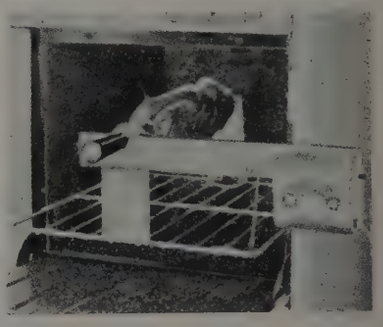
LA FRITEUSE ÉLECTRIQUE

CET appareil moderne a traversé l'Atlantique pour venir détrôner la classique bassine à friture. Grâce à son thermostat, il permet de frire pommes de terre, poissons ou beignets à la température exacte.

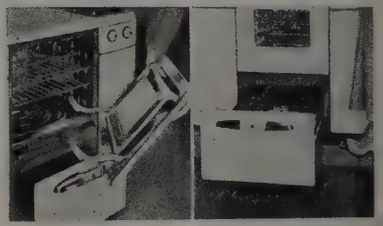
LES CUISINIÈRES SE PERFECTIONNENT

CETTE cuisinière à four et rôtissoire possède en outre un four-miniature d'appoint très économique pour les plats de petite dimension et de cuisson rapide.

UNE grille fixée à la porte du four permet de sortir les plats cuisant à haute température sans risque de brûlure. L'arrosage des rôtis se trouve aussi facilité par cet ingénieux système.



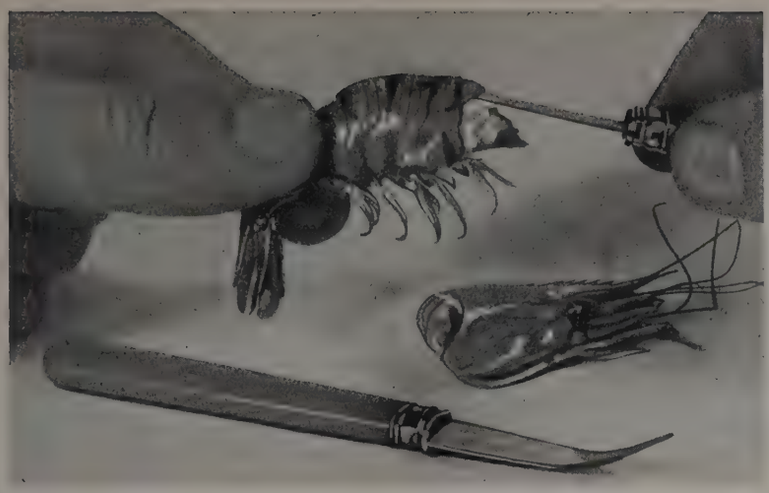
UNE rôtissoire électrique indépendante peut s'accrocher en quelques minutes sur le four à gaz ou électrique. Le temps de cuisson se trouve ainsi réduit d'un tiers.



LA porte du four, détachable, facilite le nettoyage, tandis que la rôtissoire se présente sous forme de tiroir qu'ouvre une simple pédale ; retourner le rôti n'est plus un tour de force dans ces conditions.

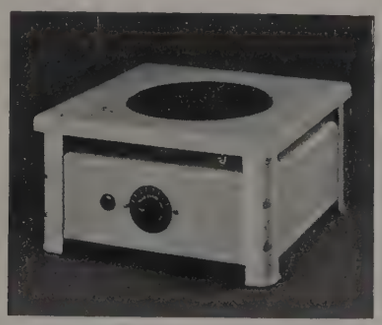
LE PLATEAU A VERRES

ON peut l'incliner sans risque de verser le contenu des verres sur le tapis. Des supports individuels, inclus dans un cadre pivotant, maintiennent les verres toujours verticaux.



DECORTIQUER LES CREVETTES est une opération qu'il n'est pas toujours facile de mener à bien élégamment et qui, à table, rend soucieux certains convives. Plus de difficultés avec le décortiqueur reproduit ci-dessus. Grâce à cet appareil ingénieux qui fait éclater la carapace, il devient aisé de détacher entièrement la chair. Le décortiqueur ne sert pas seulement pour les crevettes et les « bouquets ». Il n'est pas moins pratique pour détacher les huîtres, extraire les escargots, enlever la chair des pattes des langoustes, homards et crabes.

QUICK-LUNCH permet la confection de petits repas. Avec 250 watts (un moule), œufs sur le plat, côtelette ; avec 500 watts (deux moules), croque-monsieur, etc.



CE RECHAUD se fait avec plaque fonte 900 watts ou élément infra-rouge 1.000 watts. Son interrupteur spécial permet d'obtenir toutes les allures de chauffage.

LE SEUL AUTORADIO LICENCE USA

OLIVIER #52

Radiomatic

CONSTRUIT DANS LA MÊME USINE QUE LES RÉCEPTEURS CRISTAL-GRANDIN
DE RENOMMÉE MONDIALE
DÉMONSTRATION ET VENTE CHEZ
MM. LES CONCESSIONNAIRES ET ÉLECTRICIENS AUTOMOBILE

Je fais tous mes nettoyages avec le sourire !

Quel gain de temps, que de fatigue évitée!

L'ASPIRON "M" PARIS-RHONE

est vraiment la formule idéale de l'aspirateur moderne

SA GRANDE PUISSANCE D'ASPIRATION, SES ACCESSOIRES NOMBREUX FACILITENT TOUS LES NETTOYAGES. TRÈS ROBUSTE, IL PEUT ÊTRE MIS ENTRE TOUTES LES MAINS. SON MOTEUR ANTIPARASITÉ CONSOMME PEU DE COURANT. SON PRIX EST TRÈS ABORDABLE. IL SE TROUVE CHEZ TOUS LES BONS ELECTRICIENS ET LES GRANDS MAGASINS.

PARIS-RHONE fabrique aussi
L'ASPIRON "B" aspirateur-balai
La CIREUSE "BABY" précieux complément de l'Aspiron

Notices détaillées adressées gracieusement sur demande. Se référer de la revue.

PARIS RHONE

202, RUE DE COURCELLES PARIS — 83, CHEMIN DE ST-PRIEST LYON

SALON DES ARTS MÉNAGERS - Grande Nef - Stand C 13

PUBLISPHÈRE

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE, PAR W.-L. LANDOWSKI

ŒUVRES CLASSIQUES

C'EST une superbe leçon de piano que Wilhelm Kempff donne aux apprentis virtuoses en leur présentant les 4e et 9e sonates de Beethoven (1). A l'opposé de la plupart des virtuoses, Wilhelm Kempff ne se cantonne pas dans un style réputé classique et qui trop souvent engendre une certaine froideur. Bien au contraire, sans amenuiser d'aucune manière l'inspiration du maître de Bonn, Wilhelm Kempff ne craint pas d'envelopper ses œuvres des nuances les plus variées ; il présente les phrases de Beethoven tour à tour avec douceur, tendresse, sensibilité, profondeur et passion. Voilà un précieux exemple pour les nouvelles générations.

ŒUVRES MODERNES

Parmi les chefs-d'œuvre récemment enregistrés sur disques microsillon 33 tours figure notamment une sonate pour deux pianos et percussion de Bela Bartok (2). Le rythme ardent et bien scandé de cette partition, son caractère généreux et savant assureront son succès. Au piano, Picht-Axenfeld et Seemann s'attaquent vigoureusement à ces pages qui mettent bien en valeur tout leur talent, tandis que Porth et Peinkofer leur répondent non moins puissamment.

ŒUVRES ITALIENNES DU XIXe SIECLE

L'orchestre symphonique Rias de Berlin, dirigé par Ferenc Fricsay, a pris l'heureuse initiative de présenter toute une série d'ouvertures réunies sur le même disque (3). Elles sont dues à l'inspiration, à l'improvisation serait-on plutôt tenté d'écrire, de Rossini. Toute la verve du compositeur se donne libre cours aussi bien dans « l'Echelle de soie » que dans « Sémiramis » ; « Il Signor Bruschino », « l'Italienne à Alger », « Tancrède », « la Pie voleuse » complètent cette collection d'ouvertures.

VARIETES

Jacqueline François chante à Pleyel, et son troisième récital, donné avec le concours de Paul Durand et son orchestre, est soigneusement enregistré (4). C'est un plaisir d'écouter « C'est le printemps », « Mademoiselle de Paris » et « Boléro ».

(1) (2) (3) Disques Polydor.

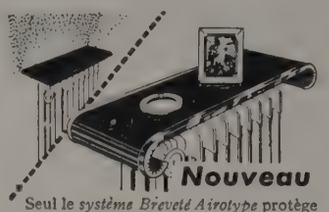
LÉGION D'HONNEUR

ONT été promus commandeurs, au titre de l'Education nationale : MM. Paul Géraldy, auteur dramatique, Louis Martin-Chauffier, homme de lettres, Maurice Lehmann, administrateur de la Réunion des théâtres lyriques nationaux, et aussi MM. Ribaud, professeur à la Faculté des sciences de Paris, Robert, inspecteur général de l'instruction publique, et Santy, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Lyon. Mzr Bros, directeur de l'enseignement privé, a été nommé chevalier.

★ THERMECO dégage une chaleur douce, saine, constante. THERMECO vous offre une sécurité absolue. Monté sur roulettes, THERMECO se déplace facilement. C'est le plus économique des appareils de chauffage.

★ THERMECO a subi avec succès tous les contrôles des Laboratoires Officiels.

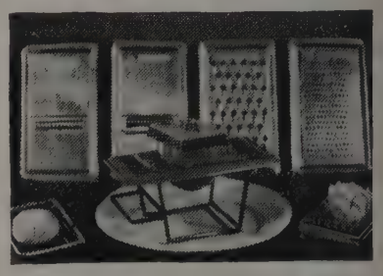
Thermeco
ECOFROID-LAVECO
22, rue Quentin-Bauchart
et Passage du 79, Champs-Élysées - PARIS
PRODUCTION DE LA MANUFACTURE DES MÉTAUX OUVRÉS A MARSEILLE



Seul le *système Breveté Airotype* protège réellement vos murs, et améliore le rendement de votre chauffage.
Demandez documentation gratuite n° 32

COUVRE-RADIATEUR
Airotype
BREVETÉ S.G.D.G.
79, Fg Poissonnière, Paris - PRO. 80-89
Pose dans toute la France

APPAREIL UNIVERSEL J T R



Exposé au Salon des Arts ménagers
Galerie Nord, Stand 1 B
par la Société
JETTER
16, cour des Petites-Écuries, Paris-Xe - Tél. TAI. 69-50 et 51
BREVET à VENDRE pour TOUS PAYS

LIMOGES
CENTRE D'AFFAIRES
FOIRE-EXPOSITION
21 MAI
3 JUIN

N'ABIMEZ PLUS VOS MURS AVEC DES TROUS
SERVEZ-VOUS du MERVEILLEUX **CROCHET X**
qui se fixe avec une aiguille acier dans tous murs, même en brique, ne laisse aucune trace après extraction
porte de 5 à 20 kgs
Exigez le véritable Crochet X
SE MÉFIER DES IMITATIONS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude de Me GARIN, notaire à COURVILLE-S/-EURE (E.-et-L.)
A VENDRE PAR ADJUDICATION
le **JEUDI 8 AVRIL 1954**, à 15 h. à COURVILLE-S/-EURE, en l'Etude et par le ministère de Me GARIN

PROPRIÉTÉ DE « LA RIVIÈRE »

Commune de PONTGOUIN (E.-et-Loir) (110 km PARIS, lig. élect. PARIS-LE MANS). Gare 500 m. **Belle habitation** ép. L. XIII, pur style, parf. état, compr. gr. et petit salons, bureau, biblioth., 2 s. à manger, 2 cuis., 5 ch. maîtres, ch. personnel, eau, élect., tél., garages, dépend. fruit. log. garde, **beau potager clos murs.** Plant. arb. fruit. rapp. (pommes et poires en rend.). **Herbages clos murs. – Rivière l'Eure trav. la propriété** ds toute sa long., **Terres, Bois, Herbages,** Chasse, Pêche.

Cont. tot. : 43 hect. un seul tenant.
MISE A PRIX : 5.000.000 DE FRANCS
Faculté de traiter avant l'adjudication.
Pour visiter, s'adr. sur place. Pour traiter, s'adr. soit à **M. LELLUCH, liquidateur** de sociétés, 3, r. de la Bourse à PARIS (2e), soit à **Me GARIN, à COURVILLE**, pl. de la Gare, dépositaire du cahier des charges.

FAITES CALFEUTRER PORTES ET FENÊTRES

...avec **L'OBTURATEUR**
JOINT MÉTALLIQUE - GARANTIE 15 ANS
DEMANDEZ NOTRE DOCUMENTATION N° F. 3
67 Bd de VAUGIRARD PARIS XVe
Tél: SEG. 73-61

COURRIER MUSICAL, PAR L. MAURICE-AMOUR

ECHOS ET NOUVELLES

POUR LES « GENS DU VOYAGE » NÉCESSITEUX

Le suicide récent du nain Papp, qui, vieilli et dans la misère, s'est donné la mort en se pendant dans une chambre d'hôtel, a profondément ému tous ceux qui s'intéressent aux « gens du voyage ». Aussi, pour venir en aide à ceux d'entre eux qui sont dans le besoin, s'est fondée sur l'initiative de quelques amateurs passionnés du « chapiteau », dont Serge, qui en est en quelque sorte l'historiographe, une académie du Cirque et du Music-Hall, qui a tenu sa première réunion au Cercle équestre d'Auteuil.

A cette occasion, la doyenne des écuyères de France, Mme Blanche Allarty-Molier (ci-dessus), a consenti à reparaître en public, ce qui ne lui était pas arrivé depuis 1932.

LES ARCHITECTES DE VERSAILLES

En remplacement de M. André Japy, atteint par la limite d'âge, M. Robert Saltet, architecte en chef de l'Opéra, a été nommé architecte en chef du palais de Versailles et de ses dépendances. Le gouvernement a toutefois voulu conserver au domaine de Versailles le bénéfice de l'expérience acquise au cours de nombreuses années par M. André Japy, qui, avec Mauriceau-Beaupré, tragiquement disparu l'an dernier, a tant fait pour sauver le château et le parc, et il a nommé l'éminent architecte coordinateur des travaux.

A la suite de ma petite chronique de janvier, divers mouvements de jeunes se sont émus, croyant à un oubli de ma part. Mais l'article visait essentiellement le Grand Prix de Littérature musicale institué par les « Jeunesses Musicales de France » et l'édition, par leurs soins, de petites brochures de vulgarisation musicographique. Si, à cette occasion, j'ai rappelé quelques autres tentatives d'éducation musicale des jeunes, j'ai, sans le vouloir, péché par omission. Je fais, de bonne grâce, certains addendà qui m'ont été demandés.

Armand Ferté, virtuose, chef d'orchestre et pédagogue bien connu, a droit, tout le premier, à cette réparation. L'organisme qu'il a créé sous le nom de « Jeunesse et Musique » n'a pas exactement les tendances didactiques sur lesquelles j'appuyais : il donne aux « premiers prix du Conservatoire choisis parmi les plus remarquables l'occasion de prendre contact avec le grand public des concerts en accordant à ce public le privilège de découvrir les gloires de demain ». Le fondateur de « Jeunesse et Musique » apporte un grand dévouement à ces manifestations, pour lesquelles Maurice Dandelot, organisateur de concerts et ami des artistes, le seconde efficacement.

Je suis saisie, également, d'une lettre de M. Dehu, directeur des « Activités Musicales », qui me rappelle le « Mouvement des Jeunes », créé par lui en 1951 et comptant, à ce jour, plus de 20.000 adhérents. A l'instar des J.M.F., il organise des concerts, récitals et spectacles musicaux, « commentés par gens qualifiés », et dans des conditions assez modestes pour n'effrayer aucun jeune auditeur. Le but poursuivi par l'un et l'autre mouvement me paraît approximativement le même. Ne pouvant signaler toutes les tentatives, je me borne à faire confiance à tant de bonnes volontés éparses à travers la France.

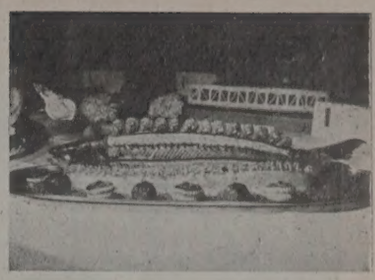
De retour en Europe, Jean Mac Nab — qui dirigea longtemps l'orchestre des étudiants de Paris — vient de commémorer le troisième centenaire de la naissance d'Arcangelo Corelli en donnant un concert (avec l'orchestre de chambre Colonne) entièrement dédié aux œuvres d'un maître qu'il considère comme « un des plus grands génies du XVIIe siècle ».

Narcisso Yépès, guitariste et compositeur auquel nous devons la réalisation musicale du film « Jeux interdits », s'est fait entendre à l'un des « Grands Récitals du dimanche » qui, depuis cette saison, précèdent avec succès les traditionnels concerts symphoniques de fin de journée dominicale. Fin musicien, virtuose délicat, Yépès, à défaut d'ampleur et de puissance, possède charme et délicatesse.

Le même cycle des « Grands Récitals » nous a fait applaudir la très belle formation britannique de l'Amadeus Quartett, un des meilleurs ensembles actuels, et le célèbre « Octuor de l'Orchestre Philharmonique de Berlin ». Ces manifestations ont un très nombreux et fidèle auditoire. Elles comblent une lacune dans un domaine trop sacrifié, où, déjà, les efforts de la société des « Amis de la musique de chambre » ont fait merveille à la Comédie des Champs-Elysées.

Simple coïncidence ? Voici l'apparition, presque simultanée, de deux nouveaux concertos pour piano et orchestre, genre maintes fois condamné par maints esthètes et qui n'en continue pas moins de montrer sa persistante vitalité. La création du concerto d'Yves Nat n'aura lieu qu'après la remise de ces lignes ; j'attends, pour ma part, avec une vive curiosité l'œuvre par laquelle le grand virtuose français du clavier va sortir d'un silence prolongé, pour le plus vaste des auditoires : celui des ondes.

Le concerto de Georges Dandelot a bénéficié du même public. Il était interprété, en première audition, par Jean Doyen et l'Orchestre national, sous la direction de Gaston Poulet. J'ai écouté avec plaisir cette œuvre séduisante, où le rythme est roi, où l'équilibre et la sagesse d'écriture n'excluent ni la vivacité ni l'éclat.



LA CLOTURE DE LA SAISON RABELAIS A LYON

La saison gastronomique Rabelais, à Lyon, s'est terminée par une véritable apothéose.

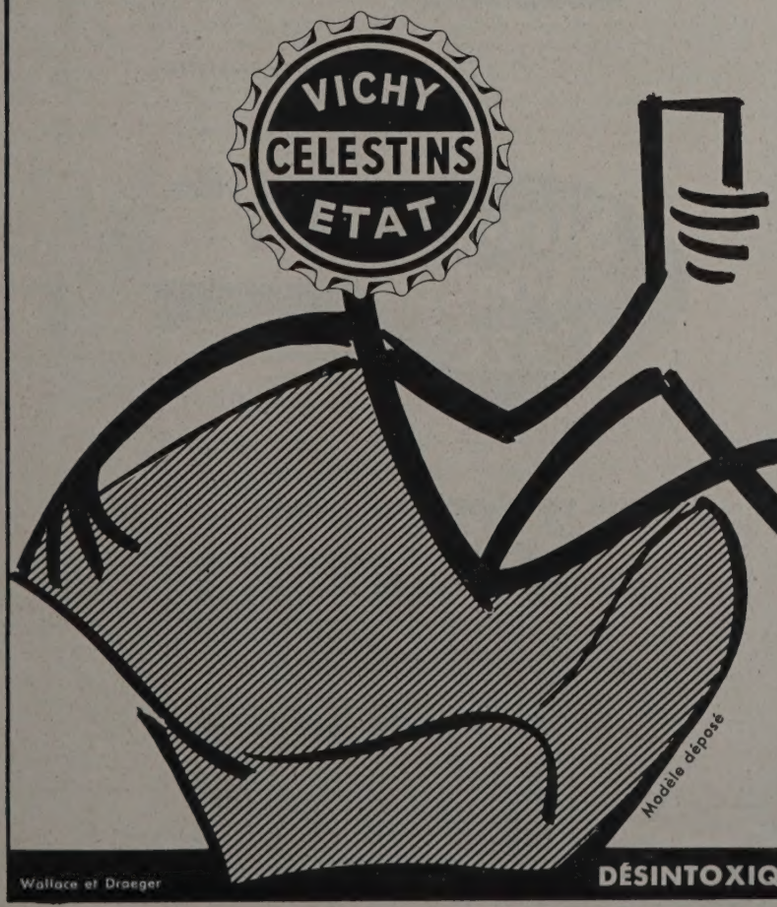
A l'hôtel de ville l'exposition des arts culinaires émerveilla les nombreux visiteurs. Tous les « métiers de bouche » avaient collaboré à cette belle exposition, multipliant les chefs-d'œuvre les plus alléchants.

M. Boucoiran, directeur général du tourisme, traduisit l'admiration générale en déclarant : « C'est un conservatoire où l'on peut trouver les trésors des artisans de la cuisine française. » Le banquet, servi dans le réfectoire de l'hôtel-Dieu, fut un repas somptueux dont le menu, l'ordonnance, la présentation furent autant de réussites auxquelles collabora le beaujolais, qui coula à flots. Et en rendant hommage à tous les professionnels qui avaient travaillé à ce succès, aux élèves qui marchent sur leurs traces, hommage était rendu à l'hôtellerie et à la gastronomie, qui font vivre en France plus de 800.000 personnes.

UN NOUVEAU RALLYE MOTOCYCLISTE

Le premier rallye international motocycliste Lyon-Charbonnières aura lieu les 17, 18, 19 avril. Il se disputera sur 1.500 kilomètres pour les motos et 1.100 kilomètres pour les cyclomoteurs. Un million de francs de prix seront distribués pour cette épreuve.

SAISON A VICHY DE MAI A OCTOBRE



A JEUN
OU AUX REPAS

VICHY CÉLESTINS
Digestive et diurétique

AU RÉVEIL
ET
AVANT LES REPAS

VICHY Gde GRILLE
Foie et Voies biliaires

VICHY HOPITAL
Estomac
et Voies digestives

Wallace et Draeger

DÉSINTOXIQUE L'ORGANISME - ÉQUILIBRE LA NUTRITION

CAR SEULE LINCOLN RÉUNIT TOUTES LES QUALITÉS QUE VOUS DEVEZ EXIGER

AUCUNE MANIPULATION *Les 5 Kgs de linge introduits sales* NE DOIVENT PLUS ÊTRE TOUCHÉS QUE PROPRES ET ESSORÉS.

SIMPLICITÉ DU LAVAGE *Le linge est lavé dans un tambour horizontal* EN ACIER INOXYDABLE, *tournant alternativement dans les deux sens.*

SIMPLICITÉ DE L'ESSORAGE *Par rotation à grande vitesse du même tambour (système breveté, sans boîte de vitesses, sans moteur électrique supplémentaire).*

ÉBULLITION RAPIDE *Par son chauffage interne, soit au gaz, soit à l'électricité, supprimant la* NÉCESSITÉ D'UNE SOURCE D'EAU CHAUDE.

ADMISSION D'EAU *proportionnée automatiquement au volume du linge.*

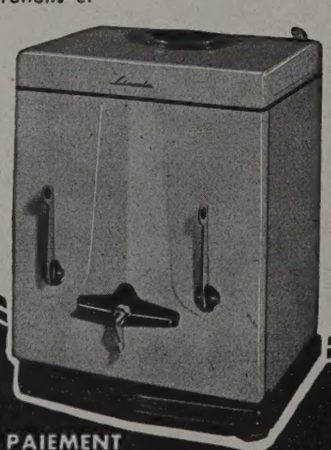
CONDENSATEUR DE BUÉES *évitant l'inconvénient des glaces ternies.*

CARROSSERIE EN ÉMAIL VITRIFIÉ *Seule protection gardant sa blancheur et son brillant en dépit de l'humidité et des frottements.*

ROBUSTESSE *Sa conception mécanique et les matériaux employés garantissent une utilisation normale pendant de longues années.*

SILENCE TOTAL *Obtenu grâce à la* **cuve flottante** *qui absorbe toutes les vibrations et*

SUPPRIME LE SCELLEMENT AU SOL



Madeleine-Publicité 24

SALON DES ARTS MÉNAGERS
STAND D 23
ALLÉE CENTRALE
GRANDE NEF

LONGUES FACILITÉS DE PAIEMENT

Cie des Machines à laver LINCOLN
118, Bd Malesherbes - PARIS . Tél. : MAC-MAHON 21-08
USINE à Gennevilliers - FRANCE

LE BRIDGE (N° 122) PAR ANDRÉ CHÉRON

ÉTUDE N° 107

♠ 8 5 2
le mort : ♡ A D 6 4
♢ R 8
♣ V 10 7 4

NORD
OUEST 2 EST
SUD

♠ A R 7 4
♡ ...
♢ A 10 9 7 4 3
♣ A R D

Sud joue 6 ♢, Ouest et Est ayant toujours passé. Ouest joue le ♣ 9, Est le ♣ 2 et Sud l'as. Sud joue ensuite ♢ as, Ouest ♢ 5, Nord ♢ 8 et Est ♢ 2. Puis Sud joue ♣ R, Ouest ♣ 8 et Est ♣ 3.

Comment Sud doit-il continuer ?

Réfutation de quelques erreurs
(suite)

Essayons de tirer quelques conclusions utiles et faciles à retenir de notre tableau de probabilités publié dans notre précédente chronique.

Il résout le problème de jeu suivant. Connaissant la répartition de 4, 5, 6, 7 ou 8 ♡ entre les deux mains cachées, quelle influence ce renseignement a-t-il sur la répartition inconnue de 4, 5 ou 6 ♣ entre les mêmes mains cachées ?

Le tableau donne les probabilités *globales* de répartition des ♣, à priori (quand les deux mains cachées sont totalement inconnues) et à postériori (après le renseignement sur les ♡), de sorte qu'une comparaison entre les deux probabilités permet de chiffrer l'importance de l'influence.

Précisons le sens de probabilités globales.

Ouest et Est, les deux mains cachées, ont ensemble 7 ♡ et 4 ♣.

A priori, c'est-à-dire quand les deux mains cachées sont totalement inconnues, la probabilité qu'Ouest ait trois ♣ est 24,9 %, et celle qu'il ait un seul ♣ est également 24,9 %. L'égalité des deux probabilités est facile à comprendre. Est a aussi une probabilité 24,9 % d'avoir trois ♣ et, s'il a trois ♣, Ouest en a forcément un seul. Donc la probabilité d'un ♣ chez Ouest est aussi 24, 9 %.

La probabilité globale à priori de la répartition 3-1 ou 1-3 des ♣, c'est-à-dire Ouest a trois ♣ ou un ♣, est 24,9 % + 24,9 % = 49,8 %.

Supposons maintenant que nous apprenions qu'Ouest a 2 ♡ et Est a

Les joints métalliques Benoit interdisent l'entrée de votre home au vent, au froid, à la pluie, et suppriment les courants d'air. Ils assurent l'herméticité parfaite des fenêtres et portes et procurent un confort insoupçonnable. Economie de chauffage de 35 %. Garantis 15 ans, les joints métalliques Benoit sont pratiquement inusables.

Demandez la documentation n° 73 sans engagement de votre part aux

JOINTS MÉTALLIQUES Ets BENOIT & Cie

11, Rue des Petites Ecuries, Paris 10e
TAItbout 66-24 (lignes groupées)
Agences à Alger, Tunis, Casablanca.

Victimes de la constipation

Lassitude, migraines, insomnies, démangeaisons, troubles digestifs peuvent être des conséquences de votre constipation. Rééduquez votre foie, disciplinez votre intestin en prenant le soir deux comprimés de **Laxatif Richelet** (V. 361 P. 26510).

Sirop des Vosges Cazé

coupez votre grippe

2 formules :
pour adultes,
pour enfants de 3 à 10 ans.

V. 71 P. 24.416

TOUS LES MERCREDIS LISEZ

PARIS COMŒDIA

★

TOUS LES SPECTACLES
et
SA PAGE DE LETTRES
SA PAGE D'ARTS
SA PAGE DE TÉLÉVISION

5 ♡. La probabilité qu'Ouest ait trois ♣ devient 34 % et celle qu'il ait un seul ♣ devient 15,9 %. Les deux éventualités ne sont plus équiprobables. Ouest étant court à ♡ a plus de chances d'avoir la longue à ♣. Voir plus loin la loi d'attraction. La probabilité globale à postériori de la répartition 3-1 ou 1-3 des ♣, c'est-à-dire Ouest a trois ♣ ou un ♣, est devenue 34 %+15,9 %=49,9 %.

La variation est négligeable, au point de vue pratique du bridgeur.

Ce sont les probabilités globales analogues à 49,8 % et 49,9 % que donne le tableau de ma précédente chronique.

D'une manière générale, quand la répartition des 4, 5, 6, 7, 8 ou même 9 ♡ entre les deux mains cachées est l'une des deux plus probables, la variation de la probabilité globale des diverses répartitions de 4, 5 ou 6 ♣ entre les mêmes mains cachées peut être regardée comme négligeable pratiquement.

Les deux répartitions globales les plus probables des ♡ sont : pour 4 ♡, 3-1 ou 1-3, ou 2-2 (90,4 %) ; pour 5 ♡, 3-2 ou 2-3 ou 4-1 ou 1-4 (96,1 %) ; pour 6 ♡, 4-2 ou 2-4, ou 3-3 (84 %) ; pour 7 ♡, 4-3 ou 3-4, ou 5-2 ou 2-5 (92,7 %) ; pour 8 ♡, 5-3 ou 3-5, ou 4-4 (79,8 %) ; pour 9 ♡, 5-4 ou 4-5, ou 6-3 ou 3-6 (90,3 %).

Les erreurs telles que « puisque les ♡ sont 3-3, les 6 ♣ seront aussi 3-3 » sont ainsi réfutées, les 6 ♣ étant 3-3 : à priori 35,5 % et à postériori 37,1 %.

Entendons-nous bien sur le sens de « variation négligeable de la probabilité ». En premier lieu, je me place au point de vue du bridgeur, non du mathématicien.

Ouest et Est, les deux mains cachées, ont ensemble 5 ♡ et 6 ♣.

La probabilité globale à priori d'une chicane à ♣, chez Est ou chez Ouest, est de 1,49 %.

Mais après que je sais que les ♡ sont répartis 4-1, la probabilité globale d'une chicane à ♣ chez Ouest ou chez Est devient 1,86 %.

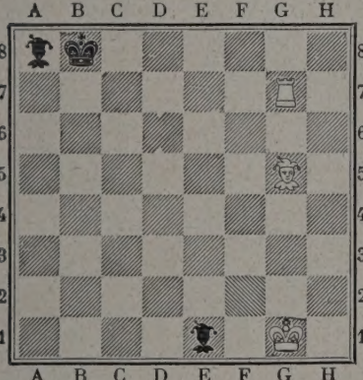
La variation 1,86 %—1,49 %=0,37% est négligeable pour le bridgeur, car la chicane reste rare et peu à redouter.

Mais pour le mathématicien une variation d'un quart de 1,49 % ne peut pas être regardée comme négligeable.

En second lieu, si le renseignement sur les ♡ n'influe que de manière négligeable sur la probabilité *globale* de répartition des ♣, il n'en est pas de même sur la probabilité *partielle* de répartition des ♣.

LES ÉCHECS (N° 118) PAR ANDRÉ CHÉRON

Solution de l'étude N° 120, par Zachodjakin (2e prix, « 64 » 1932).



Les blancs jouent et gagnent.

Il faut prendre un fou noir sans rien donner.

1. Fg5-f4+, Rb8-ç8. — 2. Rg1-f1 !, Fé1-h4 ! (si 2. ... Fé1-a5 ; 3. Tg7-a7. Ou si 2. ... Fé1-b4 ; 3. Tg7-g8+, Rç8-b7 ; 4. Tg8-b8+ et 5. Tb8×b4. Ou si 2. ... Fé1-ç3 ; 3. Tg7-ç7+ et ×ç3). — 3. Tg7-g8+, Rç8-b7. — 4. Ff4-é5 !!, Rb7-a7 (forcé car si 4. ... Fh4-é7 ; 5. Tg8-g7 et ×é7). — 5. Fé5-d4+, Ra7-b7. — 6. Rf1-é2 !! et les blancs gagnent un fou par zugzwang.

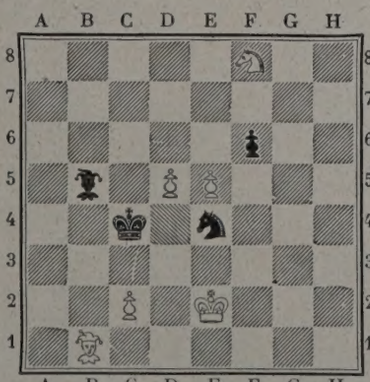
Une magnifique domination de pièce !

Tournoi international du Mont-Pèlerin (Suisse, avril 1953).

Blancs : Docteur Euwe (Hollande).
Noirs : Rossolimo (France).

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, g7-g6. — 3. g2-g3, Ff8-g7. — 4. Ff1-g2, ç7-ç5. — 5. d4-d5, 00. — 6. Cg1-f3, a7-a6. — 7. a2-a4, d7-d6. — 8. 00, é7-é5 — 9. a4-a5, Cf6-h5. — 10. é2-é4, Dd8-é8. — 11. Cb1-ç3, h7-h6 (si 11. ... f7-f5 ; 12. Cç3-a4, Cb8-d7 ; 13. Cf3-g5). — 12. Cç3-a4, Cb8-d7. — 13. Cf3-h4, Ta8-b8 (si 13. ... f7-f5 ? ; 14. é4×f5, g6×f5 ; 15. Fg2-f3). — 14. Fç1-d2, b7-b5. — 15. a5×b6 en passant, Cd7×b6. — 16. Dd1-b3, Dé8-d8. — 17. Fd2-a5, Cb6×a4. — 18. Db3×a4 (et non 18. Db3×b8, Dd8×a5 ; 19. b2-b3, Da5-b6 !). — 18. ... Dd8-é7. — 19. b2-b4, Ch5-f4. — 20. b4×ç5, d6×ç5. — 21. Da4-d1, Cf4×g2. — 22. Ch4×g2, f7-f5. — 23. f2-f3, f5×é4. — 24. f3×é4, Tf8×f1+. — 25. Dd1×f1, Tb8-b2. — 26. Fa5-ç3, Tb2-b3. — 27. Df1-d3, h6-h5. — 28. Dd3-ç2, Dé7-b7. — 29. Cg2-h4, Fç8-h3. — 30. Ch4×g6, a6-a5. — 31. Cg6-é7+, Rg8-h7. — 32. Cé7-f5, a5-a4. — 33. Ta1×a4 ? (dommage pour le docteur Euwe. Mais 33. Cf5×g7, Db7×g7 ; 34. Ta1×a4 eût-il gagné, comme il le prétend ? Après 34. ... Dg7-f6 ; 35. Ta4-a1, Df6-f3 ; 36. Fç3×é5, Tb3-a3 ! ; 37. Ta1-b1 !, Ta3-b3 ! ; 38. Fé5-b2, Df3-é3+ ; 39. Dç2-f2, Dé3×f2+ ; 40. Rg1×f2, Rh7-g6 le gain, s'il est possible, nous semble bien difficile). — 33. ... Tb3×ç3.!! (une surprise fatale). — 34. Dç2×ç3, Db7-b1+. — 35. Rg1-f2, Db1-f1+. — 36. Rf2-é3, Fh3×f5. — 37. Ta4-a7 (si 37. é4×f5, Fg7-h6+ ; 38. Ré3-é4, Df3-é2+ ; 39. Dç3-é3, Dé2×é3 mat). — 37. ... Df1-g1+. — 38. Ré3-d2, Dg1-g2+. — 39. Rd2-ç1, Dg2×é4. — 40. Rç1-b2, Rh7-g6. — 41. Dç3-ç1, Dé4-d4+. — 42. Rb2-b3, é5-é4. — 43. Ta7-a6+, Fg7-f6. Les blancs abandonnent.

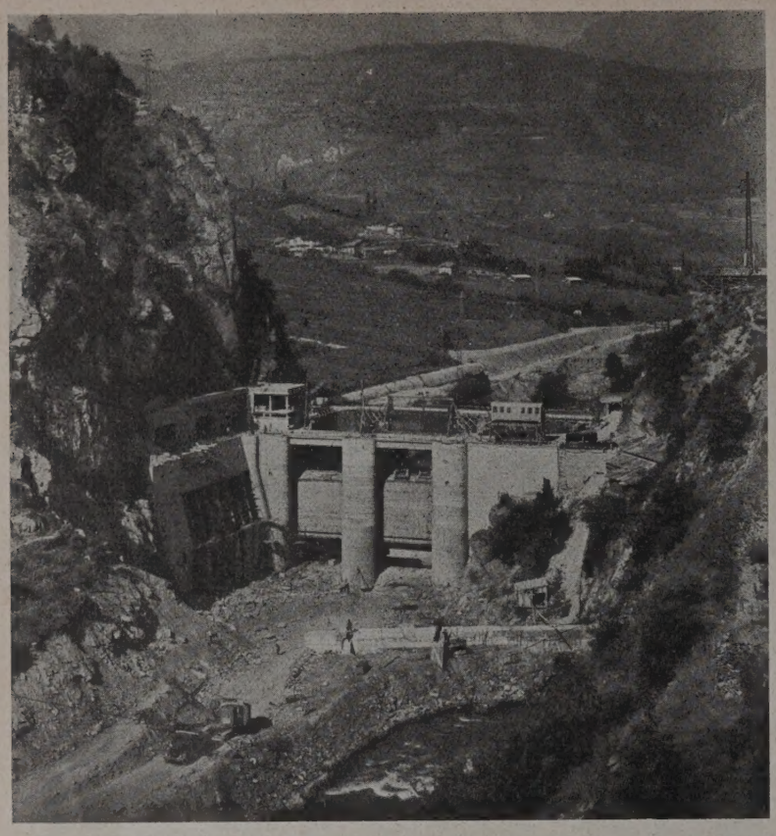
Etude N° 121, par Liburkin. 2e prix 1933.



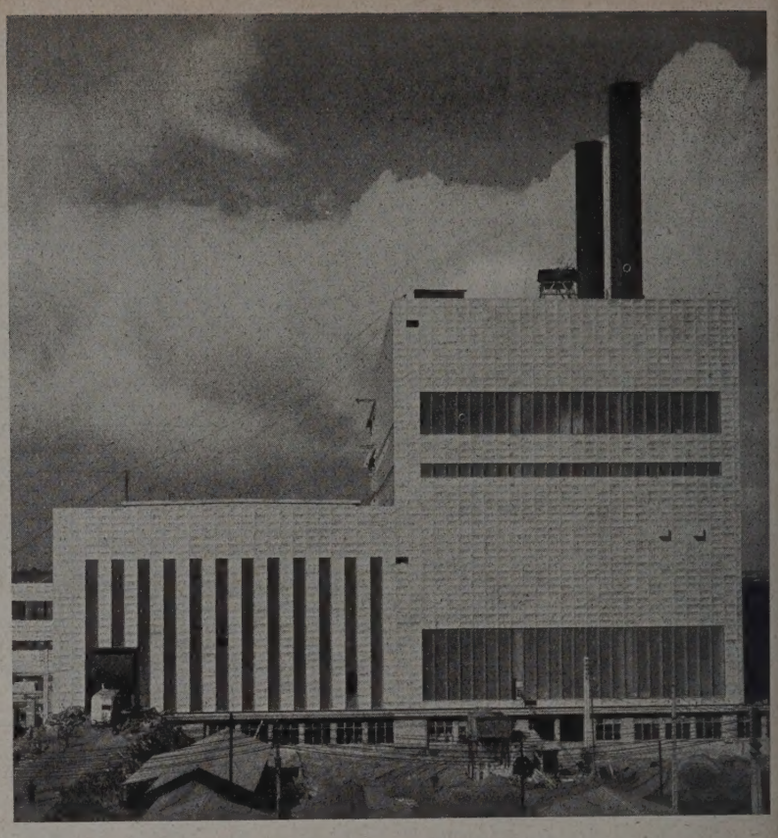
Les blancs jouent et gagnent.

Cette étude est considérée par certains comme la meilleure sur le thème du mat. Les blancs sont menacés de 1. ... Cé4-ç3+ et aussi de 1. ... Rç4×d5+.

ANDRÉ CHÉRON.



Barrage des Echelles d'Annibal (Isère-Arc).



L'usine thermique de Nantes-Cheviré.

L'ÉLECTRICITÉ DE FRANCE

LANCE SA NOUVELLE ÉMISSION DE PARTS DE PRODUCTION

L'Electricité de France vient d'émettre une nouvelle tranche de ses parts de production. A l'occasion du lancement de cette nouvelle émission l'E. D. F. a organisé une grande réunion d'information.

M. Marcel Flouret, président du conseil d'administration de l'E. D. F., avait tenu à présenter la nouvelle émission. Il précisa tout de suite que le produit de celle-ci serait entièrement consacré au financement des investissements de l'Electricité de France.

Le 4 février dernier, exposa M. Flouret, au moment même où la vague de froid sévissait avec intensité, la production des centrales électriques françaises atteignait 141 millions de kWh., dépassant de 12 % celle du même jour de l'année précédente et de 118 % celle du jour le plus chargé de l'année 1938. La baisse des débits hydrauliques, normale en cette période de l'année, mais plus accentuée que de coutume, a été compensée par l'apport des centrales thermiques, qui ont, à elles seules, produit environ 90 millions de kWh. En fait, l'Electricité de France a pu, sans aucune limitation, répondre à l'appel d'une consommation qui a brutalement progressé, puisque certains jours, à Paris, elle dépassa de plus de 25 % celle de l'année précédente.

Malgré des périodes de pointe aussi aiguës et malgré l'accroissement continu des demandes, l'E. D. F. a pu cependant fournir du courant à des pays voisins et, à aucun moment, même aux jours les plus critiques, la France, depuis 1950, n'a manqué d'électricité.

Depuis 1946 l'E. D. F. a investi près de 750 milliards dans la construction de centrales hydrauliques et thermiques, de grands postes, de lignes de transport ou de distribution. Le développement attendu de l'activité industrielle conduira naturellement à un accroissement de la demande d'électricité. Aussi, les travaux d'équipement doivent-ils être poursuivis sans relâche. Le second plan de modernisation, qui est en cours d'élaboration, fixe l'objectif de la production nationale à 70 milliards de kWh. en 1960-1961, la production de l'année 1953 ayant légèrement dépassé 41 milliards. Le plan prévoit aussi des renforcements et des développements des ouvrages de transport d'énergie, des réseaux et des postes de distribution. Il ne suffit pas, en effet, de construire de nouvelles centrales, il est indispensable de multiplier les lignes, les transformateurs. Cette année 35 milliards devront être consacrés à la distribution, à laquelle avaient été affectés 28 milliards en 1953 et 20 en 1951. Le Parlement a fixé les autorisations de paiement pour 1954 à 135 milliards.

M. Flouret rappela en terminant que les souscripteurs des deux premières tranches d'émission des parts de production n'ont pas eu à regretter la confiance qu'ils avaient accordée à l'E. D. F. et déclara qu'il souhaitait vivement voir progresser la cadence annuelle du concours que l'épargne apporte à cette entreprise. L'émission de 1952 a produit près de 18 milliards, celle de 1953 plus de 25 milliards. On peut espérer que celle de 1954 marquera une nouvelle augmentation.

Il appartenait à M. Raymond Villadier, directeur-président du comité financier de l'E. D. F., de rappeler les modalités du nouvel emprunt. Il indiqua d'abord que les titres émis seront très prochainement inscrits au marché à terme de la Bourse de Paris. La formule « parts d'émission » ayant rencontré dans le public un succès très net, il a paru sage de la conserver, avec toutefois une présentation nouvelle. En effet le moment a semblé opportun pour fusionner les titres antérieurs en un titre de valeur plus importante. La part 1954 aura donc une valeur minimum garantie de 32.000 francs. Exclusivement réservée aux porteurs de parts anciennes, elle ne pourra être souscrite que par la remise d'une de ces parts, soit de la tranche 1953, soit de la tranche 1952, et par le versement d'une soulte en numéraire de 14.800 francs. Il va de soi que, dans ces conditions, les valeurs capital et intérêt sont doublées.

Le nouveau titre donne donc droit chaque année, et pour la première fois le 15 juillet 1955, à un revenu égal au prix moyen de vente de 200 kWh. Ce prix moyen, en hausse constante, a été en 1952 de 7 fr. 61, il est à présumer qu'il sera pour 1953 de l'ordre de 7,75.

Les nouvelles parts sont, comme les précédentes, amortissables dans dix ans par tirage au sort annuel à partir du 15 juillet 1958. Les titres sont remboursables au minimum à 32.000 francs, taux de remboursement majoré dans le cas où le prix moyen de vente de 4.000 kWh. dépasserait la somme de 32.000 francs. Le règlement du revenu et du capital est net de tous impôts.

On s'est demandé pourquoi la souscription des parts 1954 était uniquement réservée aux anciens porteurs. A cela, M. Villadier répond : « Nous avons voulu tout d'abord attribuer une véritable prime de fidélité à ceux qui se sont les premiers associés à l'activité de notre grande industrie. Nous avons voulu ensuite leur donner un titre qui, pendant de nombreuses années, leur assurera l'intégrité de leur pouvoir d'achat grâce à une indexation totale. En effet, quel que soit le prix de l'électricité, le souscripteur aura la certitude de pouvoir acheter avec son capital investi une même quantité de kWh. En toute hypothèse, sa part de production nouvelle lui sera remboursée au minimum 32.000 francs. Un tel titre est donc assuré de conserver en Bourse une valeur exceptionnelle et sa cotation à terme le fera bénéficier de larges négociations. »

Une grande rénovation du marché financier est nécessaire, a poursuivi M. Villadier, qui a développé à ce sujet de fort intéressantes considérations, faisant remarquer aussi que, contrairement à ce qu'on avance souvent, l'épargne n'a jamais disparu en France et que, bien au contraire, elle y existe à un degré supérieur à celui d'autres nations.

Ce qui importe, par conséquent, c'est de donner à l'épargne toute confiance, de manière qu'elle n'hésite pas à s'investir. Il est donc nécessaire d'accroître toutes les productions, et notamment les productions de base, parmi lesquelles l'énergie tient la première place puisqu'elle conditionne toutes les autres. Cette expansion économique et les investissements qu'elle réclame font à des entreprises comme l'Electricité de France l'obligation de réaliser de vastes opérations financières telles que l'émission des parts de production 1954.

Et M. Villadier a conclu son exposé en ces termes :

« Il faut sortir de la stagnation actuelle. Il faut décorseter la France, la laisser s'épanouir, la délivrer progressivement de toutes les contraintes et de toutes les craintes qui la paralysent, lui redonner le goût de l'entreprise. Le travailleur doit avoir intérêt à travailler davantage ; l'épargnant, à épargner davantage. L'expansion économique exige de telles conditions pour être saine et pour pouvoir être financée. Elle exige aussi que les moyens de production nécessaires, et en particulier l'énergie, soient mis, avec une marge de sécurité large, à la disposition de l'économie. L'énergie jauge la valeur industrielle d'un pays. Elle conditionne son présent et son avenir. »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1954. N° 303. — Printed in France.